N° 443 — Tome CXVIII 1er Décembre 1916

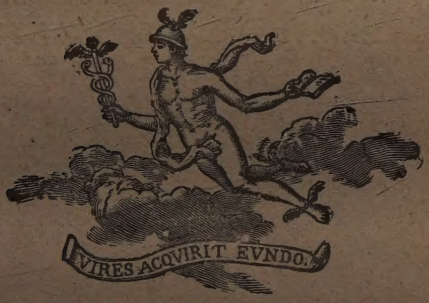
MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-septième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY,
THOMAS CARLYLE et ROBERT BROWNING (ÉMILE MASSON, *trad.*), HENRI CLOUZOT,
EDOUARD DE KEYSER, MAURICE DE FARAMOND, GUSTAVE FUSS-AMORÉ,
CHARLES-HENRY HIRSCH, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL, PAUL MORISSE,
ARMÈNE OHANIAN, ANDRÉ-M. DE PONCHEVILLE, RACHILDE,
CARL SIGER, FRITZ-R. VANDERPYL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVI

SOMMAIRE

—

No 443. — 1er DÉCEMBRE 1916

T. Carlyle et R. Browning.	*Correspondance* (traduite par Emile Masson)	385
Edouard de Keyser	*Une Œuvre napoléonienne de pénétration dans le Grand Désert (Arabes contre Turcs)*	417
Maurice de Faramond	*Essais de Poésie patriotique*	433
Henri Clouzot	*Du Goût de l'ancien chez les Modernes*	440
Armène Ohanian	*En Arménie (Mon enfance)*	452
André-M. de Poncheville	*L'Amitié de Flandre et de France*	466
Fritz-R. Vanderpyl	*Marsden Stanton à Paris*, roman (XXIV-XXVIII, fin)	479

REVUE DE LA QUINZAINE

Rachilde	*Les Romans*	507
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	512
Henri Mazel	*Science sociale*	517
Carl Siger	*Questions coloniales*	522
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	528
Jean Marnold	*Musique*	534
Divers	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	540
Divers	*A l'Etranger* :	
	Allemagne (Henri Albert)	554
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré)	559
	A travers la Presse (Paul Morisse)	563
Mercure	*Publications récentes*	569
—	*Echos*	570

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbre-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Librairie PAYOT et Cie, PARIS, 106, Boulevard Saint-Germain

BIARD D'AUNET

Après la guerre :

POUR REMETTRE DE L'ORDRE DANS LA MAISON

Préface de M. Etienne Lamy, secrétaire perpétuel de l'*Académie française.*

Un volume in-16..... 3.50

C'est une œuvre de haute portée. Tous les Français que préoccupe l'avenir de notre pays après la guerre devront la lire et la discuter. Aucun ouvrage actuel n'est plus capable de rendre service au pays...

Commandant G. Bourge.

VICTOR CAMBON

NOTRE AVENIR

Un volume in-16..... 3 50

Livre dur, livre implacable, mais livre sincère et vrai, plus utile à notre relèvement que les niaises assurances de ceux qui voient la solution dans l'extermination de la race allemande et la ruine définitive de son industrie....

Charles Chenu
Ancien bâtonnier

Commandant EMILE VEDEL

NOS MARINS A LA GUERRE

SUR MER ET SUR TERRE

Un volume in-16..... 3.50

La grande épopée funèbre des Dardanelles, encore si peu connue du public français, a été e là par l'auteur definitivement, avec une vérité absolue et un relief souverain. Tels qu'il a les décrire, à l'aide de mots pourtant très simples, les torpillages atroces, les luttes sous-marines dans l'étouffement et les ténèbres, les plongées pour ne plus remonter jamais, dépassent en auté et en terreur toutes les images qu'on en avait données jusqu'à ce jour...

Pierre Loti

MARC HENRY

AU PAYS DES MAITRES-CHANTEURS

Un vol. grand in-8, illustré de hors-texte en couleurs..... 4 fr.

Le livre d'une ironie implacable, certes, mais amusée, sinon indulgente que M. Marc Henry ient de consacrer à l'Allemagne contemporaine a produit sur moi une impression profonde... ivre exceptionnel parmi les livres publiés durant cette guerre. Un livre beaucoup plus révélateur ue toutes les dissertations de nos philosophes et de nos sociologues bien intentionnés. Grâce à e livre, les Allemands nous divertissent. Se gausser de ses ennemis, c'est le commencement de a vengeance. C'est en France la vengeance que l'on préfère...

J. Ernest-Charles

Capitaine Z...

L'ARMÉE DE LA GUERRE

Un volume in-16..... 3.50

.. Livre remarquable, écrit entre les combats, plein de feu, de maîtrise et de réalité, un livre ui suffit à classer son homme... *L'Armée de la guerre* aura certainement de l'influence sur otre corps d'officiers et sur les générations nouvelles. C'est en quelque façon un chef-d'œuvre... faut lire et faire lire *l'Armée de la guerre.*

Léon Daudet

*

EDITIONS DU MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris VI^e^)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

HENRI DE RÉGNIER
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Illusion héroïque de Tito Bassi,
roman. Vol. in-18 ..... 3.50

ÉMILE VERHAEREN

Les Ailes rouges de la Guerre,
poèmes. Vol. in-18 ..... 3.50

FRANCIS JAMMES

Le Rosaire au Soleil, roman. Vol. in-18 ..... 3.50

LÉON BLOY

Au Seuil de l'Apocalypse,
1913-1915. Pour faire suite au **Mendiant Ingrat**, à **Mon Journal**, à **Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne**, à **L'Invendable**, au **Vieux de la Montagne**, au **Pèlerin de l'Absolu**. Vol. in 18 ..... 3.50

REMY DE GOURMONT

Pendant l'Orage. Préface de JEAN DE GOURMONT.
Vol. petit in-18 ..... 2 »

PAUL FORT

Ballades Françaises, 1^re^ **Série.** Avec une Préface nouvelle de PIERRE LOUYS. Nouvelle édition revue et augmentée. Vol. in-18 ..... 3.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne..... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve..... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale..... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin..... 3.50

Aurel
Jean Dolent..... 1 »
La Semaine d'Amour..... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly..... 3.50
Lettres à Léon Bloy..... 3.50
Lettres à une Amie..... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy..... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866..... 3.50
Œuvres posthumes..... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre..... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse..... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches..... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo..... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert..... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens..... 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon..... 3.50
La Chevalière de la Mort... 2 »
Celle qui pleure..... 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II..... 3.50
Le Fils de Louis XVI..... 3.50
L'Invendable..... 3.50
Le Mendiant ingrat..... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50
Le Sang du Pauvre..... 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse.. 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain..... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs..... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis..... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren..... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie..... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris..... 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset
L'Exotisme..... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle..... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère..... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol..... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III..... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation..... 3.50

Fernand Caussy
Laclos..... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine..... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort..... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique..... 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine..... 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages..... 3.50
Témoignages, IIe série..... 3.50
Témoignages, IIIe série.... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis..... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat..... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte..... 3.50
La Maison de Madame Gourdan..... 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre..... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto..... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)..... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot..... 3.50

Dostoïevski
Correspondance et Voyage à l'étranger..... 7.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel..... 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien.....

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

NOUVEAUTÉS POUR ÉTRENNES 1917

Paul GINISTY et Arsène ALEXANDRE

★

LE LIVRE DU SOUVENIR

Guide du Voyageur dans la FRANCE ENVAHIE en 1914

Un volume in-16 jésus illustré de nombreux *Plans et Gravures*

Prix broché..... 5 fr.; Relié toile..... 7 fr.; Amateur..... 8 fr. 50

NOUVELLE ÉDITION

NAPOLÉON 1812-1912

Tiré de la Campagne de Russie par le Général Comte PHILIPPE DE SÉGUR

Un superbe volume illustré de 54 planches en couleurs et 2 planches en double ton

Prix broché..... 50 fr.; Relié..... 65 fr.

Henry BORDEAUX

ANNETTE ET PHILIBERT

Un beau volume in-8° illustré, broché..... 10 fr.; Relié..... 12 fr.

LA NOUVELLE CROISADE DES ENFANTS

(ANNETTE ET PHILIBERT)

In-16 broché..... 3 fr. 50; Relié amateur..... 6 fr.

Collections in-8° à 13 fr. le volume relié toile tranche dorée

Capitaine DANRIT

Robinsons Souterrains.
Au-dessus du Continent noir.
Robinsons de l'Air.
Aviateur du Pacifique.
Robinsons Sous-marins.
Alerte.

Le Fulgur, par PAUL DE SÉMANT, avec illustrations de MARIN BALDO.

Le Coffre-Fort vivant. par FRÉDÉRIC MAUZENS. Illustrations de d'ESPAGNAT.

Hector MALOT

En Famille. Illustrations de LANOS.

La Petite Sœur. Nombreuses illustrations.

Mémoires de Poum, par GORON. Illustrations de MARIN BALDO.

Merveilleuses Aventures de Dache, texte et dessins de PAUL DE SÉMANT.

Les Vainqueurs de la Mer, par LÉON BERTHAUT. Illustr. d'après photographies.

Capitaine DANRIT. — Prix divers

L'Invasion noire, 2 volumes. Relié, 22 fr. | **L'Invasion jaune**, 1 volume. Relié, 15 fr.

CORRESPONDANCE
DE CARLYLE ET DE BROWNING[1]

—

Carlyle et Browning se rencontrèrent pour la première fois chez leur ami commun le poète Leigh Hunt, sans doute vers 1840. A cette époque Th. Carlyle [45 ans] venait de publier la *Révolution Française*, et s'imposait aux jeunes et aux sincères. Browning n'avait que 28 ans : le poète de *Sordello* et de *Paracelse* était fort ignoré; il ne prit que peu de part à la conversation et se retira avec la conviction que Carlyle ne l'avait pas distingué ou ne l'approuvait pas. Mais quelque temps après, à la fin d'une de ses conférences, Carlyle reconnut Browning, l'appela, et ils firent route ensemble jusqu'à Cheyne Row. Leurs relations se resserrèrent, et l'amitié naquit : une amitié à toute épreuve et à jamais inaltérable, comme en témoigne la correspondance qui suit.

On trouve dans le volume anglais non traduit : *New Letters of Th. Carlyle*, John Lane, 1904, les cinq lettres de cette correspondance qui précèdent la première que nous avons traduite. Toutes étaient la propriété de Professor Charles Eliot Norton, qui, en 1885, préparait une édition de la correspondance de Carlyle et de ses amis (John Sterling, J. Stuart Mill, R. Browning, Leigh Hunt, etc...). Les lettres de Carlyle à Mill ayant été égarées, sauf un petit nombre, Norton dut renoncer à son projet.

R. Browning répondit à Norton qui lui demandait copie de sa correspondance avec Carlyle : « Comme vous le voyez, la 1re de ces lettres a été écrite il y a 44 ans (1841); et cette bonté et cette sympathie qui naquirent il y a si longtemps ne se sont point démenties durant toute la vie de l'écrivain. Je m'en suis acquitté par une affec-

(1) Traduite avec l'aimable autorisation de M. A. Carlyle et la permission de MM. Smith Elder et Cie, directeurs du « Cornhill magazine » (may 1915).

tueuse reconnaissance aussi durable. Ce n'est pas moi qui osai lier connaissance avec Carlyle, ni cherchai à être son correspondant. Son affection fut un don absolument spontané ; — et à quel point ce don a enrichi ma vie, c'est une chose que je ne puis guère essayer de dire, — sûrement pas en ce moment où j'écris dans toute la hâte d'un départ prochain. J'ai pensé que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de vous envoyer les originaux des lettres, et non de simples copies : chaque point, chaque trait a sa vertu. » Browning ajoutait, à propos de l'invraisemblable biographie de Froude : « Je ne puis entreprendre d'écrire une relation quelconque de notre ami bien-aimé à présent. Mes sentiments sont exactement les vôtres à l'endroit de ceux qui le méconnaissent. Car je ne saurais en ce moment, plutôt par excès de raisons que par défaut, bien dire tout ce que je pense. »

En 1847, date de la première des lettres que nous traduisons, Browning était marié depuis huit mois. L'approbation hautement donnée par Carlyle à son mariage, que toute la société londonienne critiquait amèrement, contribua sans doute à affermir pour toujours l'amitié de ces deux hommes : « les deux plus grands éducateurs spirituels du XIX^e^ siècle ».

Certaines paroles de Carlyle, prononcées à cette époque déjà lointaine, et à propos de cette société, trouvent, semble-t-il, un étrange écho en nos temps si troublés.

ÉMILE MASSON.

LETTRE I

Robert Browning à Thomas Carlyle, Cheyne Row Chelsea.

Florence, 14 mai 1847.

Mon cher Mr Carlyle, — Mr Kenyon (1) m'écrit que dans une lettre qui aurait dû arriver il y a un mois, il mentionnait la bonté que vous avez de vous souvenir de moi, et votre vœu d'avoir de mes nouvelles. Quand j'ai lu cette seconde lettre avec ma femme hier matin, nous y avons vu le meilleur augure en faveur d'un de nos plus grands projets, dont nous avions discuté tous détails la veille au soir même, et non pour la première fois. Nous avons décidé que la première fois que je vous écrirais, comme j'en avais l'intention depuis 6 ou 7 mois, il serait plus sage de ne point exprimer, de ne pas

(1) John Kenyon était un cousin éloigné d'Elizabeth Barrett. C'est lui qui lui fit connaître la poésie de Browning et le poète lui-même. Browning l'appelait « Kenyon le magnifique » à cause de sa générosité, de sa cordialité, de sa bienveillance. Il mourut en 1856, laissant à Browning et à sa femme des legs considérables. [Note de A. C.].

tenter d'exprimer mes sentiments d'affection et de gratitude pour les relations que vous avez autorisées entre nous depuis bien des années maintenant, mais de passer outre et de vous dire combien il vous serait facile de venir en Italie, à présent, en ce moment des moments, pour le plaisir d'y venir et pour le bénéfice général. Et puis, que nous ayons la joie, — la joie intégrale, de rappeler que nous avons préparé la chambre du Prophète dans le mur, avec lit et chandelier, selon le précédent biblique.

En ce pays-ci les roues de l'existence tournent sans secousse; — un très simple calcul trouve quelle espèce de voiture, avec installation plus ou moins commode, est dans vos moyens; et, une fois convenablement partis, on peut mettre la tête à la portière, ou méditer sur la fin du voyage, sans plus se soucier de graisser les roues (en Allemagne vous devez savoir qu'on est taxé à chaque relai pour « Schmiergelt » etc...) ; quelqu'un vous trouve maison et ameublement pour tant de temps ; quelque autre combine votre repas pour tant de personnes; vous payez ce que vous voulez, ou pouvez, et tout est dit. Et puis, dans ce pays de vastes et substantielles maisons honnêtes, bâties pour durer, deux ou trois chambres coûtent plus que cinq ou six, ou pas même; sept ou cinq, neuf ou sept, ça n'a pas d'importance. Vous voyez tout ce que je veux dire, sûrement, et il ne me conviendrait pas d'en dire davantage. Seulement si jamais cela vous dit de passer un hiver ici, nous irons dans n'importe quelle région; vous choisirez, et nous vous y recevrons à n'importe quel moment. J'espère que je ne parle pas que pour nous (ma femme et moi). — Je vous ai entendu une fois faire allusion au Jésuitisme, à une intention que vous aviez d'écrire là-dessus : et quand je jette un coup d'œil sur les extraits de livres sur ce sujet-là, et d'autres analogues, comme j'en trouve dans les journaux ici, je me mets à crier (comme je ne sais quel virtuose en une grande gallerie de peinture prétentieuse) : « Raphaël, ubi es? »

Mais en Italie, ou en Angleterre, je considérerai toujours comme le suprême orgueil de mes affections, — quelque chose de plus que de l'affection et de bien plus élevé que l'orgueil, — que vous ayez été, et soyez ce que vous êtes pour moi, — pas un « ami » non plus. J'ose croire, en somme, qu'il n'y a pas de relation plus élevée ni plus sincère que celle qui nous unit.

On pourrait s'imaginer que je n'ai pas profité autant que je l'aurais pu des facilités que vous m'avez données de nous voir et de communiquer avec vous en Angleterre ; mais j'ai toujours espéré que je serais un jour plus qualifié pour le faire. Je ne m'excuse pas de vous écrire comme je le fais, ni de ces choses. Ici, en Italie, on trouve que c'est perdre son temps et sa peine que de mettre dans une petite lettre autre chose que ce qui vient d'abord à l'esprit (et cependant y est le plus profond).

Au moment où j'allais quitter l'Angleterre, j'aurais été heureux de causer avec vous de mes projets touchant mon mariage et toutes les conjonctures étranges et compliquées qui l'ont amené. J'ai renoncé à le faire cependant, non par crainte que vous repoussiez la responsabilité de donner conseil, mais parce que, en cette affaire, qui me concernait si intimement, j'avais été contraint d'examiner et de vérifier cent questions décisives comme nul autre que moi ne le pouvait faire, étant donné l'état des choses. Et j'étais presque aussi convaincu alors que je l'ai été après tout ce qui s'est passé, que j'avais à accomplir le plus simple des devoirs ; partant qu'il ne servait de rien de demander un avis que je pouvais connaître aussi sûrement que je sais quelque chose, — sans nous infliger à tous deux bien des peines et bien des paroles. Par la providence de Dieu, tout a passé pour nous les meilleures espérances. Ma femme, selon toutes probabilités, recouvrera toute sa santé et sa force. Elle n'a que de la faiblesse, en somme, et on peut, sauf cela, la considérer comme bien portante. Il me semble, d'après ce qu'on me dit d'Angleterre, et d'après l'espèce d'endroit de la campagne où elle devait être envoyée un ou deux jours après celui où nous avons résolu de quitter l'Angleterre, — que cet hiver aurait terminé les sept années de réclusion sans mon intervention. Vous me permettrez de dire que ce ne pourrait être vraiment l'intérêt de personne que cela eût lieu, pour quelqu'un d'aussi absolument bon, affectueux, et désintéressé, chez qui, depuis ces huit mois que je ne l'ai jamais quittée, je n'ai jamais vu trace de quoi que ce fût qui ne fût bonté et désintéressement. Dès que je l'ai connue il y a plus de deux ans, nous avons vite découvert un lien commun de sympathie dans son affection et sa vénération pour vous. Elle me dit comment vous lui aviez écrit, et l'aviez

conseillée (1). De sorte qu'il ne me restait qu'à vous en aimer davantage. Elle est assise en face de moi en ce moment, et elle répond (à ma demande sur ce que je dois vous dire pour elle) : « Mais tu *connais* mes sentiments ! » Et en effet.

Beaucoup de ce que j'ai écrit s'adresse également à Mrs Carlyle. Je ne puis jamais vous dissocier dans ma pensée. Si nous retournons, ou quand nous retournerons en Angleterre, j'essaierai d'habiter près de chez vous, ou aussi près de vous que possible. Voulez-vous lui faire part de mes respects les plus sincères ? J'espère que vous allez bien tous deux ? Je pense que vous ne souffrez pas du froid ? Il fait très chaud ici en ce moment, mais il a fait un froid sans pareil.

Je vois le portrait de Lely de votre Cromwell, au Palais Pitti ici. Je n'ai pas de doute que vous n'ayez pas besoin maintenant de renseignement sur le prétendu *moulage* de la tête, mais je vais m'informer et vous tiendrai au courant au cas où vous en souhaiteriez.

M. Kenyon parle d'un billet que vous avez donné à Miss Fœller, et qu'elle apportera probablement en venant ici : voilà une joie en expectative. J'ajoute que si vous vouliez me faire chercher par quelqu'un, l'adresse est *Via Delle Belle Donne*,

(1) Trois ans environ avant cette date, Miss Barrett avait écrit à Carlyle le petit billet suivant :

« 50, Wimpole Street, 14 août 1844.

« Etant étrangère à Mr Carlyle, je n'ose lui offrir les petits volumes ci-joints, sans quelques mots d'explication. Je ne les lui offre pas parce qu'ils me paraissent dignes de satisfaire ses exigences de la poésie, ni parce que j'ambitionne d'obtenir de lui, en tant que femme, un vain compliment pour des vers qu'il peut considérer comme tout à fait sans valeur. Mais comme je tiens en haut respect son génie et son enseignement, et comme j'éprouve fortement le besoin de le lui dire, besoin né d'une admiration loyale ; comme d'autre part j'ai écrit ces poèmes — qui sont sincères, pour autant que je suis à même de voir et de sentir, selon ma propre capacité d'intuition et de sensibilité, j'incline vraiment à espérer qu'il pourra les estimer assez sincères pour ne pas démentir la sincérité avec laquelle

Je suis,
une de ses plus reconnaissantes lectrices
Elizabeth B. Barrett. »

La réponse de Carlyle ne semble pas avoir été conservée, mais la nature de cette réponse est indiquée dans une autre petite lettre de Miss Barrett, que voici :

« Cher Mr Carlyle,

« Je vous ai écrit parce que je n'ai pu m'empêcher de le faire, et votre lettre m'a trouvée dans le repentir d'une témérité qui aurait pu, comme je commençais à le redouter, vous offenser, et qui était peu convenable de ma part. Permettez-moi de dire maintenant, dans ce dernier mot, que votre bonté m'a profondément touchée, — plus profondément que je n'essaierai de l'exprimer ici. Certaines choses, j'espère, me sont claires, où vous faites de la lumière, mais il en est d'autres que je suis *certaine* que je *sens*. C'est beaucoup de pouvoir planter au versant ensoleillé de ma vie ce souvenir de Mr Carlyle. »

(Ni date, ni signature, et peut-être un mot ou deux déchirés.)

4.222 ; mais pour une *lettre*, la meilleure adresse est à R. B., *Poste restante*, *Firenze*, *Toscana*, simplement, car ainsi j'ai la lettre régulièrement, en allant au bureau de poste, et non quand il plaît au facteur de la porter... Toute ma place est prise, sauf pour vous assurer de nouveau que je suis toujours

votre fidèle

R. BROWNING.

LETTRE II

Carlyle à Browning, Poste Restante, Firenze, Toscane, Italie.

Chelsea, Londres, 25 juin 1847.

Cher Browning, mille remerciements pour votre lettre d'Italie qui est venue ici par la poste à un *penny*, et y a été reçue en toute cordialité, comme un voisin ami, il y a 8 ou 15 jours. Je suis bien heureux d'apprendre que vous et votre belle compagne êtes en bonne santé. Aucun mariage n'a eu lieu, dans le cercle de mes connaissances depuis bien des années, qui m'ait causé autant de joie que le vôtre. Vous, je vous connaissais et vous avais jugé ; elle aussi, et de manière suffisamment nette, encore que moins directement ; et sûrement, si jamais union fut marquée par le doigt de la Providence, même consacrée et prescrite par les Lois éternelles auxquelles obéissent les pauvres mortels fils d'Adam, il m'a paru, d'après tout ce que j'ai entendu dire, ou tout ce que j'ai su, que c'était bien cette union-ci ! Courage, donc ! Suivez pieusement les célestes présages, et ne craignez point ; qui peut les suivre au désert le plus vide, ou parmi la plus dense bousculade, et le plus sale tourbillon des brouillards londoniens, trouvera le port. « *Se tu segui tua stella !* » (1). Un ciel de sérénité perpétuelle — nul n'a le droit de s'y attendre ; et deux êtres comme vous moins que personne : vous qui justement, ayant plus reçu, dans la même proportion devez donner davantage. Mais, ou bien je me trompe du tout au tout, voici une association pour la vie qui, par tous les temps, porte en soi de quoi recevoir les bénédictions des deux Parties. Puisse-t-il en être vraiment ainsi ! Puisse le ciel demeurer propice, et, même si la joie faisait défaut un temps, puisse ne jamais manquer la magna-

(1) Dante, Inferno XV, 55.

nimité ! Voilà mes meilleurs souhaits. Le *soleil* ne saurait briller toujours; mais la place des *étoiles*, on doit toujours pouvoir la connaître, et on le peut.

Ce que vous dites d'une visite en Italie tente infiniment la passion qu'on a de voyager, les petits restes qu'on en a encore. Dans mes jeunes années j'étais le plus fougueux voyageur, et j'accomplissais des voyages énormes, des pèlerinages à des sanctuaires étrangers ; le tout en imagination, puisqu'il n'en pouvait être autrement. Et cette passion ne m'a pas tout à fait lâché, bien qu'un système nerveux absolument impropre à toute locomotion de quelque espèce que ce soit, m'ait enseigné maintes fois « le devoir de rester chez moi ».

En fait il y a des moments, cette saison même, où je trace des plans d'hivernage en Italie, comme une ressource pas absolument impossible pour moi. En bien des sens, il règne une espèce de pause dans mon existence, cette année. Et cela depuis que j'ai réussi à flanquer à bas le Cromwell. J'ai du loisir ; du loisir non pas faute de besogne, mais plutôt en prévision de tout un univers de besogne — que je dois désespérer d'accomplir; que, dans mon humeur morose, je serais dégoûté d'entreprendre. Mon estime pour la manière de travailler qu'ont les hommes à notre époque, pour presque toutes manières humaines, y compris ce qu'on appelle « littératures » entre autres, n'a guère grandi ces temps-ci. Nous me faisons l'effet d'un peuple asservi, accablé sous les chaînes des ouï-dire, et des poses, et des grimaces, comme jamais peuple ne fut auparavant, à la lettre. Depuis le haut de notre cathédrale métropolitaine jusqu'au seuil d'échoppe de notre plus bas savetier, je ne vois trop souvent qu'un somnambulisme général, excessivement curieux, lamentable, — diabolique ! Je dis que, sûrement, mission est donnée, imposée, sous peine de mort éternelle, à des hommes dits « de génie » — si le génie est autre chose qu'une misérable boîte à joujoux bonne pour la Foire de Saint-Bartholemew, — de jeter tout leur « génie », si grand ou si petit qu'il soit, en manière de remède, dans la bataille désespérée, ou favorable, contre ceci. Mais ils passent leur temps à leurs sauts-de-corde traditionnels, et se bornent à des pugilats de café-concert. Et puis ils bavardent d' « art », de « Grand Art », et est-ce que je sais de quoi ? Et puis ils sont fiers de faire voir leur paie hebdomadaire, en or, ou en

sous ; en voix suaves ou en braiements d'ânes ; et ils se carrent en disant : « *Anch io* ! » Sûrement voilà un métier qu'on a beau éclairer au gaz, qui n'est au fond qu'un métier *d'esclaves*. Sûrement je suis contre, du tréfonds de ma personne même ; — et la distance, et la profondeur, et la hauteur des gymnastiques de ce métier-là, et le fruit qu'il porte (aux sans-pomme-de-terre irlandais, évidemment, et à des gens plus distingués moins évidemment, mais encore plus fatalement), je vois tout cela avec une clarté effroyable. Ah, la belle moisson ! Et de travailleurs, peu, ou point. Oh, mille faulx affilées dans autant de poignes solides ! Et moi, pauvre bougre, je n'ai qu'une faulx ébréchée, et une main qui ne va pas tarder à se lasser ! Et en fait me voilà ici dans une *solitude* (parmi tant de millions de mes compagnons humains) qui est parfois presque sublime, qui est toujours absolument épouvantable et douloureuse,— y eût-il rien à y faire ! Dieu nous aide ! Bref, je crois que cela me ferait vraiment du bien de changer de paysage pendant quelque temps; et si je *pouvais* voyager, c'est en Italie peut-être plutôt qu'ailleurs que je voudrais aller : ou, peut-être, dialoguer avec les Rocs et les Torrents d'Ecosse m'irait mieux encore ? C'est le plus probable, car l'Ecosse m'appelle comme qui dirait à un but, y ayant encore ma bonne vieille mère, et ailleurs, il n'est pas de but assez précis pour moi. J'y repenserai. L'Italie n'est pas absolument *impossible*, mais je la pressens trop peu probable. Après tout, le vrai remède vient de lui-même, dès qu'on souffre *assez* : travailler ; essayer encore un coup de travailler ; fût-ce encore avec une plume !

Nous n'avons ici rien de nouveau à dire qui en vaille l'encre. Miss Martineau a été à Jérusalem et elle est de retour : venue nous voir hier, noire comme une mûre, pleine d'entrain, de loquacité, de dogmatisme, et de divers « évangiles du vent d'est ». Dickens écrit un « Dombey et Fils » ; Thackeray une « Foire aux Vanités » ; pas *moissonneurs*, eux ! Aucun d'eux ! En fait, les affaires de la danse à la corde montent très haut, et le « Tancrède » de d'Israëli (lisible jusqu'à la fin du tome I^er^), espèce de transcendantal Houndsditch spirituel, marque une époque dans l'histoire de ce pauvre pays.

Quand pensez-vous rentrer ? Chelsea n'est-il pas un quartier de Londres à quoi l'on puisse penser ? Ma Femme vous

salue tous deux, avec bien des souvenirs affectueux. Adieu, cher Browning, et chère Mrs Browning.

A vous toujours sincèrement.

T. CARLYLE.

Margaret Fuller est le nom de l'Américaine. Je ne crois pas qu'elle ait rien de moi pour vous; mais elle vous connaît tous les deux, bien, et vous trouverez vraiment (une fois que vous comprendrez son patois) qu'elle vaut la peine d'être connue de vous.

LETTRE III

Browning à Carlyle, Cheyne Row, Chelsea.

Florence, 10 juin 1850.

Cher Monsieur, il y a bien trois ans qu'une lettre de vous toucha mon cœur. Je n'ai pu, à ce moment, prendre sur moi d'y répondre; et bien des choses ont changé depuis.

Vous n'ignorez sûrement pas le bonheur et l'orgueil (faute d'un mot meilleur) que votre amitié me donne : le bonheur et l'orgueil. Cela, seul, suffira toujours, comme il suffit maintenant, à justifier ma vie. Et maintenant, réservant cette question de votre amitié, qui est une chose trop précieuse pour être invoquée à la légère, puis-je réclamer de votre bonté une complaisance ? Il y a un an, j'ai eu le grand plaisir de faire la connaissance d'une personne très cultivée, et fort intéressante: Mr Story, un Américain, et je n'ai pu trouver d'autre moyen de m'acquitter envers lui, qu'en lui promettant de vous le faire connaître, si jamais il allait en Angleterre. Il s'y trouve pour très peu de temps, et il m'écrit pour me rappeler ma promesse. Puis-je oser espérer que quelqu'un de très sympathique et de beaucoup de talent ne sera pas plus mal reçu de vous pour être recommandé par votre, cher monsieur,

toujours fidèle et reconnaissant

ROBERT BROWNING.

Je saisis l'occasion pour vous présenter, ainsi qu'à Mrs Carlyle, qu'elle ne connaît que par moi, et cependant semble bien connaître, les meilleurs sentiments de ma femme. Que je n'oublie pas de vous dire que Mr Story a une femme absolument charmante. Vous voyez que ce billet, griffonné à la hâte, n'est même pas un essai de réponse à votre lettre : mais n'a pas

d'autre intention que celle qui y est spécialement mentionnée. Je vais m'armer de courage pour vous écrire d'ici peu.

[A la suite de la Lettre III, par ordre de date, vient un extrait, de la main de Mrs Browning, d'une lettre écrite par Carlyle, le 16 février 1851, à un de ses amis qui voyageait alors sur le continent : « Si, à Florence, vous faites connaissance du poète Browning (une des âmes anglaises les plus nobles et les plus douées de notre temps), je vous prierais de lui transmettre mes plus cordiales amitiés. » Au-dessous, Browning a ajouté de sa main : « Ecrit à un de ses amis qui l'a montré à E. B. B., qui a manifestement tenu à conserver ce que j'aurais dû détruire. R. B. 13 août 1885. »]

LETTRE IV

Browning à Carlyle, Cheyne Row, Chelsea.

26 Devonshire Street [Londres].
[Timbre, 28 juillet 1851.]

Cher Mr Carlyle. Mr Kenyon s'était engagé à vous avoir chez lui demain, sans quoi vous m'auriez vu avant de lire ceci, mais il m'apporte à l'instant la nouvelle que vous partez pour la campagne le jour suivant et ne pouvez dîner avec lui. Que faire ? Moi qui depuis 5 ans ai faim de vous voir, vous et Mrs Carlyle ? sinon vous demander de me recevoir demain, comme je pense que vous le *voudrez* bien. Rien qu'un mot, par courrier, pour me dire à quelle heure du jour je pourrai venir — *ou ne le pourrai pas*? Exemple : je m'aventurerai à me présenter à une heure, à *moins d'avis contraire*. En tous cas, tous mes vœux et hommages ! Ma femme est de moitié en tout ceci, et m'accompagnera naturellement, étant toujours vôtre,

fidèlement, elle comme
R. BROWNING.

LETTRE V

Carlyle à Browning, aux bons soins de J. Kenyon, Devonshire-Place, Londres, chez le docteur Gully, Great Malvern.

21 août 1851.

Cher Browning, d'une lettre que j'ai reçue d'Emerson l'autre jour, il paraît que, assisté par « E. Channing » et quelque autre ami, il est très occupé à écrire une « Vie de Marga-

ret Fuller ». Sa lettre contenait un mot pour Mazzini qui, à ce que j'ai compris, était une demande d'aide dans cette affaire. Naturellement, les nombreuses choses intéressantes que vous aviez à dire de la pauvre Margaret et de son Romain de mari se sont représentées à mon esprit avec vivacité, et je n'ai pu m'empêcher d'éprouver quel grand dommage ce serait qu'Emerson, qui est un homme respectable de réelle valeur, eût fait tous ses efforts en cette affaire, pour rester dépourvu, par quelque négligence ou malchance, des lumières que vous et Mrs Browning pourriez lui fournir sur la partie italienne de sa besogne.

J'ai oublié ce qu'était précisément ce que vous m'avez dit sur le fait qu'on s'était adressé à vous d'Amérique; et si quelque refus de votre part avait déjà été donné; mais mon désir d'aider dans une bonne entreprise quelqu'un qui a toujours été prêt et empressé à m'aider m'a donné l'idée (que je suis en train de mettre en action) de m'adresser à vous moi-même, au nom d'Emerson, sans perte de temps, pour tout service que vous serez en mesure de rendre là. Je vous écris tout de suite, parce que, comme le livre doit paraître en octobre, il n'y a pas de temps à perdre, et parce que je voulais rapporter à Emerson que je l avais fait, avant d'aller plus loin. Si votre réponse est dans un sens favorable, donnez-moi le privilège d'en causer le plaisir à Emerson dès que possible; il vous enverra, naturellement, une demande directe tout de suite sur la question; et vers le temps où ma lettre vous parviendra, le mémoire que vous devrez envoyer peut être prêt à l'expédition, — c'est-à-dire si vous ne refusez pas d'envoyer un mémoire quelconque, ce qui, si j'en juge d'après vos sentiments et ceux de Mrs B., et les occasions que vous avez eues tous deux, sera dommage.

« Souvenirs de Margaret Fuller », j'aimerais bien lire, dans ce livre d'Amérique, un récit net et plein de ce que vous et Mrs Browning pourrez trouver à dire sous ce titre; peu importe si le style est de premier jet; à vrai dire, il vaudrait mieux qu'il en fût ainsi, et, plus vite vous noterez ce qui est déjà peint dans votre esprit, clair et prêt, sur le sujet, et plus cela vaudra pour l'objet. Je vous en prie, essayez ce que vous pourrez, vous et Madame, l'un ou l'autre ou tous deux, et répondez-moi vite, si vous le pouvez, que vous allez, noir

sur blanc, écrire quelque chose qu'Emerson pourra réclamer dès que je l'en avertirai.

D'autre part si (ce que je ne croirai que quand vous me le direz) vous ne pouvez convenablement rien faire pour cette histoire, alors remarquez qu'il n'y a cependant aucun mal ; et il n'y en aura jamais, car je n'ai même pas à en parler à Emerson, si votre réponse se trouve être défavorable. En voilà assez jusqu'à votre réponse.

Il y a bien près de 3 semaines que je suis plongé dans la « cure d'eau » ici ; ce qui est une opération bizarre, à moitié ridicule et nullement désagréable, sans probabilité qu'il s'y passe aucun miracle pour mon cas, je le crains. Pourtant il semble bien que j'en tire quelque avantage, et, en fait, les énormes promenades à pied et à cheval que je fais sur ces Versants clairs et ces Plaines jaunes, avec l'absolue oisiveté et un presque absolu silence, ne pouvaient guère manquer de faire du bien, indépendamment des baignoires et des serviettes. De samedi en huit nous partons pour le nord, pour revoir encore un peu la pauvre vieille Ecosse et quelque domaine que nous y avons là de reste. Je suis en général profondément attristé des aspects de ce monde, et je trouve bon de me taire pour ne pas devenir enragé aussi : quand allez-vous à Paris, et quelle est votre adresse ?

Adieu, cher Browning,
Vôtre, toujours sincèrement,
T. CARLYLE.

LETTRE VI

Browning à Carlyle, chez le docteur Gully, Et Malvern, Worcestershire, 26 Devonshire Street.

22 août 1851.

Mon cher Mr Carlyle. Que direz-vous de ma sottise quand vous saurez que j'avais complètement oublié, jusqu'à ce moment où ma femme m'en fait souvenir, qu'elle a déjà, depuis trois ou quatre mois, fait part de la somme totale de nos souvenirs à tous deux, des deux Ossoli (1), pour l'ouvrage de Mr Emerson. Une dame, et d'une manière assez vague, s'était d'abord adressée à nous l'année dernière, comme je vous l'ai

(1) Le Comte d'Ossoli et la comtesse (née Margaret Trilles).

dit : du moins, nous ne pouvions comprendre comment nous pouvions servir matériellement ce projet. Et c'était à cette demande-ci que je faisais allusion. Mais un peu avant notre départ de Florence, notre amie Mrs Story nous a écrit avec plus de précision, au sujet du mémoire dont il est question. Maintenant ma femme et moi nous avons donc naturellement recueilli ensemble nos souvenirs, ou plutôt nous les avons rédigés, en les soumettant à la correction l'un de l'autre ; et le tout fut incorporé dans une lettre à Mrs Story, que nous avons autorisée à en faire l'usage qu'elle jugeait bon de faire. Tout ceci m'était absolument passé de l'esprit.

Je crains de vous avoir donné une trop haute idée de notre degré d'intimité avec les Ossoli, et peut-être de sa nature même. Nous ne l'avons vue, elle, que quelques heures et demi-heures ; et lui bien moins ; mais ces moments-là, quand ils venaient, compensaient des autres ; et sa sympathie, à elle, pour nous, si ses expressions étaient fidèles, justifiait notre prompte affection et notre respect à son égard. En écrivant ceci, voilà que le souvenir de la lettre de ma femme me revient et je suis certain qu'elle contenait *tout* ce que nous savons, — et, à vrai dire, la plupart de ce que nous devinions. J'ai été ennuyé (en repensant à ce que vous me demandiez à Chelsea) de ne m'être pas souvenu qu'un portrait suffisamment ressemblant du mari avait été fait par Mr Latilla (qui est à Londres maintenant, ou en route pour New-York, je vais m'informer). Cela n'aurait-il pas d'intérêt ou de valeur pour des amis ?

La première demande n'a pas été rejetée ni méprisée par nous : la personne qui la fit était à Rome, « comptait nous voir à son retour à Florence », etc... et disait simplement qu'un projet de livre était sur pied. Nous avions, je crois, l'intention de lui dire, quand nous la verrions, exactement ce qu'il y avait à dire, et de nous assurer alors si cela en valait la peine, mais la demande de Mrs Story était définie, et nous nous sentîmes obligés d'y répondre directement, comme nous avons fait. (Sûrement M. Emerson doit l'avoir entre les mains à cette heure ? Notre réponse a été expédiée de Florence avant la fin d'avril dernier.)

Je suis heureux d'apprendre l'amélioration de votre santé, quelle qu'en soit la cause, — comme j'ai été très heureux de vous voir ; et comme je suis très heureux, — très fier, — de re-

voir votre écriture, quand cela arrive. Ma femme me prie de présenter ses sentiments les plus respectueux à Mrs Carlyle et à vous-même avec ceux de

Votre, toujours sincèrement,

R. B.

LETTRE VII

Browning à Carlyle, Cheyne Row, Chelsea, 26 Devonshire Street, mardi.

[Septembre 1851.]

Cher M. Carlyle. Je vois à mon grand regret que je vous ai manqué ; et malheureusement je suis retenu ce soir. Est-il utile que j'écrive ?

Nous quittons Londres jeudi : le train *express* (je pense) de la Cie London, Brighton et South-Coast quitte le terminus du Pont de Londres à 10 h. du matin et arrive à Newhaven — à midi dix. Un steamer quitte Newhaven *ce jour-là* à 1 h. 30 pour Dieppe (le jour suivant, une heure plus tard — et ainsi de suite). De Dieppe les trains partent par Rouen pour Paris à 7 h. 15, 11 h. 35, du matin, et 4 h. 30 après midi, et à 5 h. 45 du soir, pour arriver vers 2 h. 15, 4 h., et 11 h. 5 du soir et 5 h. du soir [*sic* pour du matin]. Nous avons l'intention de passer la nuit à Dieppe, et de partir au matin — à cause de notre enfant (1). A Paris nous allons aux *Armes de la ville de Paris*, *Rue de la Michodière*, *Boulevard des Italiens*; un tout petit endroit que nous connaissons. La joie que nous aurions, si par un moyen quelconque vous pouviez nous accompagner, je n'ai pas besoin, j'espère, de vous la dire. L'objection à faire à cette route-là, c'est la longueur de la traversée ; mais la traversée de jour nous offre des chances. Nous n'avons été, je crois, que huit heures à bord, *avec mauvais temps*, et nous espérons mieux maintenant. Cette route est celle qui coûte le meilleur marché, cependant, et comme nous avons des billets d'aller et retour nous ne pouvons guère changer nos plans. J'écris en très grande hâte : puis-je rien de plus que de former les souhaits les plus sincères?

Avec nos plus profonds respects à Mrs Carlyle,
Croyez-moi, toujours, sincèrement vôtre.

R. BROWNING.

(1) Robert Wiedemann Barrett, né le 9 mars 1849.

LETTRE VIII

Carlyle à Browning, Aux Armes de la ville de Paris, rue de la Michodière, Boulevard des Italiens, à Paris.

Chelsea, 10 octobre, 1851.

Cher Browning, comme vous n'écrivez pas, je vais me risquer à vous adresser cette petite missive aux *Armes de Paris* ; elle vous trouvera sans doute dans le voisinage, bien que, probablement, vous ayez maintenant quitté cet endroit.

Je suis rentré à l'heure fixée le lendemain du jour où je vous ai vu : il y aura huit jours, à *minuit* ; après une des plus abominables journées de voyage, comparable à l'une de celles de Jonas dans le ventre de la baleine : sain et sauf, mais épuisé jusqu'au dernier degré de fatigue, de dégoût et presque de désespoir. Depuis je n'ai presque rien fait que *dormir* : de vraies avalanches de sommeil, mais d'un sommeil dénué de la moindre ambroisie : depuis sept ans je n'ai pas dormi autant dans le même espace de temps. Les régions de Piccadilly et du Palais de cristal retentissent toujours de hurlements fous ; mais ici, Dieu merci, c'est un coin perdu, où l'âme lasse peut se couvrir comme d'un tonneau de Diogène, et contempler avec ce qui lui reste de piété cynique le tumultueux délire du monde ! En vérité, et en triste vérité, je commence à croire depuis quelque temps que tous les asiles d'aliénés ont ouvert leurs portes, et que dans cette grosse bulle de savon en verre, et dans d'autres phénomènes de chaque quartier, les fous dansent leurs saturnales sur un air des plus endiablé vraiment. Soyons patients; essayons de rester patients ! — Je n'ai vu personne ici ; j'essaie volontiers de ne voir personne, et je préférerais rester tranquille et dans le néant durant quelques semaines.

Mazzini peut nous donner tout de suite ainsi qu'à Mrs Browning, sans la moindre difficulté, l'introduction demandée pour M^me^ Dudevant ; seulement il dit que cette sublime Grande-Prêtresse d'anarchie est rarement à Paris maintenant, sauf quand il doit y avoir quelque première ou quelque chose du même genre. Aussi il vous faudra être au guet pour sa venue, si cela ne vous dit pas de filer un jour par chemin de fer (s'il y en a un), la voir parmi ses rustiques voisins — à portée du son de la « cloche d'église » qu'elle vient de *bapti-*

ser, à la prière de son curé. Après tout je partage votre sympathie pour la mélodie qui vibre à travers cette étrange « belle âme incontinente », — Madeleine *moderne*, avec les « sept démons » à peu près calmes en elle ! En tout cas l'introduction est toute prête, pour le moment où vous me la demanderez.

Un certain *John* Chapman, Editeur de Libéralismes, « Socinianismes éteints » et d'autres produits remarquables de même genre, dans le Strand, vient de sortir d'ici : un type vraiment méritoire, fécond, si seulement, en ces temps-ci, il connaissait son chemin. Il paraît qu'il vient de faire l'achat de « Westminster Review » (de l'ami Lombre), et qu'il a entraîné avec lui Lombre et d'autres hommes à numéraire. Sa grande passion, c'est maintenant : de créer une Revue, libérale en tous sens, qui charme le monde ! Il a un capital « pour quatre années d'essai », dit-il, un éminent directeur (nom impossible à livrer), et un front de bataille de « talents » comme on en a rarement vu auparavant. Pauvre diable ! je lui ai fait des vœux sincères de réussite pour son entreprise, et regretté de ne pouvoir l'aider moi-même, décidé à garder le silence comme je suis, pour le moment. Depuis qu'il est parti, j'ai pensé à vous ! Vous voilà à Paris, vous étiez à Florence, fiévreusement intéressé à toutes choses, ayant des bibliothèques entières à écrire et à dire sur ceci ou cela ! Le bonhomme a l'intention de payer grassement ; c'est vraiment une *honnête* espèce d'homme, qui a de l'enthousiasme vrai (bien que molasse et baveux), ce qu'on ne peut affirmer que de bien peu de gens. Pensez-y, voyez s'il n'y a pas bien des choses que vous pourriez lui envoyer de Paris, pour vous en débarrasser ? Si vous me faisiez signe, je dirais à Chapman de vous écrire ; — mais je crains que vous refusiez ! auquel cas, rien de fait, et je ne dirai rien. Adieu, cher Browning ; rappelez-moi au bon souvenir de votre bonne, excellente dame, et pensez à moi de temps à autre.

Votre toujours,

T. CARLYLE.

LETTRE IX

Browning à Carlyle, Cheyne Row, Chelsea.
Paris, Avenue des Champs-Elysées 138.

[Octobre 1851.]

Cher Monsieur Carlyle; certes, j'aime à recevoir une lettre de vous, et je vous suis reconnaissant de tout ce que vous voulez bien m'écrire, — de façon originale : il me semble que quand *moi*, j'écris, *vous* devez commencer à vous apercevoir du peu de valeur de ce que j'écris. Alors je garde le silence; comme celui à qui on parle par erreur, et qui entend par hasard dans l'obscurité : c'est la bonne politique. Cette fois-ci cependant, j'ai attendu d'en avoir tout à fait fini avec l'ennui de chercher un garni, et c'est fini, heureusement. Nous avons à peu près bien trouvé ce que nous cherchions, — un endroit un peu plus à l'écart qu'on ne le souhaitait, — mais ensoleillé, gai, aéré et tranquille. Je remarque que vous ne parlez pas de revenir au printemps; mais quand cet abominable « onze heures » aura jeté son venin et sera oublié, n'allez-vous pas y re-penser? Et si Mrs Carlyle veut m'en croire et m'expliquer point par point ce que vous désireriez, ce sera bien le diable si je n'arrive pas à vous satisfaire de manière et d'autre. Essayez donc « la veine de la troisième aventure » — comme Falstaff, — coïncidence de mauvais augure (1)! Pour l'instant, c'est nous qui avons eu toute la chance de votre voyage ici avec nous, et de vos visites. Le temps est superbe — ce que j'imagine que vous déclareriez la perfection de la fraîche clarté tiède : et nous avons tout ça pour nous! Quant à Mazzini, ma femme et moi nous le remercions cordialement : une lettre comme celle que vous promettez nous obligera beaucoup, et j'arriverai sans doute à découvrir, par des personnes d'ici, le meilleur moyen d'influencer le grand personnage (2). Nous avons entendu dire des masses de choses d'elle, l'autre soir, — de source probablement authentique : comme elle a vieilli tout d'un coup (comme Méphistophélès au Brocken quand il dit qu'il trouve le monde mûr pour le dernier jour) et s'y résigne mieux qu'elle ne s'y attendait, en voyant qu'avec la jeunesse s'en va « un Enfer de passions » — (ce qui est tout ce

(1) The merry Wives of Windsor, v. 1.
(2) G. Sand.

qu'elle en sait). Cependant la meilleure chose après la jeunesse et l'Enfer et ainsi de suite, c'est, paraît-il, d'énergiques confections de pièces dramatiques. Elle écrit à la campagne, et ses amis répètent, voient l'effet, prophétisent les coups heureux ou manqués de l'auditoire parisien ; de par quoi elle est encouragée et écrit encore, épointe ici, émousse là ; on pourrait aussi, ou mieux, essayer de faire des articles pour la Revue de Chapman, sûrement ! Je l'ai vu à Londres, selon mon désir, et il m'en a parlé, et de tout : de la manière dont il s'est à peu près débarrassé de son *Lombago*, qui doit l'avoir raidi au point de ne plus même tortiller. Je vous suis obligé de votre bonté à me proposer un moyen de l'atteindre, si j'en avais eu besoin. Je viens de finir la petite chose dont je vous ai parlé : une simple Préface à quelques nouvelles lettres de Shelley, qu n'exigeait guère de travail fin d'aucune espèce, si j'en avais eu le moyen. Mais j'ai formulé quelques idées qui se présentaient d'elles-mêmes, — une ou deux desquelles, eu égard à des opinions qui sont vôtres (je veux dire que j'y pensais en écrivant). Quoi qu'il en soit, c'était ce qui m'allait pour le moment et dont je serai vite soulagé. J'espère toujours — et c'est ce qui m'encourage — écrire ce que j'ai de mieux, à vous directement, un de ces jours. Voulez-vous me rappeler au souvenir de Mrs Carlyle du mieux que vous pourrez ? Elle que plus qu'aucune femme au monde j'aurais toujours voulu que ma femme connaisse, comme elle a pu vous le dire. Elle vous est reconnaissante de vos bonnes paroles, et elle est à même maintenant de comprendre combien je suis, cher Mr Carlyle,

Votre très fidèle,

R. BROWNING.

LETTRE X

Carlyle à Browning,
avenue des Champs-Elysées, n° 138, à Paris.

Chelsea, 28 octobre 1851.

Cher Browning, — voici la lettre Mazzini, inachevée jusqu'à hier soir, le triumvir étant occupé de Kossuth et autres objets chaotiques. Je remarque qu'il a donné à Mrs Browning le *pas;* ce qui, sans parler de *place aux dames* en général, est peut-être très convenable dans une telle introduction. Puisse-t-elle vous causer à tous deux quelque satisfaction un jour.

Mazzini croit qu'une course en chemin de fer, quelque jour, à l'endroit de l'adresse, pourrait être une méthode agréable. Vous verrez en vous informant ce qu'il y a de mieux à faire.

Je crois me rappeler votre *Avenue :* une vaste route lisse, montant doucement vers l'*Arc-de-l'Etoile;* qui tourne, face aux maisons; — une résidence très désirable. Si vous voulez me dire si vous regardez le nord ou le sud (vers le Fleuve, ou dans l'autre sens), je pourrai, en cette hypothèse, imaginer où vous vous trouvez, car j'ai été deux fois par là à mes derniers voyages. On n'a rien discuté ici quant aux voyages à Paris ou ailleurs : on se sent comme des vaisseaux groënlandais *gelés en dedans* durant cette saison calme, et nous en sommes contents (moi du moins) après le vacarme discordant des derniers mois. Notre temps, sombre, poussiéreux, fumeux, sans vent ni soleil, semble être fort inférieur au vôtre ; mais c'est là un mal contre quoi il est inutile de regimber. L'isolement profond que je réussis souvent à m'assurer est un grand bien relatif: l'oreille fatiguée assourdie de vains bruits, l'oreille spirituelle bien sûre, saisit des notes des « Silences éternels » avec émerveillement, avec terreur, joie, et presque horreur et ravissement mêlés; sans moyen de s'exprimer en aucune manière, — sauf si on avait une bonne journée de larmes quelque part ; — et, dans l'intervalle, retentit passionnément, pour les Mérimées et les Juges de l'Industrie de toutes Nations, d'un « Procul este, o per deos, procul ! » Si je devais aller en France, je crois que mon premier plan serait la Normandie plutôt : pour voir la Tapisserie de Bayeux, le tombeau de Guillaume le Conquérant et les vestiges (surtout les Cathédrales, je crois) de nos immenses pieux Rois. J'ai lu un *Ducarel* (anglais-français de 1750) l'autre semaine, qui a réveillé un moment toutes mes anciennes aspirations. Mais après tout mieux vaut rester tranquille. — Ayez la bonté de parler à Moxon (1), que je puisse *voir* cette petite chose que vous avez faite. Et puis allez-y pour une plus grosse *quam primum* ! Je ne vous permets pas d'être encore longtemps silencieux. Bénédictions à cette douce dame et à vous !

Votre toujours

T. CARLYLE.

(1) Editeur de Browning.

LETTRE XI

Carlyle à Browning,
138, avenue des Champs-Elysées, Paris.

Chelsea, 8 mars 1852.

Cher Browning, il y a plus de quinze jours que j'ai reçu votre lettre (1) et le petit *Shelley* (2) avec elle : deux objets bien chers, — à quoi, après avoir lu le Livre aussi, le soir même de l'arrivée, je comptais faire réponse le lendemain. Des remerciements cordiaux étaient prêts, et une opinion assez nette qui n'a pas changé depuis ; mais, pour une raison ou une autre, le lendemain trouva ses préoccupations, et puis le lendemain suivant, et puis le suivant ; — et la réponse, jusqu'aujourd'hui, comme vous le voyez, n'est jamais sortie du futur. Tels sont les tourbillons, contre-courants et régurgitations de l'espèce de Gulf-stream que voici. A moins qu'on ne se batte pour chaque minute, tout notre temps est dévoré et anéanti ici. Je dis souvent que pour tirer de sa vie un peu de besogne ici, il faut l'arracher comme des meubles d'un incendie. Et l'âme de l'homme n'est pas toujours de taille à des exploits pareils. Hélas, hélas ! les Dieux-de-Boue sont bien forts, vraiment, presque partout à cette heure, mais ici surtout, disais-je !

J'ai trouvé votre introduction vraiment très bien : c'est un morceau d'analyse plein, — bien fouillé, compact et mâle ; et qui, de plus, m'a intéressé comme étant le premier morceau de *prose* de vous que j'ai jamais vu. J'espère que ce n'est que le premier de beaucoup d'autres. Vous ne savez pas comme est joyeux pour moi le son authentique d'une voix *humaine!* J'entends si peu de voix, sauf de singes : l'Univers entier est plein d'une immense tempête de Caquet, qui n'a en soi ni fond ni sens, ni vérité, ni noblesse d'aucune espèce. O ciel ! c'en est presque trop fort ; on en a la tentation d'éclater en larmes, et d'en crever de chagrin ! Je ne peux plus, depuis quelques années, rire de cette histoire : le plus souvent elle m'inspire une tristesse inexprimable, comme il va de soi quand on regarde d'*où* ça vient et *où*, inévitablement, ça va. C'est pourquoi, en

(1) Lettre perdue.
(2) On sait que des 25 lettres que contenait ce volume pas un mot n'était de Shelley ; l'Introduction de R. B... n'en demeure pas moins remarquable.

général, j'aime mieux essayer de m'en retirer tout à fait, aussi loin que possible de ce misérable bruit; et de rester seul, en compagnie du muet Chaos plutôt que du bavard. Cette préface que vous avez écrite, et un autre petit mot par Emerson, voilà les seules choses nouvelles que j'ai lues avec un vrai plaisir depuis bien longtemps. Je suis de votre avis quant aux mœurs de Shelley et à sa position spirituelle; j'honore et vénère le jugement rigoureux que vous avez exprimé sur l'art poétique, et j'admire grandement la force grave d'expression de votre style (un petit peu trop travaillé çà et là), et la dignité de ton avec lesquelles vous parvenez à vous énoncer sur tout cela.

Les lettres elles-mêmes sont fort anodines et simples; et elles méritent d'être publiées, à cause du nom qui s'y attache : mais ce n'est pas elles dont j'ai besoin en ce moment. En fait je ne suis pas sûr que vous ne m'excommunierez pas — du moins de la « sentence mineure » temporaire, — si je vous disais tout ce que je pense de Shelley. Pauvre diable, il m'a toujours paru une créature extrêmement faible, et lamentable bien plus qu'admirable. Faible de génie, faible de caractère (ces deux choses là vont toujours ensemble), un pauvre hère maigre, spasmodique, étique, fluet et pâle : un de ces malheureux, de qui je parle souvent, à qui « le talent de *silence* », d'abord, a été refusé. La parole ne vaut jamais grand'chose à des gens comme lui. Pauvre Shelley, il y a quelque chose d'inane, et comme de spectral dans tout son monde intime : tout son univers est d'azur vide, semé de quelques belles étoiles, mais glaciales et funèbres. Le timbre même de sa voix (son style, etc.), fluet, perçant, est trop celui d'un *spectre*, pour mon oreille! — En un mot ce n'est pas avec Shelley, mais avec le commentateur de Shelley que je loge réellement; et à ce dernier je tiens à dire clairement : donnez-nous encore un peu de *votre* besogne, cher ami : nous avons vraiment besoin d'un ou de deux hommes comme vous, si nous pouvons les avoir! Sérieusement, cher Browning, il faut à la fin vous ceindre les reins de nouveau, et que vous nous donniez un bon coup de main. Je ne veux pas vous presser : bien au contraire. Mais je vous rappelle ce qu'on attend de vous, et vous dis avec quelle joie, moi entre autres, je le verrai venir. — Je ne vous borne pas non plus à la prose, malgré tout ce que j'ai dit et dis toujours : prose ou poésie,

vous êtes de taille pour toutes deux, et nous vous attendrons pour vous souhaiter la bienvenue sous quelque forme que votre *Daimon* le veuille. Mais veillez à ce qu'*il* le veuille, et alors allez-y de votre plus belle allure. Et puis, oubliez, en tout cas, ces importunités, qui ne vont peut-être pas sans un peu d'impertinence, si vous ne les interprétez bien.

Au moment où votre lettre est venue, ou peu de temps avant, j'avais donné une carte d'introduction à un certain M. Montégut de la *Revue des Deux Mondes*, lequel document je l'ai laissé libre de présenter ou de détruire, et ignore lequel il a fait. Si le premier, sachez bien, n'est-ce pas, que je ne le connais pas le moins du monde dans la chair, que je ne le connais que comme Ecrivain de choses anglaises dans cette « Revue » ; écrivain, en particulier, d'un Essai sur moi-même, d'il y a deux ou trois ans, qui semblait témoigner d'un homme très sincère et assez compétent et sympathique. Si, à vue, il ne vous plaît pas, — agissez en conséquence sans égard pour moi, qui ne le connais pas plus que je ne dis, et ne m'intéresse pas plus à lui qu'à un fils d'Adam en général. Voilà la vraie vérité, et assez sur ce sujet.

Comment va la pauvre Mrs Browning par cet horrible temps ! Je ne me rappelle guère une température pire que celle que nous avons eue depuis dix jours : sale brouillard glacé, sauf quelques heures autour de midi ; tourbillons de poussière glaciale, et un vent tout droit de la Nouvelle-Zamble. Malgré tout, ça finira bientôt, et l'été viendra en dépit de tout ce tortillement ou bouleversement révolutionnaire de la part de l'hiver.

Nous avons lu les deux premiers volumes (je les ai lus hier) de « Margaret Fuller ». Ce qu'elle dit de moi se trouve, je pense, dans le troisième volume : les articles du journal (si c'est là tout, comme je le suppose) ne m'ont pas été sensiblement désagréables. La pauvre Margaret était pleine de bonnes intentions, et elle aurait pu interpréter les *phénomènes* infiniment plus mal ; c'est même surprenant qu'elle ne l'ait fait. Une Aspiration prodigieuse ; de ma vie je n'ai vu rien de plus extraordinaire de ce genre-là, et si aimable avec tout cela. Sauf la partie d'Emerson, le livre n'est que de médiocre facture, et, ma foi, le pauvre Pays des Yankees ne paraît guère plus malin que la pauvre Angleterre. Comme j'aimerais voir le

chapeau à rebord du vieux Chansonnier (1)! Adieu, cher Browning.

Votre toujours

T. CARLYLE.

LETTRE XII

Carlyle à Browning, Paris

Chelsea, 4 décembre 1855.

Cher Browning, je n'ai pas votre adresse : mais [John] Forster m'invite à vous envoyer ce billet en même temps qu'un des siens ; et si j'ai une réponse d'ici six semaines (ce qui est une belle limite), *les affaires* ne souffriront pas du délai, si d'autres choses le font. Vous m'avez permis de vous envoyer des Questions, s'il s'en présentait, solutionnables à Paris ; et il semble qu'en voici de ce nombre. Bien petites et d'apparence insignifiantes ; mais n'y répondez que si vous *pouvez* vous arranger à le faire sans trop de dérangement.

Dans les livres sur la guerre jadis illustre et maintenant oubliée des Français en Bohême, etc..., en 1740-43, sous Bellisle et Broglie, mention est faite de temps à autre d'un officier du nom du *Marquis du Châtelet* ; — par exemple, dans les livres suivants, à propos d'une mauvaise aventure qu'il eut (bombardé à *Dingelfingen*, en Bavière, par *Daun*, pas encore le fameux Daun), datée 17 mai 1743 :

« Histoire de la dernière Guerre de Bohême » (à Franckfort, chez Paul Lenclume, 1747, 3 vol., petit in-12 ; — Brunet dit que c'est par Mauvillon, ce dont je doute, mais on peut facilement le trouver), vol. II, page 226 ; — *item* :

« Journal Historique ou Fastes du règne de Louis XV » (Paris, 1776, 2 vol., 12), vol. II, page 402 (ce livre date à faux, « mai, 9 », ou bien ne paraît pas connaître la vraie date); *item* ce qui est de beaucoup la meilleure autorité :

« Baron d'Espagnac : Vie du Maréchal de Saxe » (ou quelque titre équivalent, livre bien connu dont je ne possède que les traductions allemandes, et, partant, ne puis vous donner que mes numéros de pages *allemands*) vol. I., p. 186 ; — ou *livre* 6 (où on trouvera facilement) sous la date 17 mai 1743 ; avec une description, digne de confiance, de l'affaire.

(1) « Béranger, dont je lui avais fait le portrait » [note de R. B.].

Maintenant je voudrais bien savoir (modérément) : était-ce le mari de la Madame de Voltaire ? J'en suis presque sûr, mais j'ai besoin d'en être parfaitement certain. Si vous connaissez le moindrement un bon étudiant d'Histoire, il pourra s'en assurer, — par bien des moyens ouverts pour lui, et clos *ici*. J'ajoute, en manière de *signet*, que ce Du Châtelet, officier général, apparamment, faisait partie de l'armée de *Bellisle* (en marche sur l'Autriche, août 1741), et non de celle de Maillebois (qui allait en Westphalie frapper George II) ; en outre que ledit Du Châtelet avait soutenu le siège avec Ségur dans Lintz (janvier 1742) et doit s'en être allé sans emploi (en France sans doute) un an après cette aventure, aux termes de la capitulation faite par Ségur et lui. Ces notes l'identifieront abondamment, et je crois qu'il se trouvera être celui susdit. — Pendant que j'y suis, permettez-moi d'ajouter deux autres petites questions :

1) Dans les *Fastes* que je viens de citer (vol. II, ou bien par pages ils ne font qu'un volume, Fastes, etc., p. 365 *bis*, un Officiel Marquis de Breteuil meurt 1er janvier 1744 : Quelle parenté y a-t-il entre ce gentilhomme et Madame du Châtelet? Elle était, je m'en souviens, une Breteuil, — nièce de cet homme, ou quoi ?

2) Dans *d'Espagnac*, ci-dessus cité (Livre 8, très près du début, II, 26, de mon allemand), un *Marquis de Talleyrand* et quelques autres sautent dans les tranchées de Tournay, 8-9 mai (dans la nuit) 1745 ; juste avant la bataille de Fontenay. Quelle relation avec le Talleyrand de nos jours? Son oncle, ou quoi? — (Si les Français avaient dans leurs étalages de vieux bouquins un livre comme notre vieil « armorial de Collins » qu'on pourrait se procurer pour un demi souverain, et où on peut pêcher toutes sortes de choses de l'espèce ci-dessus ! mais, hélas, il est à peu près certain qu'ils n'ont pas ça !)

En tout cas, cher Browning, ceci est tout ; et je vais vous laisser ça, comptant que vous me pardonnerez si je vous donne de la peine en vain. Bien des amitiés à Madame et vous ; c'est vraiment un de mes chagrins et de mes regrets durables que je ne puisse vous voir de temps à autre, le soir, et que vous habitiez de l'autre côté des mers. J'ai jeté un coup d'œil sur votre « Hommes et Femmes », et n'aurai de repos que je

ne l'aie lu, là! Ce vieux « *corrégidor* » est un bijou *sans égal*, depuis quelque chose d'autre de vous que j'aie vu.

Courage, toujours, et restez sous les armes!

T. CARLYLE.

LETTRE XIII

Browning à Carlyle, Chelsea, Londres.
Paris, 3, rue du Colisée.

23 janvier 1856.

Mon cher Mr Carlyle; je sais bien, et trop bien, combien je suis près de la fin de votre permission de six semaines pour les vérifications. Je vais voir à vous offrir quelque excuse tantôt.

1) Le Marquis du Châtelet mentionné dans l' « Histoire du Maréchal de Saxe » de D'Espagnac, sous la date du 17 mai 1743, était Florent-Claude, M. du Châtelet, chevalier, et Seigneur de Cirey. Né à Namur, 7 avril 1695. Inscrit à la 1re compagnie des Mousquetaires du Roi, 1712, fit les campagnes de Landau et Fribourg; nommé lieutenant dans le Régiment du Roi 1714; colonel dans celui de Hainault (infanterie) 1718; à la tête de celui-ci il fit la campagne de 1733; servit l'année suivante comme brigadier au siège de Philipsbourg. En 1738, il était nommé Maréchal de Camp, et, ayant servi avec grande distinction dans l'armée auxiliaire envoyée en Bavière, fut fait (en 1743) Grand-croix, commandeur de l'ordre de Saint-Louis; et Lieutenant-Général des armées du Roi en 1744. Après son retour de Bavière, il fut mis en service dans l'armée du Rhin; puis, après avoir succédé à son père dans la fonction de Grand-Bailli d'Auxois et de Sar-Louis, et dans le gouvernement de Sémur, il épousa, 20 juin 1725, Gabrielle-Emilie de Breteuil, fille de Nicolas, Baron de Preuilly, « Introducteur des Ambassadeurs et Princes étrangers auprès du Roi », — et Anne de Froulay. (Tout ceci sur maintes autorités, mais ici extrait du « Dictionnaire de la Noblesse » vol. 4. Paris 1772.) Et elle, naturellement, était la marquise de Voltaire comme vous le supposiez, et comme je l'ai vérifié dans les livres sur lui et elle.

2) L' « Officiel » Marquis de Breteuil des « Fastes » était François Victor le Tonnelier de Breteuil, conseiller au Parlement et commissaire aux Requêtes du Palais (1705), maître

des Requêtes, intendant de Limoges (1718), prévôt et maître des cérémonies des ordres du Roi (1721) et secrétaire d'Etat ayant le département de la guerre (1723). Il mourut le 7 janvier (non le 1er) 1743, âgé de 57 ans. Il n'était apparenté que collatéralement à la Maison Breteuil-Preuilly ci-dessus nommée (« Dictionnaire Généalogique, Héraldique, Chronologique et Historique » vol. III, Paris 1757).

3) Daniel-Marie-Anne de Talleyrand-Perigord, Marquis de Talleyrand, comte de Grignoles et de Mauriac, naquit en 1706. Tué par une mine, accidentellement, dans les tranchées du siège de Tournay, 9 mai 1745. (Le dernier Marquis de Brion avait passé la nuit à son côté sur une peau-d'ours, et l'avait quitté quelques minutes pour donner des ordres, quand un simple soldat en nettoyant l'amorce de son fusil fit sauter un baril de poudre, notre Marquis et quatre vingts-autres). Le Maréchal de Saxe *pleura* de son destin, par miracle, dit le chroniqueur. Il était père, par son second mariage, de Charles Daniel, né en 1734, dont le second fils fut Charles-Maurice, né en 1754, notre Talleyrand. Ceci de l'« Histoire Généalogique et Héraldique de Paris, de France, etc. » vol. 8, Paris 1827.

Et maintenant quelle sera ma punition pour avoir remis l'envoi de ceci, si vous l'avez trop tard, ou l'avez cherché (ce qui est plus probable, vous-même, avec mille peines !) Quand votre lettre est arrivée, nous étions dans un logement affreux, grâce à la bévue d'un ami, au vrai risque de la santé de ma femme. C'est fini maintenant : mon ami Milsand m'a introduit à la Bibliothèque de la chambre des Pairs, où le Bibliothécaire Miller a été très aimable. Vous adresserez-vous jamais à moi de nouveau ?

Il y avait un mot précieux dans votre lettre sur une de mes productions, qui m'est allé au cœur même. Maintenant m'avez-vous compris en un autre point ? Je n'ai pas eu le courage de vous envoyer le livre (1), craignant le sort du grand-père de Talleyrand. Je tiens tant au bon sentiment pour moi que vous exprimiez et dont je ne puis avoir droit de douter, par conséquent, qu'il m'a semblé fou de risquer ceci en vous envoyant des poésies à lire pour lesquelles vous pourriez ne pas m'en aimer davantage ou un peu moins. Mais cette crainte, à la réflexion, est idiote ; car vous avez écrit, outre le mot de

(1) *Men and Women*, publié en 1855.

maintenant, bien des mots, une fois le temps, les meilleurs que j'aie jamais eus pour mes peines. Si vous avez réellement envie de me faire tant d'honneur et de plaisir, vous demanderez à Chapman le livre, et le prendrez avec bien des craintes (plus que d'espérances), mais grande gratitude. Ainsi voilà qui est dit pour votre gouverne.

Nous sommes bien maintenant, dans un chaud et gentil petit endroit, juste au détour des Champs-Elysées. Ma femme, qui avait été péniblement affectée par les abominables quartiers que notre pauvre ami avait tenu à nous voir supporter (mais nous ne l'avons pas pu), est mieux de nouveau. Il y a ici beaucoup de gens intéressants. Quelques vieilles connaissances, Dickens entre autres. L'autre soir nous étions à nous réjouir de la chance de Forster (1) ; il ne m'a pas écrit. Recevrai-je de vous un mot sincère, comme celui dont vous m'avez encouragé il y a quinze ans et plus ? Il y a une ou deux fautes d'impression, faciles à rectifier ; cependant, comme je ne crois pas un homme vrai poète ou vrai génie d'aucune espèce qui ne continue pas à se perfectionner jusqu'à quatre-vingts ans et plus, je recommencerai toujours aussi souvent que vous me montrerez le bon chemin. Mes meilleurs souvenirs de tous deux à Mrs Carlyle ; les transmettrez-vous, s'il vous plait ?

L'hommage affectueux de ma femme allant à vous, comme il convient, avec celui de

Votre toujours fidèle
ROBERT BROWNING.

LETTRE XIV

Carlyle à Browning, rue du Colisée, n° 3, à Paris.

Chelsea, 25 avril 1856.

Cher Browning ; il y a longtemps que j'ai votre livre d'après la marche à suivre, longtemps que je l'ai lu en entier et bien des pièces plusieurs fois, et ce n'a pas été un obstacle de *conscience* qui m'a fait garder le silence. Mon approbation a été cordiale et spontanée ; à même ai-je été, et suis-je, de vous donner l' « Euge » bien par delà la mesure que je compte que

(1) Forster venait d'être nommé Secrétaire de la Commission des Hôpitaux d'aliénés.

vous souhaitez, et, en vérité, je crois être aux premiers rangs de vos lecteurs sous ce rapport. Mais vous m'avez demandé avec tant de loyauté : « Que faut-il faire pour être sauvé, et gagner le faîte de cette course douloureuse vers les sommets ? » et vous sembliez avoir tant de foi en ce vieux Routier et compagnon d'ascension en lui demandant un mot de conseil, que je ne savais réellement quoi dire, et que j'hésitais toujours. Sans oublier que je suis terriblement occupé, et n'ai jamais un moment qui ne soit abîmé de poussière et de difficultés, et de semi-désespoir depuis bien des mois et des années ! — A la fin j'ai absolument renoncé à la haute pensée de « conseiller » et tout ce qui y ressemble ; car réellement je trouve la chose bien complexe, et j'ai appris par expérience qu'un conseil, un réel *conseil* du dehors, est généralement une impossibilité. « Personne ne suit un conseil », dit-on ; ce qui signifie en somme : « un conseil ne vient jamais à propos ; la question n'est comprise d'aucun Conseilleur, mais rien que du conseillé — qui a bien raison de protester, la plupart du temps ! » Acceptez donc quelques rudes paroles humaines telles que, sous l'inspiration du moment, et ne les prenez pas pour autre chose que des paroles honnêtes, rudes et telles d'un compagnon de pèlerinage, qui vous aime beaucoup.

Il est certain qu'il y a une rare richesse d'intelligence dans ces deux volumes rimés : de l'intelligence sous la grosse forme du lingot, et jusqu'à la plus petite pièce de monnaie. Il faut chercher loin, je crois, pour trouver une paire d'*yeux* comme celle que je vois occupée ici à examiner la vie humaine tout ce temps-là. La perception intime exacte la plus aiguë des gens et des choses ; et tout cela va avec une intuition vraiment belle : un caractère viril, jeune, vaillant, pourvu d'humour âpre, de sympathie équitable, d'équitable dédain, bien fondé et bien établi ; — bref, une puissance d'expression des plus extraordinaires, voilà comme il me faut l'appeler — que ce soit ou non *suffisamment* expressif. Le rythme aussi, une infinie imagination poétique, d'*aide* symbolique d'expression et, sinon toujours, ou souvent, de la mélodie (car ce serait là le fini et la perfection), il y a ce que les Allemands appellent *takt*, — une belle cadence, ne serait-ce que de *tambours*.

Une faculté de talent, « génie », si vous préférez, comme celle-là, me paraît *valoir* d'être cultivée, valoir qu'on se consa-

cre à la dompter et à la soumettre à la perfection : de gens que je connaisse, et vivant à cette heure, aucune ne m'a paru le valoir davantage. Bien plus, à part moi, j'avoue, pour mon compte, que voici apparamment *le plus fin* génie poétique, la plus fine possibilité, qui nous ait été dispensée en cette génération, et que ce sera bien terriblement dommage si nous le gâtons tandis qu'il s'élabore. Lequel génie, aussi, à ce que je vois, a réellement *crû*, de toutes manières, depuis la dernière fois que je l'ai vu : j'espère qu'il continuera à croître, bien que les obstacles ne soient ni peu nombreux ni petits.

Bon! Mais quel est le revers du Tableau, alors? Car là aussi il faut que je sois également honnête. Mon ami, c'est ce qu'on appelle « inintelligibilité » ! Ça, c'est un fait : vous êtes horriblement difficile à comprendre : et ça, c'est vraiment une tare. Recevez l'accusation : je m'en porte garant. J'ai trouvé la plupart de ces pièces d'interprétation trop pénible, et il m'a fallu en lire plus d'une (surtout les courtes) comme de vraies énigmes. Je les ai toutes comprises certainement,— sauf deux exceptions insignifiantes, — mais je ne sais pas si beaucoup de lecteurs ont été aussi loin. Examinez le cas, il est réellement flagrant! (1)

Maintenant je ne veux pas dire que la cure soit facile, ou que le vice soit pure perversité. Dieu sait que moi aussi je comprends fort bien ce que c'est d'être ce qu'on appelle « inintelligible ». C'est l'effort d'un homme qui a beaucoup à dire, et qui essaie de le dire d'une manière qui ne soit pas triviale ni indigne, à des gens qui vivent à l'aise surtout avec le trivial, le prosaïque, le futile et l'indigne. Je vous vois précipiter de gros blocs au fond d'ignobles marécages sans fond, essayant de *fonder* votre socle de marbre... Oh ! c'est une situation tragique sûrement ! Et pourtant *il faut* que vous l'amendiez et l'amélioriez ! Un homme qui écrit est ici pour être compris : qu'il se mette bien ça dans l'âme, et s'y conforme patiemment : le plus tôt sera le mieux !

(1) Au sujet de cette accusation d'inintelligibilité ou d'obscurité, Browning écrivait à un ami, 27 nov. 1868, comme suit : « Je ne puis guère douter que mes écrits ne soient, en général, trop difficiles pour beaucoup, avec qui j'aurais aimé communier, mais je n'ai jamais fait exprès d'embarrasser mes lecteurs, comme l'ont supposé quelques-uns de mes critiques. D'autre part, je n'ai jamais eu la prétention d'offrir de la littérature qui serait un substitut pour un cigare ou un jeu de dominos pour un oisif. Peut-être ai-je donc en somme ce que je mérite et même un peu plus : pas une foule, mais un petit nombre que j'estime davantage. » (*D'une lettre, maintenant au British Museum, à W. G. Rintysland.*) [Note de A. C.].

A ce point-ci je ne vous interdis plus *le vers*, comme sans doute je l'ai fait autrefois. Je vois bien qu'il est devenu votre langue, il vous vient plus naturellement que la prose ; et en prose aussi un homme peut être « inintelligible » à sa guise ! Mon idée personnelle sur la Poésie — oh ! j'espère bien *vous* faire comprendre *ça* un jour..., ce que jusqu'ici personne n'a voulu faire (1). Mais ceci ne nous intéresse pas pour le moment. Continuez à écrire en vers, si vous le trouvez plus convenable. Et puis après ! Oui, après, après ? Hé bien, voici, au total : si vous preniez un *grand* sujet, et y consacriez toutes vos forces pendant longtemps, jurant vos grands dieux d'être clair aux cerveaux médiocres, alors !... Mais j'ai fini, *fini*. Les destins vous soient propices, toujours, cher Browning, et haute victoire à dur combat !

Votre toujours,

T. CARLYLE.

LETTRE XV

Browning à Carlyle, Cheyne Row, Chelsea.
19, Warwick Crescent, Londres, W.

17 octobre 1877.

Cher Mr Carlyle, ayez la bonté d'accepter la traduction que j'ai risquée, conformément à votre désir (2). Ce qu'elle aurait dû être pour justifier l'honneur qui en a été l'occasion, c'est à peine si je puis le dire ; ce qu'elle *est* sans doute, vous y serez indulgent, et prendrez l'effort en place de cette œuvre qui serait digne de la gratitude et du respect affectueux de

Vôtre toujours,

ROBERT BROWNING.

(1) Cf. *Conférences sur les Héros*, passim : « Nous dirons donc que : Poésie, c'est *Pensée musicale*. Le Poète est celui qui *pense* de cette façon-là. Au fond c'est toujours une question de puissance intellectuelle. C'est sa sincérité et la profondeur de sa vision qui font d'un homme un poète. Vois profond, et tu verras musicalement ; le cœur de la Nature étant musique partout, si seulement tu peux l'atteindre... Ce n'est que lorsque son cœur (celui du poète) est embrasé de pure passion de mélodie, et quand ces accents mêmes deviennent musicaux à force de grandeur, de profondeur, et de musique de ses pensées, que nous lui donnons le droit de rimer et de chanter ; que nous l'appellons Poète, et l'écoutons comme l'Héroïque des Parleurs, — dont la parole est chant. Nombreux sont ceux qui y prétendent ; et il me paraît que pour un lecteur sérieux, c'est la plupart du temps bien triste pour ne pas dire intolérable, que de lire des vers. Des vers qui n'avaient rien en eux qui les obligeât à être des vers. — Que ne nous disaient-ils bonnement, sans carillon, ce qu'ils voulaient ?... Exactement comme nous aimons le vrai chant, sommes ravis du divin qu'il enveloppe, haïssons-nous le chant faux, simple bruit de bois, chose creuse, superflue, insincère en somme, et qui offense. »

(2) L' « Agamemnon » d'Eschyle.

LETTRE XVI

Browning à Carlyle, Cheyne Row, Chelsea.
19, Warwick Crescent, Londres, W.

29 mars 1878 (1).

Mon cher Mr Carlyle,

C'est à peine si j'ose seulement exprimer ce que voici : qu'un portrait de mon fils sera exposé chez moi jusqu'à dimanche prochain. Combien moins encore puis-je rêver de vous inviter à venir voir simplement *cela* ! Mais vous m'avez honoré d'une visite, vous l'avez tentée, il y a quelque temps ; et le regret dure encore en moi d'avoir été absent à ce moment et de n'avoir pas accueilli la faveur que vous aviez l'intention de me faire. C'est seulement à cause de cela que j'ose vous dire que, si un heureux hasard vous conduisait par ici une après-midi, l'œuvre de mon fils serait bien récompensée d'être vue par vous. Vous l'avez connu enfant, et l'aimiez, comme il s'en souvient bien encore : il est maintenant d'un an plus âgé à peu près que ne l'était son père pour qui vous avez été plus qu'aimable envers

Votre toujours reconnaissant et affectionné,

ROBERT BROWNING

LETTRE XVII

Browning à Carlyle, Cheyne Row, Chelsea.
19, Warwick Crescent, W.

27 mars 1879.

Cher Mr Carlyle,

Il est un fait que vous avez, sous les meilleurs auspices, inauguré les premiers débuts de Robert l'an dernier, comme aspirant Peintre. Je pense que la bonté que vous lui avez témoignée n'a pas été le moins du monde oubliée. Il envoie à Londres quelques nouveaux tableaux, qui, dit-on, prouvent un réel progrès. Ils doivent arriver aujourd'hui, et seront exposés dans une maison beaucoup plus rapprochée de la vôtre que celle que vous avez honorée d'une visite à la précédente occasion. Si donc vous pouviez de nouveau avoir pour

(1) *La Saisiaz* de Browning fut publiée cette année-là, et il en donna un exemplaire à Carlyle avec cette dédicace : « A Thomas Carlyle, avec la vénération affectionnée de R. B. »

nous la même bonté, les tableaux seront soumis à votre examen vendredi et les trois jours suivants de 2 h. à 5 heures, 17, Queen's Gate Gardens, South Kensington. La maison, — prêtée par M. George Smith,— est vide, et les tableaux seront installés au rez-de-chaussée, et ne vous obligeront point à monter.

J'ai été extrêmement mal portant depuis trois semaines, sans quoi j'aurais été personnellement vous demander cette faveur. J'espère que votre propre santé est dans un état satisfaisant.

Croyez-moi, toujours,
cher M. Carlyle,
très respectueusement et affectueusement
Votre ROBERT BROWNING.

UNE ŒUVRE NAPOLÉONIENNE

DE PÉNÉTRATION DANS LE GRAND DÉSERT

(ARABES CONTRE TURCS)

—

La révolte des Arabes contre les Turcs, qui a surpris tant de monde parce qu'elle anéantit la croyance au bloc religieux islamique, ne devrait causer qu'un seul étonnement, c'est d'avoir attendu vingt et un mois pour éclater. Cette révolte est partie du fond de la presqu'île arabique, mais elle peut gagner au Nord. On parle arabe jusqu'Alep, ne l'oublions pas. Le jour où ce ne seront pas seulement les nomades qui lèveront la lance, la révolte pourra devenir mortelle à la Turquie.

Beyrouth, Damas, Tripoli et Homs n'ont pas la fougue des bédouins ivres d'espace et de lutte; elles raisonnent, elles ont établi la liste de leurs griefs. Quand ces villes bougeront, — et aussi ce Liban au cœur français, — la sédition sera l'aube de la résurrection nationale.

Mehmed V bluffait en proclamant la guerre sainte ; il bluffait surtout parce qu'il savait ne pas avoir le droit de la proclamer. Si la puissance ottomane s'était, comme autrefois, basée sur le dogme mahométan, peut-être la prétention du Padishah aurait-elle pu s'admettre ; mais, vraiment, lorsque le clan jeune-turc a commencé par détruire les bases religieuses de l'empire, la protection de l'Islam était hasardeuse à envisager.

Pour entraîner des peuplades diverses à une poussée de fanatisme, il faut une religion jeune, sinon la différence de race prime tout autre considération. Or l'Arabe nomade a de tout temps regardé le Turc comme un ennemi d'instinct et de définition.

Nous trouvons trace de cette hostilité au commencement du XIXe siècle, dans les récits de Fatalla Sayeghir.

Nasser, fils de Méhanna-el-Fadel, de la tribu El-Hassné, avait recherché la protection du pacha de Damas et rapporté dans sa tribu une lettre ainsi conçue :

Nous faisons savoir à tous les émirs et cheiks des tribus du désert, grandes et petites, campées sur le territoire de Damas, que nous avons nommé notre fils Nasser-ebn-Méhanna émir de tous les Anazès (1), les invitant à lui obéir. La tribu qui aura le malheur de se montrer rebelle sera détruite par nos troupes victorieuses, et, pour servir d'exemple, ses troupeaux seront égorgés et ses femmes livrées aux soldats. Telle est notre volonté.

SOLIMAN, Pacha de Damas et d'Acre.

Nasser, nous raconte Fatalla Sayeghir, affectait de lire cette ordonnance à tout le monde et de parler turc avec l'officier du pacha, ce qui augmentait encore le mécontentement des Bédouins. Un jour que nous étions près de lui, arriva un très beau jeune homme nommé Zarrak, chef d'une tribu voisine. Nasser, comme de coutume, vante la grandeur et la puissance du vizir de Damas et du sultan de Constantinople, qui a le sabre long. Zarrak, qui l'écoute avec impatience, change de couleur, se lève et lui dit : Nasser-Aga (2), apprends que tous les Bédouins te détestent. Si tu te laisses éblouir par les magnificences des Turcs, va à Damas, orne ton front du caouk, sois le ministre du vizir, habite son palais; peut-être alors imprimeras-tu la terreur aux Damascains. Mais nous, bédouins, nous ne faisons pas plus de cas de toi, de ton vizir et de ton sultan que d'un crottin de chameau. Je vais partir pour le territoire de Bagdad, où je trouverai le Drayhy Ebn-Chahllan; c'est à lui que je me joindrai.

§

Dans toute l'entreprise napoléonienne d'Asie, le nom du Drayhy occupe une place prédominante. En ouvrant la voie à une œuvre grandiose, cet homme aurait pu entrer dans la gloire ; mais le destin ne l'a pas voulu, et le nom d'Ebn-Chahllan a été roulé par le sable du grand désert qu'il avait asservi.

Les événements d'Europe rendirent inutile le travail de pénétration française à cette époque, mais il n'en reste pas moins digne d'un souvenir, par l'envergure du plan conçu, la démonstration d'une alliance possible entre les Arabes contre

(1) Bédouins du désert.
(2) Titre d'un officier turc. Dénomination dérisoire pour un Bédouin.

les Turcs, et l'étude d'un dévouement comme seul Napoléon savait en faire naître.

Bonaparte avait rapporté de Syrie un projet inoui d'audace (et cependant moins fou que la campagne de 1812 où devait périr le meilleur de sa Grande Armée), le projet d'atteindre les Indes à travers les profondeurs de l'Empire ottoman.

« Il est évident que Napoléon était l'homme de l'Orient et non l'homme de l'Europe, écrit Lamartine. En Asie, il aurait remué des hommes par millions et, homme d'idées simples lui-même, il aurait, avec deux ou trois idées, élevé une civilisation monumentale qui durerait mille ans après lui. Mais l'erreur fut commise : Napoléon choisit l'Europe. Seulement il voulut lancer un explorateur derrière lui pour reconnaître ce qu'il y aurait à faire et jalonner la route des Indes, si sa fortune devait la lui ouvrir. »

Dès l'Egypte, il avait trouvé l'homme qu'il lui faillait, dévoué jusqu'au trépas, capable de renoncer pendant de longues années à la famille, à l'aisance et au confort, pour vivre sous la tente du nomade et travailler sans défaillance à une tâche lointaine. Chose plus remarquable, l'ouvrier de l'influence française fut un étranger, un Piémontais, M. de Lascaris, devenu chevalier de Malte et rencontré par Bonaparte à la conquête de l'île méditerranéenne. Le génie du grand capitaine l'éblouit, l'attire, et il suit son nouveau dieu.

« Il comprit, dit encore Lamartine, que la plus grande œuvre à accomplir par son héros n'était peut-être pas la restauration du pouvoir en Europe, œuvre que la réaction des esprits rendait nécessaire et par conséquent facile; il pressentait que l'Asie offrait un plus vaste champ à l'ambition régénératrice; que là, il y avait à conquérir, à fonder, à rénover par masses cent fois plus gigantesques; que le despotisme, court en Europe, serait long et éternel en Asie; que le grand homme qui y apporterait l'organisation et l'unité ferait bien plus qu'Alexandre. »

Bonaparte voulait frapper les Anglais aux Indes, et la recherche secrète d'alliances au désert était une menace bien plus réelle que la concentration de Boulogne en 1805.

Monsieur de Lascaris fit mieux que préparer une guerre, il fit aimer notre Patrie, et Hugo dut penser à lui en écrivant ces vers :

La tente de l'arabe est pleine de sa gloire,
Tout bédouin libre était son hardi compagnon,
Les petits enfants, l'œil tourné vers nos rivages,
Sur un tambour français réglaient leurs pas sauvages,
Et les ardents chevaux hennissaient à son nom.

Chez les Bédouins, poètes par les forces mêmes de leur vie, aussi admirateurs de la loyauté et du courage que pillards et voleurs, la littérature est verbale ; on raconte des histoires naïves et belles ; on aime les légendes, et tout ce patrimoine se transmet de tribu à tribu, de génération en génération. Amoureux d'épopée, l'Arabe nomade s'émeut au récit d'un combat héroïque, d'une prouesse de cavalier, d'une passion mortelle... Le chevalier de Malte parla de la France et, par son propre exemple, la fit admirer. *Kilmé frendjiyé*, Parole de Français, est une locution qui n'a rien perdu de sa valeur en Orient.

A vrai dire, le jeune officier enrôlé par Napoléon assumait un rôle presque surhumain. Son programme comportait dix nstructions :

1°) Partir de Paris pour Alep.

2°) S'attacher comme drogman un Arabe dévoué.

3°) Se perfectionner dans la langue arabe et surtout dans le dialecte bédouin.

4°) Aller à Palmyre.

5°) Pénétrer parmi les Bédouins.

6°) Dénombrer tous leurs chefs, et gagner leur amitié.

7°) Les réunir dans une même cause.

8°) Leur faire rompre tout pacte avec les Osmanlis.

9°) Reconnaître le désert, les haltes, les endroits où l'on trouve de l'eau et des pâturages, jusqu'aux frontières de l'Inde.

10°) Revenir en Europe.

Chacun de ces points aurait suffi pour faire reculer un autre homme. Se rendre de Paris à Alep n'était déjà pas une chose simple ; les Anglais tenaient les mers, et tout homme suspect de servir la France pouvait envisager son envoi sur les pontons de la Tamise.

Mais le reste ! Il fallait une foi aveugle dans le vainqueur d'Italie pour accepter une telle tâche. Elle est toute d'abnégation, de patience et d'énergie : il faudra s'assimiler d'abord

une langue ardue et atteindre à la perfection ; se faire à d'autres coutumes ; habituer son corps aux privations et à la malpropreté. Alors seulement, de Lascaris sera mûr pour s'enfoncer dans le désert, au devant du péril incessant et terrible, où chaque heure peut vous faire attaquer et vous livrer nu au vent glacé de la nuit. Le voyage de Homs à Palmyre constituait à lui seul un projet souvent irréalisable.

Et puis, quelle volonté de diamant nécessite une besogne qui durera des années ! L'envoyé secret ne douta pas un seul instant de la réussite, et il envisagea comme un sacrifice possible quinze ans à passer hors de la civilisation.

Quinze ans qui allaient mener aux revers de Napoléon en Europe !...

Si on en juge par les qualités dont il dut faire preuve, le fougueux Piémontais aurait pu vite gagner les hauts grades sous les ordres d'un Augereau, d'un Soult ou d'un Masséna, et toutes les ambitions lui eussent été permises à la cour impériale. Souvent, dans l'immensité des sables syriens, il dut voir le mirage du faste auquel il aurait pu prétendre; mais il continua jusqu'au bout son labeur de héros obscur. Sans son compagnon Fatalla Sayeghir et sans Lamartine, peut-être ne resterait-il même plus trace de son nom.

Nous pouvons supposer que les agents consulaires ne connurent rien de sa mission et se bornèrent à lui remettre les sommes stipulées par le Gouvernement. Du reste, les consuls n'avaient pas grand pouvoir en Islam par les temps troublés qu'on traversait, et le pionnier de Bonaparte ne tenait pas à user de leur influence restreinte. Les fréquenter trop eût ruiné ses chances de succès ; il lui fallait au contraire prouver une habileté extrême, pour se faire accepter de la population alepine et approcher déjà quelques Bédouins. Tout commerce avec des nomades, hostiles à l'autorité ottomane, pouvait le rendre suspect au pacha et, un beau jour, dix soldats commandés par un chokrédar seraient venus le cueillir pour l'enfermer dans la citadelle.

Il adopta, dès son arrivée, un genre de vie qui le fit passer pour monomane. Plus d'habits européens ni de soins recherchés ; il porta toute sa barbe, revêtit une veste usée par-dessus la longue gombaz, se coiffa d'un pauvre turban et chaussa ses pieds nus dans la sandale rouge de l'homme du peuple. Il

fréquenta le bazar et y pris ses repas, à la stupéfaction de gens comme il faut qui le recevaient pour sa grande finesse d'esprit. Entre temps il s'attachait le jeune Fatalla Sayeghir qui devint le fidèle compagnon de toute son aventure.

Cette préparation laborieuse prenait du temps. Bonaparte devenait empereur et M. de Lascaris, aux rares nouvelles d'Occident, apprenait que son héros continuait à monter dans la Gloire.

Un jour, le Piémontais se sentit assez habile dans la langue arabe et assez averti des mœurs bédouines pour aborder la quatrième point de ses instructions. C'était l'adieu peut-être définitif à tout ce qu'il avait gardé de sa personnalité européenne. Abandonnant son nom, il devint Cheik Ibrahim el-Cabressi (le Cypriote), et transforma le trop chrétien Fatalla Sayeghir en Abdallah-el-Kratib (l'écrivain). Il tâcherait d'aller vendre aux tribus des ambres, des coraux, des machlas, des couffiés, des hagals, des harnachements, des étoffes et des verroteries, au risque d'être assassiné dès la première étape. A l'annonce d'une telle résolution, ses amis d'Alep le crurent décidément fou. Mais rien ne pouvait l'arrêter. Il gagnerait d'abord Homs par Hama, en se joignant à une caravane.

Pendant la foire hebdomadaire de Nuarat, il rencontra enfin un vrai nomade du désert lequel, d'ailleurs, ne ressemblait vraiment pas à ceux entrevus à Alep.

Après avoir longtemps cherché mon maître, raconte Fatalla Sayeghir, je finis par le découvrir à l'écart dans un endroit solitaire, causant avec un Bédouin tout déguenillé. Je lui demandai avec surprise quel plaisir il trouvait dans la conversation d'un tel personnage, ne pouvant ni comprendre son arabe, ni lui faire entendre le sien.

— Le jour où j'ai eu le bonheur de causer avec un bédouin, me répondit-il, est un des jours les plus heureux de ma vie.

Ils arrivèrent ainsi à Hama, toute grinçante du bruit de ses *nâ 'oûras*, immenses roues hydrauliques qui élèvent l'eau de l'Oronte. Une mésaventure y guettait déjà l'étranger. Il n'avait pas encore assez oublié qu'un colporteur ne pouvait s'intéresser à rien, en dehors du commerce. Imprudemment, il pénétra dans les ruines du château. Dénoncé au mutezelin turc, il fut arrêté avec son compagnon ; on leur attacha des chaînes aux pieds et au cou, et on les jeta « dans un cachot obscur, si étroit qu'ils ne pouvaient pas même se retourner ».

Mais, en Turquie, l'argent garde une divine puissance. Soixante talaris pour le mutezelin et cinquante piastres pour ses acolytes permirent aux faux marchands de continuer leur route. En quittant Homs, ils avaient devant eux l'immensité où chaque monticule cacherait une embûche, où chaque minute serait remplie de doute. Les histoires que les habitants de la ville avaient racontées n'étaient guère encourageantes ; un colporteur, allant d'Alep au désert, avait été dépouillé par les bédouins, et était repassé tout nu, heureux encore de n'avoir pas été tué, comme un autre marchand parti de Damas.

De fait, le voyage de Palmyre n'alla point trop mal, grâce à la bonne foi d'un guide nommé Hassan. Ils furent bien attaqués par des cavaliers qui les dévalisèrent et blessèrent Hassan, mais sur l'intervention désespérée de l'honnête bédouin, les pillards se contentèrent de deux machlas, d'une pelisse et de cent piastres.

Palmyre (Toudmour) est un point d'eau des caravanes ; Cheik Ibrahim se trouvait définitivement dans le désert. Il était urgent de devenir l'ami d'une tribu ; mais encore fallait-il la bien choisir, car les hostilités ne cessaient pas entre elles, et dans l'orbite des plus puissantes végétaient les rassemblements secondaires. Le hasard seul pouvait guider les deux explorateurs.

Cheik Ibrahim attendit à Palmyre l'arrivée d'un groupe, et s'y confia, sachant que la foi donnée ne se démentait plus. La tribu El-Hassné, qui le recevait, ne manquait pas de gloire ; le chef Méhanna-El-Fadel en était assez généralement respecté, et Cheik Ibrahim put espérer là un premier jalon solide pour l'alliance qu'il venait conclure. Bien qu'il ne fût en réalité qu'un marchand, ses qualités devaient le faire apprécier de gens au milieu desquels il venait vivre. Il s'habillait, mangeait, parlait comme eux, c'était un des leurs ; mais il montrait en plus une science multiple, une expérience toujours pleine d'à-propos. Et il savait des histoires si merveilleuses !...

Toutefois le courageux émissaire de Napoléon comprit bientôt qu'il s'était fourvoyé et que l'amitié de la tribu El-Hassné allait le mettre au ban du désert. Le fils de Mehanna avait fait pacte avec les Osmanlis ! Il acceptait le joug, il irait à [illegible] Il coucherait chez le pacha ! Contre ce Nasser, dont nous avo

parlé plus haut, se forma vite une véritable ligue; les amis d'hospitalité vinrent en avertir Mehanna, et un nom fut souvent prononcé, celui du *drayhy*, auquel se joindraient les vrais guerriers nomades, jaloux de leur liberté.

Depuis ce moment, écrit Fatalla, notre temps se passait très désagréablement chez les Bédouins. Nous ne pouvions les quitter, car tous les hommes qui s'éloignaient des tentes étaient massacrés. C'étaient des attaques continuelles de part et d'autre, des changements de camp à l'improviste pour se mettre plus en sûreté, des alarmes, des représailles, des disputes entre Méhanna et son fils ; mais le vieillard était d'un caractère si bon et si crédule, que Nasser finissait toujours par lui persuader qu'il avait raison.

Les deux pionniers de la France se trouvaient donc bel et bien captifs au milieu de leurs hôtes. Ils perdirent ainsi tout l'été, et lorsque les nécessités des pâturages ramenèrent la tribu près des régions plus civilisées du littoral, l'hiver arrivait. Cependant Cheik Ibrahim réussit à quitter les Bédouins près d'un village. Le nom du *drayhy* l'hypnotisait, et comme ce grand chef restait du côté de l'Euphrate, il étai de toute nécessité de s'établir en une ville où viendraient des nomades de différentes tribus. Damas remplissait ces conditions et, malgré l'hiver, le Piémontais ne pensa plus qu'à s'y rendre. Ils partirent cette fois, sans aucune protection, et les avertissements qu'on leur avait prodigués se vérifièrent au bout de quelques heures : ils furent dépouillés jusqu'à la chemise. C'eût été la mort, par le froid extrême du désert, si les Bédouins compatissants ne leur avaient au moins rendu une gombaz, longue robe des syriens. Les voleurs dédaignèrent aussi les mauvais chevaux, dont l'un fut tué et vidé pour hospitaliser dans sa carcasse chaude le pauvre Fatalla déjà évanoui. Enfin les éprouvés atteignirent le village ; un maréchal-ferrant les soigna, les couvrit de fiente de chameau, leur donna du vin.

Dès qu'ils furent rétablis, ils renouvelèrent leur tentative arrivèrent à Damas le 23 décembre 1810.

Douze ans avaient passé depuis l'Egypte ! M. de Lascaris n'avait encore atteint aucun résultat appréciable, mais pas une seconde de découragement ne l'abattait.

Selon ses prévisions, le séjour à Damas lui fut utile, car il lui permit de connaître nombre de Bédouins, et de s'assurer

eur hospitalité lorsqu'il viendrait dans leur campements. Le anger était toujours de passer d'une tribu à une autre, à tra- ers les traîtrises de la solitude. Les deux explorateurs firent insi des pérégrinations sans fin, se familiarisant de plus en lus avec la langue et les coutumes, parvenant à dénombrer les roupements et à noter le nom de tous les cheiks.

Mais le projet de rejoindre le *drayhy* rencontrait de nouvelles ifficultés. Les tribus des environs de Damas étaient ses en- emies, comme aussi celles d'un autre chef puissant, Ebn-Si- oun, émir des Wahabis, qui venait de La Mecque et entraî- ait à sa suite les guerriers d'Arabie. Cette dernière célébrité e fit pas fléchir le choix du Chevalier de Malte ; ce qu'il vait entendu raconter du *drayhy* le lui faisait considérer omme bien supérieur au sauvage Ebn-Sidoun. Les hostilités edoublèrent bientôt d'acharnement, et Cheik Ibrahim, qui 'était arrêté dans un village, désespéra de pouvoir jamais tra- erser le désert pour atteindre l'armée adverse. Il confia alors e secret de sa mission au fidèle Sayeghir, et celui-ci résolut de e rendre, seul et à pied, chez le *drayhy*. Ayant trouvé un uide sûr, il se prépara à une marche de dix nuits ; on se ca- herait le jour, afin de ne pas être dépistés.

Il fallait que je me couvrisse de haillons, écrit Fatalla. Voici mon ostume de voyage : une chemise de grosse toile de coton rapiécée ; ne gombaz sale et déchirée; un vieux couffié, avec un morceau de oile, jadis blanche, pour turban ; un manteau de peau de mouton ayant perdu la moitié de sa laine, et des souliers raccommodés jus- u'à peser 4 livres ; plus une ceinture de cuir à laquelle pendait n couteau de deux paras, un briquet, un peu de tabac dans un vieux c et une pipe. Je me noircis les yeux et me barbouillai le visage.

Certain jour, lui et son guide durent creuser un trou dans sable pour s'y cacher, ne laissant sortir que la tête. Vers la n de cette périlleuse randonnée, ils eurent la chance de rejoin- re une tribu alliée du drayhy, et reçurent une escorte pour s trois dernières étapes.

Cheik Ibrahim ne s'était pas trompé ; la tribu du drayhy ait digne de devenir le nœud de son entreprise.

Nous vîmes le soleil couchant dorer les cinq mille tentes qui cou- aient la plaine aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Entourée chameaux, de chevaux, de troupeaux qui cachaient le sol, jamais

je n'avais vu un pareil spectacle de puissance et de richesse. La tente de l'émir, au centre, avait soixante pieds de long.

§

L'accueil du grand chef bédouin fut cordial et le « fondé de pouvoir » de Cheik Ibrahim put travailler utilement. Au bout d'une semaine, le drayhy l'avait pris comme secrétaire et lui avait donné sa confiance.

Fatalla ne cessait de parler de son maître :

— C'est grâce à lui que je sais quelque chose, disait-il. Lui seul est capable de vous donner des conseils. Vous seriez enchanté de lui, si vous pouviez le connaître. Je suis sûr que, s'il était avec vous, aidé par sa sagacité, vous deviendriez le chef de tous les Bédouins du désert.

— Je vais à l'instant même envoyer cent cavaliers le chercher, s'écria vivement le drayhy.

Le nouveau conseiller le pressait de traverser l'Euphate, *ce qui inspirerait de la terreur aux Turcs*. Cette raison décida le chef, et l'on se rapprocha ainsi de l'endroit d'où viendrait M. de Lascaris. Mais aussitôt la guerre à outrance fut proclamée par Mehanna, dont le fils Nasser restait fidèle à Constantinople. Le drayhy riposta en expédiant à tous les cheiks une lettre ainsi conçue :

J'ai quitté mon pays pour venir vous délivrer de la tyrannie de Nasser qui veut devenir votre maître par la force des Turcs, changer vos usages, détruire vos mœurs et vous assujettir aux Osmanlis. Je viens de lui déclarer la guerre. Dites avec franchise si vous êtes pour lui ou pour moi, et que ceux qui veulent m'aider viennent se réunir à moi. Salut.

Cette lettre était inspirée par Fatalla Sayeghir. Il amorçait ainsi l'exécution du plan napoléonien. Il détachait de plus en plus l'Arabe du dominateur; en dépit de la communauté de religion, Turcs et Bédouins seraient plus ennemis qu'auparavant. D'autre part, le drayhy venait de lancer l'idée d'une ligue : « *Que ceux qui veulent m'aider viennent avec moi.* » Pour que cette union, dont tout faisait maintenant présager la réussite, devînt favorable à la France, Fatalla entreprit de faire connaître Bonaparte comme le héros sublime du plus beau pays et du plus noble peuple...

Les premières victoires d'Ebn-Chahllan lui assurèrent l'al-

liance des huit tribus et permirent de faire chercher M. de Lascaris, qui fut reçu comme un ami cher et vénéré.

— Je suis content du drayhy, dit bientôt le Piémontais à Fatalla. C'est bien l'homme qu'il me faut, mais il est indispensable qu'il devienne chef général de tous les Bédouins, depuis Alep jusqu'aux frontières de l'Inde. C'est à vous de négocier cette affaire par amitié, par menace ou par astuce. Il faut que cela s'accomplisse; sans cela nous ne pouvons réussir à rien.

Un jour, après des expériences physiques et chimiques qui haussaient Cheik Ibrahim à la hauteur d'un thaumaturge, le drayhy appela Fatalla Sayeghir et lui dit :

— O Abdallah, votre maître est un dieu !

— Non, répondit-il, mais bien un prophète. Sachez que s'il le veut, il est capable de faire de vous le roi de tous les Bédouins; il a reconnu que la comète qui a paru il y a quelque temps était votre étoile, qu'elle est supérieure à celle des autres Arabes, et que, si vous suivez en tous points ses conseils, vous deviendrez tout-puissant.

La conduite future du grand chef fut décidée par cette conversation. Tous ses instincts belliqueux l'assaillirent. Il se rappela le surnom d' « Exterminateur des Turcs », que lui avait valu une campagne sanglante contre le pacha et les troupes régulières de Bagdad. Il lui fallait d'ailleurs cette fougue, doublée d'une assurance superstitieuse, pour ne pas se laisser intimider par la coalition qui se formait de toutes parts, et qui appelait déjà Ebn-Sidoun et les terribles Wahabis.

La campagne fut longue et ardue, mais elle se termina par une victoire tellement éclatante sur les Sudistes, que Soliman Pacha, gouverneur de Damas et d'Acre, envoya au drayhy une pelisse d'honneur et un sabre magnifique. Les Turcs flattaient ainsi sa puissance naissante et le remerciaient d'avoir affaibli une autre faction de rebelles. Jusqu'alors, ces divisions incessantes avaient bien servi les potentats de Stamboul.

Lorsque le drayhy retourna en Mésopotamie, il avait rallié à sa cause de nombreux chefs, et les tribus de Bassora et de Bagdad vinrent le complimenter. De cette époque, date le premier traité entre les Bédouins nomades. En voici les termes :

Au nom du Dieu de miséricorde qui, par sa force, nous aidera contre les traîtres. Nous lui rendons grâce de tous ses bienfaits; nous le remercions de nous avoir fait connaître le bien et le mal, de nous

avoir fait aimer la liberté et haïr l'esclavage; nous reconnaissons qu'il est le Dieu tout-puissant et unique, et que lui seul doit être adoré.

Nous déclarons que nous sommes réunis de notre propre volonté et sans aucune contrainte ; que nous sommes tous sains de corps et d'esprit; et que nous avons résolu à l'unanimité de suivre les conseils de Cheik Ibrahim et d'Abdallah-el-Kratib dans l'intérêt de notre prospérité, de notre gloire et de notre liberté. Les articles de notre traité sont :

1° *De nous séparer des Osmanlis* ;

2° De faire une guerre à mort aux Wahabis ;

3° De ne jamais parler de religion ;

4° D'obéir aux ordres qui nous seront donnés par notre frère le grand Ebn-Chahllan ;

5° D'obliger chaque cheik à répondre de sa tribu et à garder le secret sur cet engagement ;

6° De nous réunir contre les tribus qui n'y souscriraient pas ;

7° D'aller tous au secours de ceux qui signent le présent traité et de nous réunir contre leurs ennemis ;

8° De punir de mort ceux qui rompraient l'alliance ;

9° De n'écouter aucune calomnie contre Cheik Ibrahim et Abdallah.

Nous, les soussignés, acceptons tous les articles de ce traité; nous les soutiendrons au nom de Dieu tout-puissant et de ses prophètes Mahomet et Ali, déclarant par la présente que nous sommes décidés à vivre et à mourir dans cette union.

Daté, signé, scellé.

Ceci fut fait le 12 novembre 1811.

Quel jour de triomphe ce dut être pour M. de Lascaris ! Ce traité le mettait presque plus haut que son protecteur le drayhy ; il pouvait y voir une garantie de la victoire définitive. Il ne s'était jamais caché d'être chrétien, et malgré cela, tous les cheiks nomades lui accordaient confiance et amitié. La différence de foi n'élèverait donc aucun obstacle, lorsqu'il découvrirait les désirs de l'Empereur.

Mais que de travail encore ! Fatalla estimait la population errante du grand désert à quatre millions d'âmes, dont un million et demi obéissaient au Wahabi Ebn-Sidoun, et un million à l'émir Sahid-el-Bokhrani, chef persan. L'union des tribus de Syrie et de Mésopotamie ne suffisait pas à préparer un passage à Napoléon; Bagdad n'est pas la porte des Indes, et les nomades qui occupent les pâturages de la Perse pouvaient

opposer une résistance désastreuse aux entreprises futures.

Le farouche Ebn-Sidoun lui-même devait être amené à l'alliance, bien qu'il fût loin en dehors de la route projetée. Un jour, pressé par le drayhy et un autre émir assez puissant, Cheik Ibrahim dévoila son but et montra en même temps toute l'importance qu'il attachait à la défaite du tyran Wahabi.

Cheik Ibrahin, raconte son compagnon, expliqua que notre intention était de frayer un passage, des côtes de Syrie aux frontières de l'Inde, à une armée de cent mille hommes, sous la conduite d'un puissant conquérant qui voulait affranchir les Bédouins du joug des Turcs, leur rendre leur souveraineté sur tout le pays, et leur ouvrir les trésors de l'Inde. Il assura qu'il n'y avait rien à perdre, mais tout à gagner dans l'exécution de ce projet, dont le succès dépendait de l'ensemble des forces et de l'harmonie des volontés. Il promit que les chameaux seraient payés à un très haut prix pour le transport d'approvisionnements de cette grande armée, et fit envisager le commerce de ces vastes contrées comme devant être une source d'inépuisables richesses.

Il fallut encore expliquer que le Wahabi pouvait contrarier nos plans : son fanatisme religieux devait nécessairement s'opposer au passage d'une armée chrétienne, et son esprit de domination, qui le rendait déjà maître du Yémen, de la Mecque et de Médine, devait étendre ses prétentions jusqu'à la Syrie, où les Turcs ne pouvaient opposer aucune résistance sérieuse.

Cependant la grande guerre contre les hordes d'Arabie n'eut lieu qu'une année plus tard, pendant laquelle M. de Lascaris et Fatalla réussirent des missions très périlleuses. Ebn-Sidoun mobilisa une armée formidable, qui répandit la terreur au point que les Turcs de Homs, Hama et Damas envoyèrent des renforts à leur adversaire moins cruel le drayhy. Trente tribus se réunirent aux bords de l'Oronte pour attendre les Wahabis.

Les Ottomans faiblirent vite ; leur bravoure ne se pliait pas aux méthodes de guerres bédouines. Tout le poids de la lutte pesa donc sur les tribus alliées. Cette bataille est étonnante parce qu'elle nous amène aux longueurs de la guerre mondiale actuelle. On s'y massacra pendant quarante-sept jours, au bout de quoi les Wahabis, taillés en pièces, furent poursuivis jusqu'à Palmyre. Du coup, neuf tribus vinrent signer le traité, apportant l'appui de 24.900 tentes.

D'autres soumissions arrivèrent à mesure que le drayhy avançait vers l'est. Car Cheik Ibrahim ne lui laissait aucune trêve et le pressait d'aller en Perse, où l'émir Sahid-el-Bokhrani commandait jusqu'aux confins hindous.

La renommée du chef Ebn-Chahllan y étant parvenue, l'émir le reçut avec égards et accorda une hospitalité affectueuse à toute sa tribu ; puis il donna son acquiescement aux projets de Cheik Ibrahim. Cette adhésion presque inespérée, obtenue sans combats, au milieu de la plus grande fraternité, était trop importante pour que Sahid-el-Bokhrani appliquât simplement sa signature au bas du traité général. Une convention particulière fut rédigée : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux, moi, Sahid, fils de Bader, fils d'Abdallah, fils de Barakat, fils d'Ali, fils de Bokhrani, de bienheureuse mémoire, je déclare avoir donné ma parole sacrée au puissant drayhy Ebn-Chahllan, au Cheik Ibrahim et à Abdallah-el-Kratib. Je me déclare leur fidèle allié ; j'accepte toutes les conditions qui sont spécifiées dans le traité général qui est entre leurs mains. Je m'engage à les aider et les soutenir dans tous leurs projets, et à garder un secret inviolable. Leurs ennemis seront mes ennemis ; leurs amis, mes amis. J'invoque le grand Ali, le premier parmi les hommes et le bien-aimé de Dieu, en témoignage de ma parole. Salut. »

La tâche surhumaine de M. de Lascaris marchait à l'achèvement. Un seul point noir demeurait encore : le fanatique Ebn-Sidoun, dont la défaite n'avait pas altéré l'arrogance, et qui préparait une armée plus nombreuse que la première. Mais un fait inespéré arrêta le départ de l'expédition : le fameux Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, méditait la prise de la Mecque. Ebn-Sidoun demanda l'alliance du drayhy et l'invita à venir dans sa capitale discuter l'entente. Le Wahabi ne pouvait guère inspirer confiance ; il avait tendu tant de pièges et accumulé de si nombreuses traîtrises, que se livrer à lui signifiait sans doute la mise à mort dans les tortures. Cependant le courageux Ebn-Chahllan n'hésita pas ; le but à atteindre lui tenait tellement au cœur qu'il eût bravé tous les périls. M. de Lascaris dut rester dans la tribu, et Fatalla Sayeghir, quoique chrétien, accompagna le grand chef. Durant tout le long voyage à travers les sables, les tribus dépeignirent avec horreur les cruautés d'Ebn-Sidoun, et considérèrent le drayhy

omme perdu. En effet, dès leur arrivée, les Bédouins du ord furent traités avec insolence, et arrêtés. Le seul crime 'avoir amené un infidèle vouait le chef de l'escorte au supplice. Mais le drayhy fit preuve d'une si belle énergie que le oi arabe consentit à discuter. Etonné qu'on pût, sous le sabre u bourreau, montrer à la fois tant de dignité sereine et de oble orgueil, Ebn-Sidoun questionna le compagnon du Piémontais. Auprès de son maître, Fatalla avait appris à manier rhétorique. Sa rude franchise même plut au tyran, et lorsu'il parla de Napoléon et de son épopée, le Wahabi s'écria :

— Sûrement, cet homme est un envoyé de Dieu ; je suis ersuadé qu'il est en communication intime avec son Créaeur, puisqu'il en est ainsi favorisé !

Le traité fut écrit peu de jours après, et le drayhy quitta, auf et triomphant, la ville où sa bonne foi l'avait mis au ord de la tombe.

§

La fin de cette longue aventure est d'une simplicité tragiue. Je ne connais rien de plus poignant que la chute au oment même où le succès est remporté... Lorsque les voyaeurs téméraires rejoignirent leur tribu, M. de Lascaris dit Fatalla :

— Mon cher fils, nous n'avons plus rien à faire ici. Grâce Dieu tout est terminé et mon entreprise a réussi au delà de es espérances. Il faut aller maintenant rendre compte de otre mission.

Mais, à Constantinople, les admirables pionniers apprirent s désastres de Russie, la Grande Armée en retraite, le déclin une gloire jusqu'alors invaincue. La fortune, capricieuse, ahissait Napoléon et bientôt, au lieu de rêver la conquête s Indes, il faudrait défendre pied à pied le sol de la Patrie. M. de Lascaris ne s'illusionna pas. Le but de sa vie lui happait ; les longues années qu'il avait passées en Orient, n du monde et de sa famille, étaient donc inutiles ! A quoi n l'alliance des Bédouins, si elle ne servait pas la France? ns la main d'un homme plus grand encore, le drayhy ne urrait pas rendre durable l'immense suzeraineté que Cheik rahim lui avait conquise.

L'ancien Chevalier de Malte avait donné tout son être à son treprise. Il dut sentir qu'il ne survivra pas à sa ruine. Il

reçut bien du consul français de Symrne l'invitation de se rendre auprès des généraux Lallemand et Savary, mais ces entretiens ne firent que confirmer sa déception définitive. Cet homme de fer s'écroula sous l'effondrement. Il partit pour l'Egypte, où il mourut quelques mois plus tard, tué par la chute de l'Aigle.

Aujourd'hui, il ne reste de cette pénétration au désert que le renom et le respect qui s'attachent au grand mot de France. Une voie d'accès, de la Méditerranée aux Indes, serait inutile, maintenant qu'Anglais, Français et Russes marchent ensemble pour défendre la Liberté.

Mais une coalition bédouine peut renaître pour libérer le désert de la domination ottomane. Pendant les mois que nous vivons, il ne faudrait pas tant pour frapper au cœur l'Homme Malade de la Turquie.

ÉDOUARD DE KEYSER.

ESSAIS DE POÉSIE PATRIOTIQUE

—

LES CAVALIERS-FLEURS

De drap sombre et de cuivre,
En escadrons assemblés puissamment,
Tels sont passés dans l'étincellement
Du soir et la rue ivre
Les Cavaliers en marche contre l'Allemand.

Parmi la tempête et les lames
Des bras tendus et des cris surhumains,
Sur leurs chevaux houleux comme des flammes
Dans le vent, ils avaient des fleurs plein les mains,
Que leur lançaient les femmes !

Les femmes de Paris — rires en vol, clairs yeux,
Gestes d'instinct qui vont aux souveraines choses —
D'ardents bouquets, de baisers et de vœux
Couvraient ainsi les grands soldats, joyeux,
Et fouettant leurs chevaux avec des roses !

O Cavaliers pour l'Est et pour le Nord,
Trombe montant du cœur du peuple et de sa rage,
Ils s'en allaient, d'un mouvement si fort,
O régiment comme l'orage !
O Cavaliers comme la mort !

J'ai vu, parmi les tourbillons et la fanfare
Des clameurs, l'énorme masse, piaffement
De chair et d'airain, se ruer dans la gare,
Où palpitait le train écumant
Et fumant, pour les emporter vers la Gloire !

Ils sont passés, rythmant de leurs mille chevaux
Le pavé soulevé par des chansons guerrières ;
Et tandis que sous le feu des drapeaux
S'avançaient de partout anciens et nouveaux
Mangeurs de poudre et briseurs de barrières,

Comme dans un triomphe éclaboussant les airs,
Toute la multitude en sursaut d'espérance,
Tous les esprits debout, tous les cœurs entr'ouverts,
Et tout l'amour d'un peuple et tout le sang offerts,
Tout criait, chantait éperdument : FRANCE !

ALSACE

Alsace, Alsace !... à ta fenêtre de houblon
Assise, frémissante Alsace !
Tu tends l'oreille, sous ton grand noir papillon,
Au ciel qui tremble, au vaste espace !

Car voici bien des jours et des nuits sans lueur
Qu'il partit, à bout de détresse,
Blessé, brisé, Celui que nouait à ton cœur
Tout le secret de ta tendresse !

Mais les routes soudain bondissent ; et les bois
Changent leurs feuilles en rafales.
Ah ! enfin est-ce lui ? Revient-il cette fois
Sur le clairon et dans les balles ?

L'Ouest entier s'entr'ouvre, rouge coup de feu,
Qui fait que l'horizon éclate,
Et il en sort au grand galop, le Chasseur bleu,
Pressant un cheval écarlate !

Il court ! Il court sur le Hulan qui hurle: A mort !
« A mort ! » rugit le ciel et clame
La terre — Alsace, mets vite sur ta croix d'or
Les trois fleurs de France et leur flamme ;

Car il est revenu, broyant les bords de l'Ill,
Cassant les tombes et leur marbre,
Celui dont tu songeais sans fin: « Reviendra-t-il,
Aussi fort que le vent dans l'arbre ? »

Il pose dans tes bras un instant sa vigueur,
Alsace, ton front l'illumine ;
Et l'ennemi devrait, pour atteindre à son cœur,
Trouer de nouveau ta poitrine !

LE SONGE DE MITHOUARD

Mithouard, du vieux sang de Paris, Président
Du Conseil de la Ville, et en chaque pensée
Poète... un jour que son labeur de guerre ardent
L'avait rompu, sous trop d'espérance entassée,

Fit un songe ! Les yeux brûlants et clos, il vit
Ceci : La Nef qu'en son blason Paris érige
N'était plus tout à coup de bois, mais de granit
Brodé, sculpté, superbe, ô tout à coup prodige !

C'était... C'était, se dégageant du fond profond
Des mondes, échappant aux siècles, à leur serre,
Par un majestueux et gigantesque bond
Qui la lança d'abord comme un coup de tonnerre,

La Cathédrale ! Notre-Dame de Paris,
Attaquée et blessée en sa puissante extase
Par le Hun, qui dès lors toute en tumulte, en cris,
Toute en fureur de sa voûte jusqu'à sa base,

Qui se ruait dès lors !... non sur des flots, mais sur
Le souffle bouillonnant, grondant, issu de l'âme
Du Peuple entier, aux plis d'un palpitant azur,
Qui n'était plus choc et rumeur d'en bas, mais flamme

D'en haut !... Vers le Barbare ainsi donc s'avançait
Le Monument terrible, arquant sa dure échine,
Dardant tous ses élancements en un seul jet,
Entrant dans l'horizon, dans sa rouge ruine,

Au pas de ses piliers, au rythme de tambour
Battu par ses grands morts sur leurs illustres tombes,
Envoyant, déchaînant au loin, sur son pourtour,
Le son de ses vastes cloches, tel que des bombes,

Au Barbare ! La Cathédrale !... Son moteur,
C'était la Foi patriotique emplissant l'arche ;
Et il sortait, dans le mouvement de sa marche,
De toute sa longueur, de toute sa hauteur

Des ailes, des ailes !... Ailes de la prière
Accumulée en ses autels par les enfants
Et les vieillards, par la Reine et la chambrière,
Durant des ans, des ans, et des ans, des cent ans,

Des cinq cents ans, que s'élevèrent sous sa voûte
Les mains, les cœurs ! Et c'est dans le ciel triste et brun
La Colombe couleur de feu, qui vers le Hun
Vole aujourd'hui, Clarté ! vole, indiquant la route,

La Colombe aux yeux droits ! Et bientôt Mithouard
Aperçut parmi les replis d'une rampante
Horde sortant du sol : taupe, hyène, jaguar,
La Cathédrale, qui dressée en sa charpente

Formidable, tantôt de ses tours faisait front,
De ses tours et de sa rosace en rutilance,
Tantôt pirouettant, avec son éperon,
Avec sa flèche tendue ainsi qu'une lance,

Crevait les nœuds barbares, parmi d'infinis
Halètements contre ses pierres en tempête !
Et l'on voyait soudain le brave saint Denis,
Sans autre arme, lancer et relancer sa tête

Dans la fournaise ! Et les Apôtres et les Saints,
Dont les longs cheveux, depuis que le monde est monde
Tenaient encore, et les Vierges par blancs essaims,
On les voyait contre les sursauts de l'Immonde

Tous et toutes ! Les Prophètes brûlés, cassés,
Asphyxiés, les Martyrs sortant du supplice,
Et dont les martyres étaient recommencés,
On les voyait, on les voyait à plein calice

Jeter leur sang ! Et ceux-là même de l'Enfer
Avaient reçu la grâce d'être du miracle.
Aux pieds de Gabriel combattait Lucifer;
Tandis que sous l'abside, au fond du Tabernacle,

Couvert d'un sombre feu se tenait le Seigneur,
Comme l'Etat-Major. O horrible mêlée,
Sublime, où bien qu'en nombre très inférieur
Se battait sur la brise, et non moins qu'elle ailée,

La Guerrière-Nef et tous ses Chevelus !
Dans le fracas des Marseillaises *en averse*
Ruisselant de ses flancs meurtris, chantant de plus
En plus !... Et chaque fois que sous l'effort adverse

Succombait un éclat de voûte ou d'arc-boutant,
Vite venait se mettre à la place encor vive
Une poitrine d'homme et son souffle battant ;
Et chaque fois que croûlait une fleur d'ogive,

Vite à la place un cœur et son élan plus haut !
Et chaque fois qu'un vitrail saignait de blessure,
A la place accourait, s'installait aussitôt,
Vite, quelque brillant fragment d'une âme obscure !

Tellement que l'énorme Chef-d'œuvre sculpté
Fut ainsi, pierre et chair, bientôt la ville entière,
Sa grandeur sur le front des siècles, sa beauté,
Sa Foi Gardienne et sa messagère Lumière !

Et Mithouard, dans le clair songe du sommeil,
La vit s'envelopper alors d'azur plus calme,
Sa proue altière était devenue un Soleil,
Sa flèche fleurissant devenait une palme !

Et voguant comme sur un applaudissement,
Vers l'avenir allait, surhumain météore,
La Nef sacrée ! Et le sang noir tourbillonnant,
Tout le sang devenait à son contact Aurore !

Et soudain Mithouard vit encore cela :
Que dans l'effort, le deuil, la gloire, la bagarre,
C'était Lui qui debout, sans peur, tenait la barre
A forte main !
Ce fut alors qu'il s'éveilla.

LA PATRIE

Soldat !... Cette grande Ombre au flamboyant regard,
Qui se lève du sol et crie :
« Aux Armes, les Enfants de France ! A l'étendard !
Accourez tous ! » C'est la Patrie.

L'Infatigable, qui t'accompagne en chantant,
Gai Fantassin ; te met en selle,
Cavalier ; et rassemble en un bond palpitant
Tes canons, Artilleur ! C'est Elle.

La Guerrière aux crins épars soulevant l'air,
Qui jette en fureur ceux qu'elle aime,
Et leur plante pour les batailles dans la chair
Un baiser de feu ! C'est la même.

Soldat !... Cette Héroïne au geste maternel,
Qui te rend presque sans souffrance
La fatigue, la mort, et... croûlerait le ciel !
Te tient debout, se nomme FRANCE.

Du sang qu'elle requiert faisant un pur torrent,
De tous les cœurs un seul sonore,
Et des souffles mêlés un hymne aussi vibrant
Que l'Univers ! C'est Elle encore.

L'invincible Lutteuse aux deux solides bras
Tendus à la plus dure tâche,
Et l'Auguste Infirmière des soirs de combats !
C'est bien la même sans relâche,

Qui t'entraînait jadis sur les sillons d'airain,
Qui te lançait à la fournaise,
Et t'ordonne aujourd'hui : « Marche en avant ! Au Rhin !
Soldat ! Fils de la Marseillaise ! »

De tes exploits Elle prend l'air éblouissant,
Et de ta perte est appauvrie ;
Elle veut ton amour, tout ton sang, le Présent
Et l'Avenir ! C'est la Patrie.

MAURICE DE FARAMOND.

DU GOUT DE L'ANCIEN
CHEZ LES MODERNES [1]

L'invasion omnipotente des formes rétrospectives dans la décoration est une anomalie si unique dans l'histoire des arts industriels qu'il est temps d'en fixer les principaux traits avant qu'elle appartienne au domaine de l'archéologie, comme tant d'autres bizarreries de la mode. Un tableau impartial de cette phase du goût public en France ne peut manquer d'offrir plus tard aux curieux autant d'intérêt qu'en ont maintenant pour nous les épisodes de la manie des perruques, des porcelaines, des chinoiseries, des toiles peintes, de ces mille et un engouements du passé, aussi oubliés et aussi incompréhensibles que le sera dans quelques années la vogue des reproductions de style. Nos arrière-neveux réserveront peut-être même à cette folie une place d'honneur dans les égarements de l'esprit français, car aucune n'aura eu d'aussi fâcheuses conséquences pour la prospérité nationale, aucune n'aura fourni une aussi longue carrière.

PRODROMES. — *Les signes précurseurs de la maladie se manifestent d'abord en Allemagne. Le goût du gothique passe en France avec le bric-à-brac romantique. C'est un cadeau d'outre-Rhin.*

Il y a tout près d'un siècle que les premiers symptômes du mal ont fait leur apparition. Chose curieuse, et bien propre à rappeler au bon sens ceux qui défendent le vieux-neuf au nom des traditions françaises, c'est en Allemagne que nous les

(1) Cf. *Mercure de France* du 15 septembre 1916 : *Pour un art français moderne.*

découvrons d'abord. Ce sont les compatriotes de Gœthe qui es premiers imaginent de disposer des appartements dans le « vieux goût allemand », et, malgré son optimisme, l'auteur le *Faust* ne peut s'empêcher d'y voir une véritable mascarade : « On peut bien, dit-il à Eckermann, pendant une joyeuse soirée d'hiver, se déguiser en Turc, mais que dire d'un homme qui se montrerait toute l'année sous ce costume? ou qu'il est fou,ou qu'il a les plus grandes dispositions pour le devenir.» 17 janvier 1827) (1).

C'est à peu près le temps où le bric-à-brac romantique passionne les Parisiens. Bien qu'on s'en tienne encore aux objets solés,on s'éprend de meubles gothiques, d'armures rouillées, de ciselures de Benvenuto Cellini, le seul orfèvre que les romantiques connaissent et qu'ils gratifient d'un bagage qui suffirait à remplir tous les musées d'Europe (2). Tandis que Du Sommerard et Sauvageot font leur moisson de collectionneurs érudits, quiconque se pique de littérature sacrifie dans sa demeure à la manie du « pittoresque ». Dans l'honnête province elle-même, des bas-bleus comme Mme de la Baudraye improvisent des intérieurs où toutes les pièces, « jusqu'à la cage de l'escalier »,regorgent de chefs-d'œuvre triés dans quatre départements (3). D'habiles restaurateurs, Mombro, Sensis, Riballier aîné, réparent, réemboîtent, réarticulent les vieilleries et tiennent boutique de Jeune-France. Bientôt la copie s'en mêle. L'ogive aux arêtes aiguës, les pinacles, les rosaces, les statuettes aux profils allongés, agrémentent le plus étrangement du monde dossiers de chaises, montants de vitrines ou accoudoirs de prie-Dieu. De 1832 à 1848 environ, le mobilier vit de réparation et de copie. Ce qu'on a recherché en vieux, on veut l'avoir en neuf. Les ébénistes travaillent dans les styles d'autrefois. Plusieurs siècles y passent. Après le gothique apparaît la Renaissance,pour faire place, vers la fin de Louis-Philippe, à un Louis XV de pendule aussi pur d'époque que les travestis de Déjazet.

(1) Conversations de Gœthe recueillies par Eckermann, 2 vol. in-12.

(2) La critique moderne ne connaît que deux ou trois pièces qui puissent être attribuées en toute sûreté à Cellini. La plus célèbre est la salière de Vienne.

(3) H. Balzac. *La muse du Département, Béatrix, le Cousin Pons*, etc. Sur ce point, comme sur tant d'autres,il est possible que le génie divinateur de Balzac lui ait fait devancer son époque. Jusqu'en 1840 environ,personne en province ne songe à attacher le moindre prix aux vieilleries et Mme de la Baudraye opère ses achats en 1825.

Cette première éclosion de rétrospectif n'est pas belle. Elle n'est pas dangereuse. Tous les ornemanistes du moment, émules et disciples de Chenavard, prophète de la religion que l'on croit nouvelle de l'art appliqué à l'industrie, puisent dans le gothique, la Renaissance, le chinois, le persan, l'arabe, des détails qu'avec une bonne foi parfaite ils croient de « style », et que leur crayon ingénu transpose à tel point qu'il leur enlève tout caractère. Ils en font un art « à la manière de », comme, au XVIII^e siècle, les imitations de cette Chine de pagode et de paravent que, génie en plus, les Watteau, les Boucher, les Pillement, comprirent si mal et traduisirent en si adorables compositions.

AGGRAVATION ET PAROXYSME. — *L'amour de l'Impératrice pour le Louis XVI rend la maladie dangereuse, mais elle n'atteint son paroxysme que sous la Troisième République.*

Vers 1865 le mal s'aggrave. La passion de l'Impératrice pour les souvenirs de Marie-Antoinette impose victorieusement les modes de Trianon. On sort du Garde-meuble de la couronne, on achète à l'hôtel des ventes ou dans les magasins d'antiquités de beaux bois de siège Louis XVI que l'on recouvre de tapisseries tissées à Beauvais sur les cartons de Chabal-Dussurgey. Aux Tuileries, à Compiègne, à Saint-Cloud, les chefs-d'œuvre de Riesener, de Benneman, d'Oeben voisinent avec les bois noircis et dorés, les faux Boulle, les « confortables » et les poufs capitonnés de Grohé, de Cruchet, ou de Fourdinois. L'architecte Lefuel, pour les appartements privés de l'Impératrice, aux Tuileries, compose un salon rose, un salon vert, un salon bleu dans le dessin de Boucher fils ou de Queverdo. Pour satisfaire aux désirs de la souveraine, l'étude des styles se fait plus réfléchie et plus savante. Le fameux manifeste du comte de Laborde établit le double dogme de l'ouvrier-artiste et de l'artiste-ouvrier, destiné à régénérer l'industrie (1). Mais, même à ce moment, les dessinateurs n'arrivent pas à la copie intégrale, quelque envie qu'ils en aient. Leurs créations ne peuvent passer pour de l'ancien: Un je ne

(1) Laborde (Léon de). *De l'Union des arts et de l'industrie*, 1856, 2 vol. in-8. Quelque bien qu'on en puisse penser, cette magistrale étude, qui a provoqué à Londres la fondation du *Department of art* et du *South Kensington museum*, en attendant la création à Paris de *l'Union centrale des arts décoratifs* et de son incomparable musée, a engagé l'art industriel dans une direction à laquelle, certes, son auteur n'avait pas songé.

sais quoi, l'arrondissement des angles, la banalité des enroulements, le modelé général trop mou, trop « rondouillard », permet de distinguer au premier coup d'œil ce que les marchands d'antiquités appellent « le Louis XVI impératrice » (1).

Il était réservé à la Troisième République de pousser jusqu'au pastiche le triomphe de l'imitation. Sous les huit présidences qui précèdent celle de M. Raymond Poincarré, on ne voit naître ni le style Grévy, ni le style Carnot, ni le style Fallières. Tout au plus voit-on les préférences à peine accusées de la mode abandonner le Henri II pour le premier Empire, effleurer en passant les splendeurs d'apparat du Louis XIV, hésiter entre le Louis XV de Mme de Pompadour et le Louis XVI de la Dubarry, pour ne plus jurer que par le Directoire, — cols de cygne, faisceaux de lauriers, chaise-longue de Mme Récamier! L'ancien et la copie d'ancien règnent sans partage. Nous assistons à cet inconcevable spectacle d'une société qui se chauffe à la vapeur et s'éclaire à l'électricité, se déplace en automobile ou converse par téléphone, dans le décor où Mme de Maintenon se faisait porter en chaise et où Mme de Sévigné écrivait des lettres qui mettaient quinze jours à parvenir en Bretagne. Le mal est général. Au sommet de l'échelle, les grand collectionneurs, comme ce fameux banquier qui écrivait sur une table-bureau de 115.000 francs (2) qu'il se tuait parce qu'il ne pouvait pas payer ses différences de bourse, ne se meublent qu'en ancien ou soi-disant tel. Un degré plus bas les nouveaux riches et les dames de théâtre, qui veulent jouir le plus tôt possible d'une fortune aisément acquise, achètent d'un seul coup un ensemble minutieusement reconstitué par les ébénistes parisiens, qui continuent, — avec un art consommé, convenons-en, — la suite d'affaires de Boulle, de Riesener ou de Jacob. Leurs hauts prix effarouchent à l'échelon inférieur les gens de condition modeste, mais les grands magasins mettent à leur disposition un assortiment complet de toutes les époques à des conditions défiant toute concurrence. Dans les logements ouvriers eux-mêmes, le Henri II et le Louis XV de pacotille chassent les modèles disgracieux

(1) Clouzot (Henri). *L'art décoratif du Second Empire.* (Revue des Etudes Napoléoniennes, 1915).

(2) Vente Crosnier, 1905. Le « capitalisme » aurait pu créer un style, ou y contribuer, comme l'ont fait les Fermiers généraux au XVIIIe siècle. Il a réservé ses prodigalités à l'agiotage du bric-à-brac.

mais honnêtes de Napoléon III, le lit bateau, l'armoire à glace, la commode à pans coupés, les chaises cirées à dossier en anse de panier. Ces meubles d'hier, au moins, étaient solides (1)! Il n'est pas jusqu'aux intérieurs rustiques, aux fermes de Poitou ou de Touraine, où le cultivateur ne remplace par des articles de Paris les meubles robustes ouvragés par des menuisiers de campagne ou de petite ville, qui les uns après les autres ferment boutique. Pendant dix-neuf siècles, chaque génération avait façonné un mobilier à son image. Nous sommes arrivés, au XX^e siècle, à former le nôtre à l'image de nos grands-pères.

ÉTIOLOGIE. — *Le principe du mal vient de l'éclat des musées et de l'abus des expositions rétrospectives, coïncidan avec la disparition du génie inventif contemporain.*

Faire remonter au clan des industriels toute la faute du mal, c'est expéditif et facile. Ce n'est pas entièrement juste. Si la clientèle, par avance, n'eût manifesté un goût décidé pour l'ancien, tous leurs efforts pour écouler leurs reproductions de style seraient tombés dans le vide. On peut bien persuader au Français et surtout au Parisien qu'il aime à la folie une chose qui lui est, au fond, souverainement désagréable, mais la mystification ne dure qu'un moment. L'idole du jour est aussi vite abandonnée qu'elle avait été adorée. Les industriels suivent le public, et nombre d'entre eux sont à coup sûr de très bonne foi quand ils nous disent : « Mes acheteurs ne veulent que du Louis XVI ou du Directoire. Il faut bien les satisfaire. »

Nous sommes donc obligés de convenir que pour les gens du monde, — les seuls en cause puisqu'ils donnent le ton et que du haut en bas de la société leurs décisions se propagent comme les ondulations de l'eau à la chute d'une pierre, — « l'ancien » constitue un élément de beauté qui, par contamination, se transporte aux copies ou aux équivalents à bon marché. Au lieu de beauté, mettons attrait, si nous trouvons le terme trop fort, et nous arrivons à cette conclusion qui défie toute logique. C'est qu'une catégorie d'objets peut plaire non par

(1) Rappelons-nous, après les inondations de 1910, ce qu'une immersion quelque peu inattendue fit des petits mobiliers des riverains de la Marne. On ne retrouva qu'un horrible mélange d'ais, de montants, de traverses, de garnitures et de placages. Les meubles avaient fondu !

des qualités intrinsèques de forme, de décor, de couleur, de ligne, d'exécution, mais uniquement par l'idée qu'ils représentent une élégance et une distinction dont nos contemporains sont incapables.

Ce goût singulier, qui fait adopter avec la même conviction des partis décoratifs contraires et soulève le même émoi attendri pour les chantournements Louis XV et les lignes impitoyablement rigides du Premier Empire, est artificiel. Il n'est pas inexplicable. Sa venue même pouvait être prédite. Depuis la création du musée de Cluny en 1843 jusqu'à l'installation des nouvelles salles du mobilier au Louvre, depuis les fameuses galeries de l'Histoire du travail à l'exposition de 1867 jusqu'aux musées rétrospectifs et centennaux de 1900, on n'a cessé de mettre sous nos yeux les merveilles artistiques du passé, sélectionnées par le temps qui détruit tout ce qui ne mérite pas de survivre, puis par des érudits de premier ordre qui trient encore dans cet apport les pièces les plus irréprochables. Pour lutter contre cet étalage périodiquement renouvelé de chefs-d'œuvre, il aurait fallu aux décorateurs nous ne dirons pas du génie, mais tout au moins du talent inventif. La fatalité voulut que cette intrusion de la curiosité et du bric-à-brac se produisît juste au moment où l'imagination semblait épuisée, où l'industrie ne vivait plus que de redites. Dans cette nouvelle querelle des Anciens et des Modernes, la victoire ne pouvait être douteuse.

Elle fut d'autant plus complète, — on ne l'a pas encore, croyons-nous, fait ressortir, — que les styles du passé étaient à la lettre des nouveautés aux yeux des Parisiens du XIXe siècle, tout comme le mobilier gréco-romain exhumé à Herculanum et à Pompéï pour les contemporains de Louis XV (1). Avant 1865 on connaissait assez bien le moyen âge, grâce à la littérature romantique et aux archéologues de la suite de Caumont, de Didron, de Cahier et de Viollet-le-Duc. On n'avait que de vagues idées du Louis XVI et même du Louis XV. L'Empire restait dans la nuit des temps (qui dira jamais ce que les antiquaires doivent à feu Sardou et à Frédéric Masson !) Chaque fois que défilait une époque nouvelle, devant ce public mondain qui, n'ayant pas le temps d'étudier ni de lire, s'instruit d'histoire

(1) Ceux-là imitèrent aussi, mais de si loin ! Le style « à la grecque » est d'ailleurs moins primesautier et moins original que le rocaille.

aux expositions rétrospectives, et de modes ou de belles manières au théâtre, c'était une découverte, un régal d'inédit. Ces meubles, ces appareils d'éclairage ou de foyer, ces pendules, ces tentures, ces bibelots, on ne se les figurait pas ainsi. C'était nouveau et c'était beau.

ARGENTANGINE.— *L'art original est cher. La clientèle féminine considère l'ancien comme une valeur de tout repos : elle se méfie du moderne et se souvient fâcheusement du « modern style ».*

Sans doute au fond de ce goût pour l'ancien, un analyste méticuleux démêlerait d'autres éléments. Il y trouverait un vague levain de littérature : mémoires et surtout petits mémoires du XVIII^e^ siècle, histoires des mœurs en images, comme celles du bibliophile Jacob, manuels d'art vulgarisés enseignant « comment distinguer les styles ». Il y découvrirait un grain de réaction, protestation élégante contre les mœurs et le régime présent à l'aide de témoins d'un temps qu'à distance on juge meilleur. Il y verrait des réminiscences de visites à des ateliers d'artistes et même à des cabarets montmartrois. Il y trouverait surtout une contagion irrésistible venue de l'hôtel des ventes, un mirage des grosses enchères proclamées dans des rubriques spéciales par les grands quotidiens, et qui poussent les plus fortunés de nos contemporains à acheter de l'ancien par spéculation et par vanité, les autres à acquérir des imitations pour se donner l'illusion de quelque chose de rare et de précieux.

Le public des acheteurs n'est donc pas aussi inconséquent qu'on pourrait le croire, ni le syndicat des industriels d'aussi mauvaise foi qu'on l'entend dire. Mais aujourd'hui que le tour des styles est fait (1), — on ne va pas, espérons-le, nous mettre au régime de l'acajou de Louis-Philippe ni des capitons de Napoléon III ? — Aujourd'hui que, tout le monde se meublant en style, le fait de se créer un intérieur « d'époque » ne constitue plus une originalité, bien au contraire, pourquoi ne sommes-nous pas plus détachés des formules anciennes, pourquoi le retour au modernisme ne fait-il pas des progrès plus rapides ?

(1) Les antiquaires en sont réduits à inventer le mobilier Directoire qui n'existe pas et ne peut pas exister. Un style ne se crée pas en quarante-huit mois (5 brumaire an VI — 18 brumaire an VIII).

Ici nous voyons intervenir de nouveaux facteurs, étrangers à esthétique, mais apparentés de très près à la morale de l'intérêt. On ne compte pas les ennemis de l'art original. Il semble que tout le monde en veuille au nouveau né : les antiquaires, qui tout en affectant le plus profond dédain pour ne concurrence qu'ils disent méprisable, ne croient pas superflu de lui porter tous les coups possibles ; les dirigeants de industrie, qui lui font une place de parent pauvre dans leurs xpositions, juste suffisante pour faire ressortir la richesse de eurs bois précieux et l'éclat de leur or moulu ; les magasins e nouveautés, qui ne lui font pas de place du tout ; les journaux, qui ferment obstinément leurs rubriques d'art, toujours omme on sait désintéressées, à une question qui ne remue ni es masses ni les capitaux (1).

Mais le plus sérieux obstacle à la diffusion de l'art original, 'est pour le plus grand nombre son prix élevé. Nous ne aurions trop le répéter, ces objets d'invention nouvelle qui ous charment dans les expositions sont chers. Interdits aux ourses modestes, leur prix effraie même une mondaine dont budget de luxe est plus considérable que jamais, mais dont prodigalité s'arrête dès qu'elle ne contribue plus au culte e sa personne, — coutures, modes, automobile, voyages. — eaucoup raisonnent comme une de nos plus spirituelles omancières, qui a recommencé pour son compte les razzias rovinciales de Mme de la Baudraye : « Les meubles anciens oûtent cher, mais ils gardent leur valeur, tandis que vos eubles modernes seront peut-être démodés et ridicules ans trois ans. Les anciens sont des *valeurs de tout repos*, les odernes représentent la spéculation aléatoire et dangereuse. prix égal, je choisis les anciens. » Quant à celles qui, n'achetant ue des reproductions, ne caressent pas l'espoir d'une vente émunératrice à l'Hôtel, elles se disent que se meubler « en tyle » est une dépense une fois faite et qu'on n'a nul besoin e renouveler jamais un salon Louis XV ou une chambre à oucher Louis XVI. Tout au plus, si quelque meuble vient à éplaire ou à se détériorer, aura-t-on à lui chercher un remplaçant. Mais voyez l'avantage ! Plus d'embarras du choix, lus de courses inutiles, plus de temps perdu. On sait tout de

(1) « Le Journalisme n'a jamais donné à la question artistique qu'une place suscte quand elle n'est pas insignifiante. » Maignan, *Economie esthétique*, 1912.

suite ce qui convient, c'est du Louis XV, c'est du Louis XVI.

Allez donc faire ce réassortiment en art nouveau ! On a conté l'aventure cocasse d'un coussin vert, — imaginez-le, si vous voulez, vert acide, avec des floraisons groseille et bouton d'or, — si joli, si pimpant, si séduisant que la dame qui en reçut l'hommage ne voulut pas s'en séparer et le posa sur un lit de repos sculpté jadis pour la Duthé. La nuance Martine jurait tellement avec la vieille soie XVIII^e siècle qu'il fallut changer la garniture, puis renoncer au meuble lui-même. Les chaises à la lyre suivirent, puis la bergère à joue. Le bonheur du jour et la chiffonnière prirent également le chemin de la boutique du brocanteur avec le lit empanaché à la polonaise. Bref ce cadeau inoffensif, tombant dans un ensemble Louis XVI, causa autant de ravages qu'un incendie qui n'aurait laissé que les quatre murs.

Cette parabole transparente, destinée à préserver nos contemporaines du péché d'art moderne, est superflue, car s'il est un sentiment enraciné chez nos jolies brebis de Panurge, c'est la crainte de la nouveauté, la frayeur du risque et de l'imprévu. Leur solide amour de l'argent se souvient de l'aventure du *modern style* qu'on voulut leur imposer tout fait, comme si le style n'était pas une succession de transformations insensibles dont on ne s'aperçoit que quand elles appartiennent au passé. Les bibliothèques-canapés, les buffets-étagères, les lustres en macaroni leur sont restés sur le cœur. La blessure n'est pas encore cicatrisée.

Elles n'ont pas oublié non plus, — sur ce point nos décorateurs ne prêtent-ils pas encore trop aisément le flanc à la critique ? — combien tout ce modern style parut fabriqué pour gens ruinés. A une époque où le mobilier entre pour une si belle part dans les signes extérieurs de la richesse, la comparaison est tout à l'avantage des bois dorés, des laques, des marqueteries, des bronzes du passé. Le vieux-neuf jette de la poudre aux yeux, et bien que chacun sache parfaitement le prix marqué de ces trompe-l'œil, l'effet n'en est pas moins produit. On a flatté l'éternel « paraître » qui se retrouve, comme au temps du *Fœneste* de d'Aubigné, aux derniers échelons de l'échelle sociale comme aux plus élevés.

THÉRAPEUTIQUE. — *Le seul remède efficace, c'est une pré-*

sentation très large et très variée d'art moderne en atten-dant qu'un grand vent de mode disperse aux quatre coins du ciel les miasmes d'ancien.

Le mal n'en est pas arrivé à ce point sans que l'on ait essayé de faire pression sur l'opinion publique. Les premières protestations remontent à 1856, et c'est le comte de Laborde qui les lance dans son célèbre manifeste. Remarque curieuse ! Un moment on trouve les industriels parisiens au nombre des protestataires. *Quantum mutatus ab illo !* Au lendemain de l'exposition de 1878, les dépositions recueillies par la Commission d'enquête sur la situation des ouvriers et des industries d'art (1882) sont édifiantes. Tous ou presque tous s'inquiètent de ce goût déconcertant des acheteurs pour les styles anciens, et certains d'entre eux ne craignent pas d'en rejeter la faute sur les expositions rétrospectives (1). En même temps des artistes créateurs, tels qu'Emile Gallé (2), prêchent à la fois par l'exemple et par la parole l'évangile de l'art original. Toute une phalange de critiques et d'écrivains d'avant-garde entament la croisade, et, avec une conviction qui n'est pas même atteinte par l'échec momentané du modern style en 1889, ne cessent de combattre le mal grandissant. Cependant de l'autre côté de la barrière, sans qu'une seule plume ait besoin de soutenir sa cause, l'armée adverse ne cesse de grossir, au point qu'on peut se demander si l'esprit de contradiction n'est pas pour quelque chose dans la force aveugle qui pousse les acheteurs vers l'ancien ou le néo-ancien, en dépit des exhortations les plus énergiques et même du simple bon sens.

Faut-il donc perdre tout espoir de peser sur le goût public et de faire naître un courant favorable à un art industriel original ? Bien au contraire, et plus d'un symptôme nous fait présager la lassitude des imitations et le triomphe des formes d'imagination. Dans les tissus d'ameublement, les papiers

(1) Par exemple M. Sené, ébéniste : « L'Union centrale des Beaux-Arts appliqués à l'Industrie... a beaucoup plus encouragé le public à porter les préférences de son goût sur les objets anciens qu'apporté des améliorations pouvant être signalées dans la fabrication actuelle... à ce point qu'aujourd'hui les personnes qui se font construire des demeures somptueuses ne recherchent plus pour les meubles que des choses ayant le caractère ancien. C'est là une tendance désastreuse pour nos industries d'art, contre laquelle il faut sans retard réagir. » *Commission d'enquête*, Paris, 1884, p. 312.

(2) E. Gallé. *Ecrits pour l'art* (1884-1889). Paris, 1908, in-12.

peints, les menus objets d'usage, l'art moderne s'est acquis de nombreux partisans. Le moment approche où « ceci tuera cela », et où l'industrie française reprendra le flambeau échappé aux derniers coureurs, vers 1825, au lieu de continuer à rallumer des bouts de chandelle dans les greniers ou les musées. Mais ce n'est pas une raison pour attendre la victoire l'arme aux pieds. Il est des moyens de la hâter. L'avouerons-nous ? Nous ne croyons pas outre mesure à l'efficacité de la presse, les articles d'art décoratif, dérision amère ! n'étant lus que par ceux qui n'ont pas le moyen de faire des achats. Le pouvoir de l'image est plus certain. Si les journaux de modes, qui ne craignent pas de lancer des créations couturières d'une originalité frisant l'extravagance, consentaient à les encadrer dans un décor également original, un grand pas se trouverait fait (1). Nous en dirons autant du théâtre, à l'usage des gens du monde, et du cinéma, à l'intention du plus grand nombre. Pour la province surtout, ce moyen de propagande serait incomparable aujourd'hui où le même film tourne à la même minute dans dix mille cinémas à la fois (2).

Mais tout cela n'est rien auprès d'une représentation luxueuse d'objets exécutés qui se ferait dans les grands magasins, familiers à la clientèle riche, non plus dans l'ombre, comme maintenant, mais sur un pied au moins d'égalité avec les imitations de style. Il faudrait surtout,— et ce ne serait certes pas au lendemain de la guerre une mauvaise spéculation, — l'ouverture sur les grands boulevards, rue de la Paix, place de l'Opéra, dans un quartier à la mode, d'un grand magasin d'art français, luxueusement installé, avec d'assez gros capitaux pour ne reculer ni devant une présentation séduisante, ni devant une réclame appropriée. Nous avons vu par des exemples comme ceux des étoffes Liberty ou des meubles anglais,— il s'agissait, il est vrai, d'articles étrangers ! — l'efficacité d'un lancement bien compris. Mais surtout assez d'esthétique. Le public n'en a cure. Il comprend seulement qu'on l'ennuie et court au magasin à côté où on lui offre le thé dans la musique et le parfum des fleurs. Si après quelques tentatives de ce

(1) La Mésangère n'insérait-il pas dans son *Journal des Dames* des « meubles et objets de goût » ?

(2) Cette question vient d'être mise à l'étude par la société *l'Art de France* (président Léon Rosenthal), sur un rapport très suggestif de M. Gouthière Vernelle.

genre, on n'enregistre que des échecs, il faudra conclure que notre art est trop vieux, trop civilisé, trop raffiné, et attendre une décadence encore plus complète pour qu'il disparaisse de lui-même et qu'on soit obligé de le réinventer pièce à pièce, comme firent les moines de Charlemagne après la barbarie des invasions.

HENRI CLOUZOT.

EN ARMÉNIE

(MON ENFANCE [1])

A la plus noble des sultanes d'Occident, Madame de Clermont-Tonnerre.

Oh, oui, je me souviens de mon enfance, je m'en souviens comme des multiples aubes du Caucase, fraîches et roses, dont les gens du pays prenaient probablement les couleurs éblouissantes pour tisser les écharpes de leurs ceintures. Je me souviens du Caucase se débarrassant lentement des voiles de nuées épaisses jetées sur les chaînes de montagnes vertes, bleues et blanches; des prairies jaunes se déroulant au loin, stériles et graves, soupirant au pied des rochers sauvages, comme de fières vaincues près de leurs maîtres barbares. Je me souviens des villages tartares abrités aux bords des abîmes comme des nids d'aigles, des citadelles roses aux coupoles byzantines avec les églises chrétiennes et les sveltes minarets des mosquées d'où le chant nostalgique des « muezins » saluait le Dieu dans le soleil et se mêlait au son grave des cloches des églises, tous deux fraternellement unis pour glorifier le même Dieu à la même heure.

Dans mes oreilles encore résonne l'écho des chants des oiseaux mêlés aux sons métalliques des parures barbares des

(1) Ces mémoires sont écrits par l'artiste bien connue, qui, après s'être affirmée la prestigieuse interprète de l'Orient iranien par ses « Poèmes dansés », par sa série de « Miniatures persanes animées », se révèle véritable poète dans ces pages d'une sensibilité profonde et d'une couleur vivante et originale. « Je ne sais quel art subtil se cache sous votre parfait naturel, écrit à l'auteur Anatole France après les avoir lues, vous avez su peindre d'un mot les aubes et les soirs du Caucase et révéler mille secrets de la nature et de la vie. »

femmes arméniennes, voilées de rouge et portant des vases de terre cuite sur les épaules, allant d'une marche rapide vers la source lointaine pour offrir à leurs époux avec le sourire du matin la fraîcheur de l'eau dans une coupe de cuivre.

« La terre se réveille », disait notre vieille nourrice tartare en frottant ses mains ridées.

Oh, oui, tu avais mille fois raison, ma vieille « nani » : nous voyions toute la terre se réveiller devant nos yeux. A présent, ignorant le réveil de mes proches voisins enfermés comme moi dans ces immenses prisons de briques noircies de la fumée des usines, je ne vois ni le ciel du matin, ni le ciel du soir.

La terre se réveillait. Bientôt, sous la cascade qui tombait d'un rocher et traversait notre jardin bavardant avec les cailloux pour passer ensuite chez les voisins, je mêlais mes cris aux cris de mes sœurs plongées dans les écumes blanches ; et notre mère de nous voir heureuses souriait, nous attirant vers la maison.

Et nous voici déjà habillées dans de longues chemises légères rouges, jaunes, bleues, avec des babouches aux pieds nus et un turban blanc sur nos têtes, grimpées comme des singes sur les arbres fruitiers. Les servantes, au-dessous de nous, nous suppliaient en vain de descendre pour aller prendre notre thé du matin; et de nouveau, la belle silhouette de notre mère couverte d'un voile blanc avec tous ses bracelets accompagnant si joliment ses gestes désolés.

« Espèces de singes », criait-elle, « le choléra fauche des milliers de gens dans les villes voisines, des villages entiers sont enterrés. Descendez vite de ces arbres; c'est la mort que vous mangez dans ces fruits. »

Bientôt nous voilà assises sur un grand tapis, étendues sur la pelouse, autour d'une nappe persane peinte à la main et ornée d'écrits arabes. Agenouillées, les mains croisées sur nos poitrines, nous attendions l'apparition solennelle de notre père. Nos épaules sont pudiquement cachées sous des châles de kachèmire, les pieds dans des chaussettes. Plaisanteries à voix basse, rires étouffés, regard plein de reproches de notre mère tâchant de dissimuler par une sévérité exagérée son désir de rire en réponse à nos espièglerie. Enfin l'apparition solennelle de mon père. Les servantes pliées en deux,

avec leur voile baissé jusqu'à la poitrine, lui tournant respectueusement le dos. Nous debout toutes.

Une courte prière, pas de conversation, une grande gêne dans les gestes timides. Il prend des mains de ma mère sa tasse, intimidant par son air important nos petites tasses serrées au milieu comme les tailles de jeunes filles. Il boit lentement. Quelques instants insupportablement longs. Enfin c'est fini; le père se lève et part. Quelle fête! Les châles sont rejetés, les chaussettes retirées, les servantes redressées; la mère repoussée du samovar, chacune de nous, se poussant l'une l'autre, verse elle-même son thé malgré les protestations énergiques de ma mère et des servantes craignant de nous voir brûlées par l'eau bouillante. Pour la fin quelques assiettes brisées, les œufs roulant d'un bout de la nappe à l'autre, le miel renversé et la mère désolée debout avec la menace d'appeler le père. Tout s'apaise par crainte et s'enfuit.

Le déjeuner du matin est fini. Tout d'un coup, du haut de la terrasse, on entend la voix de notre père criant à ma mère : « Khanoum, où sont vos petites sauvages ? Dites qu'elles prennent leurs livres et leurs cahiers et qu'elles aillent sur Toutouse préparer leurs leçons. »

Mon Dieu, quelle pénitence !

Une demi-heure plus tard, nous partons toutes les quatre. Un tas de livres sur nos têtes impose par leur quantité un très grand respect à nos servantes qui nous plaignent cependant de notre dur sort d'être obligées de « faire des livres ».

Nous voici vers Toutouse, la petite montagne placée près de l'entrée de nos grands jardins de fruits qui couvrent l'espace à perte de vue. La montée est pénible, les pierres sont chauffées par le soleil et brûlent nos pieds à travers les babouches. Une quantité de petits tapis, de matelas, de coussins, de châles sont portés sur les épaules et les têtes de nos servantes, qui nous accompagnent, et la vieille nani, notre gardienne de sérail, nous suit de très loin en tricotant. Elle souffre plus que nous de notre pénitence : « Votre mère est une vraie Khanoum ne sachant ni lire ni écrire, quelle idée de faire languir les pauvres enfants penchés au-dessus des livres et courbés sur leur estomac après avoir à peine avalé le déjeuner du matin? » Elle déteste nos livres et nous l'adorons à cause de cela.

Les tapis sont déroulés sous les arbres des noix, nous nous étendons sur les matelas et des coussins soutiennent nos dos. Une cruche de terre tatouée remplie d'eau fraîche est près de chacune de nous pour nous ôter tout prétexte de quitter Toutouse avant midi.

Le calcul. Je le déteste, et comme Anahide est forte dans les chiffres, c'est elle qui se charge de préparer pour moi ma leçon d'arithmétique.

La petite Mariam languit sur son écriture, que mon père trouve laide; comme la mienne est jolie, en la déformant un peu, elle est sauvée, la pauvre, d'efforts pénibles.

Pour nous distraire, à chaque instant, sous prétexte du soleil qui tourne, nous changeons nos places et les servantes laissent leur couture pour remettre nos tapis, nos matelas et nos coussins.

Nous trouvons toutes que la plus difficile entre les sciences, c'est la géographie, car mon père a eu l'idée de nous l'enseigner en français dont nous connaissons seulement l'alphabet.

Ile, île, li-li-li, répète ma sœur aînée, c'est l'eau entourée de terre. Lac, lac, cla-cla-cla, c'est la terre entourée d'eau.

De temps en temps, frappées par une découverte, nous nous réunissons pour partager nos savoirs et surtout pour les enseigner à nos servantes dont l'étonnement devant notre culture nous flatte agréablement.

Ainsi nous avons su par Anahide que la Russie se trouve au-dessus du Caucase, ce qui signifie qu'une fois monté sur les plus hautes montagnes comme Elbrouss et Ararat, on est en Russie.

Parmi nous, la sœur Héguiné seule est plongée sincèrement dans l'étude de l'histoire de la Perse antique, d'où elle retient seulement ce qui l'intéresse, c'est-à-dire les aventures des djins, des péris et houris, sans faire aucune attention aux noms des dynasties et des rois de Perse. Sa fantaisie rend si légendaires les anciens mythes en y ajoutant tout ce que nos servantes nous racontent les soirs des longues nuits d'hiver sur le même sujet, que mon père, admirateur de poésie et poète lui-même, pardonne facilement cette absence complète d'histoire des rois et des peuples.

Quant à moi, je suis toute anxieuse de contrôler si l'auteur de mon livre a raison de vouloir assurer que c'est un préjugé

de croire que les chats ont sept âmes. — Comme je voyais toujours les chats accroupis mystérieusement près des trépieds des vieilles charmeuses de serpents et que j'avais d'eux toujours une peur incompréhensible, je suis persuadée que l'auteur de mon livre se trompe et que si les peuples croient que les chats ont sept âmes, ils doivent les avoir.

La dispute finit par la décision d'envoyer une des servantes chercher un chat pour le jeter du sommet le plus haut de ces arbres. Si le chat, mort pour un instant, reprend tout de suite sa seconde âme, c'est qu'il en a encore six autres ; s'il se tue d'un coup, l'auteur a raison, c'est un préjugé.

Bientôt le chat est apporté, la servante grimpe sur l'arbre, d'où elle le jette. Après un instant de silence et d'immobilité, le chat s'enfuit avec un miaulement terrible. Le peuple a raison, un chat a sept âmes.

Tout d'un coup la sœur Héguiné se plaint d'un terrible mal aux dents, elle qui a des dents merveilleuses. Nani examine sa bouche.

« Non, ma fille, tes dents sont comme la neige des montagnes, sans une tache. »

La douleur augmente, Héguiné hurle, effrayée. Elle se roule sur l'herbe, déchirant ses nattes et ses lèvres. Ma mère et toute la maison viennent au secours. On envoie chercher le « dandansaze », raccommodeur des dents, car ma sœur pousse toujours des cris déchirants.

Enfin, il arrive, le dandansaze. Son air est farouche et mystérieux, et son regard plein d'orgueil d'être appelé par la grande « Khanoum » ma mère. Il a un énorme sac d'outils d'aspect encore plus farouche que le porteur.

Après quelques mots cabalistiques, il s'approche de ma sœur en la regardant fixement. Aucun effet ; ma sœur continue à pleurer. Il lui attache au cou un talisman suspendu à une ficelle très sale ; elle continue à pleurer tout de même. Embarrassé, le dandansaze avec mille excuses demande à ma mère la permission de « faire entrer son regard dans la bouche de Kanoum Koutchoulou » (petite dame).

La permission donnée, la bouche s'ouvre. Le dandansaze est étonné : pas de traces d'aucune dent malade. « Quelle est la dent malade? » demande-t-il. « Toutes, toutes », crie ma sœur, « j'ai mal dans toutes mes dents. »

— Non, Khanoum, proteste le dandansaze, elle a mal dans une seule, mais la douleur se reflète sur toutes ; elle doit me montrer dans laquelle elle a son mal. La dent malade doit être pourrie dans ses racines, comme les vieux arbres, c'est pourquoi on ne voit rien à l'œil.

— Dis laquelle, ma fille, supplie ma mère en embrassant ma sœur.

— Je ne sais pas, toutes, toutes, mais plus ces deux premières.

— Ça doit être une de ces deux, décide le dandansaze ; il les touche et dit : C'est celle-ci, il faut l'arracher, Khanoum.

Larmes, cris, dispute. Enfin, c'est décidé : « Arrachez! »

L'apparition des énormes tenailles, comme pour tirer les clous des poutres, fait évanouir ma sœur.

Un ardent désir de la sauver des mains de cet assassin me remplit de colère. Je crie et pleure en protestant, mais c'est déjà trop tard, une merveilleuse dent est arrachée de la mâchoire ; mais le nerf pas encore coupé, la pauvre dent, comme une jolie perle, hésite à tomber. Ma sœur effrayée, revenue à elle, écarte les mains de son bourreau et refuse de laisser finir le raccommodage.

J'embrasse sa tête, ses yeux et, pleurant, je tâche de remettre la dent à sa place.

Mon père arrive. Il se révolte de ce qui se passe et commande à ma sœur de rester toute la journée avec les dents serrées ; peut-être le nerf n'étant pas coupé la dent sera sauvée. Ce qui fut, en vérité.

Le dandansaze part récompensé, confus de n'avoir pu arracher d'un coup une petite dent.

Mon père mécontent dit à ma mère : « Au lieu de laisser déformer votre enfant, il vaudrait mieux lui défendre de se baigner à l'aube sous la cascade et de prendre froid. » Et il s'éloigne.

— Le mal est-il passé, ma fille ? demande tendrement nani.

Héguiné incline la tête.

— Mais, je vous disais, Khanoum, dit-elle à ma mère, ne cassez pas la mâchoire de cette pauvre enfant, c'est du mauvais œil de quelqu'un qu'est arrivée cette calamité si soudaine, sans aucune raison visible.

Ma mère est prête à le croire à présent. Nous descendons

toutes vers la maison. Ma sœur est considérée comme la victime d'une jalousie. Toute la journée jusqu'au soir les femmes des villages viennent demander de ses nouvelles, chacune apportant ses remèdes et ses conseils.

Vers le soir Héguiné a la poitrine ornée de plusieurs colliers magiques, que ma mère a permis à ces paysannes de prêter à ma sœur. Ses pieds portent plusieurs ficelles mystérieuses. Elle est assise sur des briques chaudes et devant elle sur les charbons rouges d'un braséro on brûle les ordures des hirondelles, les poils de queue d'un cheval roux, comme remède contre les mauvais esprits.

Et comme, selon l'habitude de nos pays, nos proches voisines doivent veiller les nuits avec nous dans les cas importants d'une maladie, d'une noce, d'une mort, une de nos voisines est venue pour toute la nuit, apportant avec elle un œuf étrange de forme. Elle nous assure que *c'est un œuf de coq*, et qu'il préserve des maladies celui qui aura le courage de l'avaler avec la coquille.

La nuit s'achève par une assemblée de servantes et de voisines accroupies avec nous près du matelas de ma sœur. On raconte mille histoires sur le mauvais œil des jaloux et des envieux, quand par leur méchanceté ou envoûtement les mauvais esprits entrent sous la forme de maladies dans la bouche, la tête, pour faire arracher de très belles dents, faire couper de très longues nattes aux jeunes filles, dont la beauté devient ainsi pour elles la source de calamités nombreuses en attirant les regards et les souhaits méchants. On suppose ainsi dans le pays que c'est par l'effet de l'envoûtement de quelqu'un, envieux du bien-être de mes parents, que ma petite sœur Katariné, malgré les conditions d'une vie heureuse et abondante, languit d'un mal caché. Ce mal qui déteint ses joues, jaunit ses mains comme de la cire, fait qu'elle se plaint d'une pointe qui, comme un poignard, la pique tantôt dans le cœur, tantôt dans le ventre.

Nous savons bien qu'elle porte en elle une étrange maladie. Nous la soignons tendrement comme une plante malade, destinée à disparaître de parmi nous. On parle d'elle comme d'une hôtesse fugitive. A elle les meilleurs fruits, à elle la meilleure place, l'ombre sous les arbres, les coussins les plus doux, les tissus les plus fins ; c'est une idole parmi nous et chaque mot

sorti de sa bouche, aux coins baissés par un sourire craintif, prend pour nous la saveur des prophéties.

Les savants « franks » et les hakims du pays ont tout essayé pour la fortifier; rien n'empêche ce cierge de s'éteindre et nous attendons résignés avec tristesse sa disparition fatale de notre maison. Nous savons même que mon père, qui l'adore, l'enterrera sur Toutouze dans un cercueil de pierre, pour ne pas laisser manger son pauvre corps par les chacals. Nous savons même que notre vieille tante Djavahir a demandé l'honneur de coudre ses linceuls avant sa mort, selon l'habitude patriarcale des Arméniens, et que ces linceuls sont gardés dans une des niches de notre maison comme des reliques.

Elle sait elle-même, la petite Katariné, qu'elle mourra avant nous et, comme elle sait que tous les enfants vont au ciel, elle attend tranquillement sa mort, heureuse d'être élue par le Dieu et destinée à mourir sans avoir péché. — Elle sait qu'étant près de Dieu qui aime les enfants et exauce leurs prières, elle aura le moyen de nous protéger tous, les petits et les grands, en demandant que Dieu soit indulgent envers ceux qui lui sont chers et elle commence toutes ses promesses à ma mère par les mots : « Bientôt, quand Dieu me prendra dans le ciel... »

Elle sait tout ça, malgré ses neuf ans (chez nous on ne cache pas la mort à ceux de qui elle s'approche), et ceci lui donne l'aspect d'un sage, et l'éloigne de nos jeux criards et mouvementés. Elle passe ses journées étendue sur les coussins près de ma mère qui brode sa tapisserie en parlant tendrement des heures entières avec sa pauvre enfant malade. Elle dort chaque nuit tour à tour dans les bras de chacune de nous et une fois par semaine entre mon père et ma mère sur la terrasse dans leurs bras, bien couverte contre l'humidité des nuits.

Avec cette douce consolation qu'elle donne à nous les enfants, notre religion ne nous paraît jamais une chose très dure. — Quotidiennement, nos devoirs se limitent à remercier Dieu chaque fois avant et après les repas et à l'appeler au secours en cas de maladies quelconques. — Mon père trouve que son frère, le prêtre Ter-Barseg, a raison de dire que Dieu est partout et dans toutes les heures, c'est pourquoi il nous est permis de prier quand nous voulons. Nous avons réduit nos devoirs de chrétiens à deux prières par jour : avant notre som-

meil du soir et en nous réveillant le matin, près de nos matelas étendus sur les tapis. Notre prière, c'est « Notre Père » en arménien ancien dont nous ne comprenons pas grand'chose et que nous répétons machinalement en le déformant, chacune à sa manière, ce qui lui donne un aspect cabalistique. — Nous sommes d'ailleurs persuadées, comme notre nani, que la prière n'existe que pour écarter de nous les mauvais esprits.

Excepté ces petits devoirs quotidiens, nous gardons rigoureusement le maigre des vendredis et les six semaines du grand carême, quand notre pauvre Sauveur a tant souffert des pharisiens. Il nous est défendu, durant le carême, de jouer du thar et du tambourin ; banni le rire insouciant, les robes trop voyantes de couleur. Les vieilles femmes sont en noir et soupirent sans cesse, les jeunes sont graves. Tout le monde sent la présence douloureuse d'un beau et divin jeune homme qui meurt, invisible parmi nous, victime de son immense amour.

Nous savons par notre mère que notre joie de vivre est un péché, que c'est un péché de ne pas aimer les méchants et de lutter contre le mal, car le Sauveur a dit : « Donne à gifler ta joue gauche, si on t'a giflé la droite. » Nos cerveaux de petits animaux farouches sont tout à fait écrasés par l'impossibilité de comprendre qu'on puisse ne pas lutter, se plaindre ou au moins hurler quand nos frères Pétros ou Aristakès nous donnent des fessées.

Après six semaines de maigre, nous avons un jour de jeûne très pénible au jour de la Mort du Sauveur, pour le récompenser de son long martyre et de son effrayante mort pour nous. Ce jour fini, nous sommes très heureuses d'apprendre qu'enfin il est mort ; car il est si pénible de savoir quelqu'un qui nous est cher dans une si longue agonie, que c'est vraiment mieux de le voir enfin mourir. A cause de cela nous dormons plus tranquillement dans la nuit sublime de sa mort, en jouissant d'avance des jolies robes de demain et des œufs colorés que nous avons vu préparer pour nous pendant toute la semaine de la Passion. Le matin arrivé, tout le monde est heureux, les églises battent les joyeuses cloches. Ma mère nous félicite en nous expliquant qu'enfin le Sauveur est sauvé.

Quelle joie de savoir qu'il est monté au ciel vers le bon Dieu et qu'au moins, au Paradis, il faut espérer qu'Il ne sera pas

entouré comme Il l'était toujours dans ce monde par les pharisiens. D'autre part quel bonheur de cesser ces pénibles maigres de grand carême, de pouvoir manger le kabab de mouton, des gâteaux et le beurre frais au lieu de l'huile d'olive! Et tout ceci avec le cœur léger, car Lui, Il est mort sur la Croix de nos péchés en les rachetant pour l'amour de nous. Donc, nous sommes pardonnés d'avance.

D'ailleurs nous savions toujours que notre religion est meilleure que celle des musulmans. Notre vieille nani, éclairée par nous sur cette question, regrette beaucoup que leurs moullas n'aient rien inventé pour leur faciliter l'oubli de leurs péchés et elle trouve magnifique notre manière de nous débarrasser des nôtres, en avalant un peu de pain et du vin bénits. Et comme étant musulmane elle nous dit que notre religion est plus commode pour avoir toute la vie une âme tranquille, nous en sommes persuadées fermement.

D'ailleurs leur mouharème, qui dure aussi quarante jours en l'honneur de leur Prophète, est beaucoup plus dur que notre carême. Les musulmans portent tout ce temps des habits de deuil, même les enfants. Ils ne boivent et ne mangent rien du lever du soleil jusqu'à son coucher ; ils veillent toutes les nuits en récitant le Coran et leurs hommes se réunissent dans la cour de la mosquée presque nus pour se torturer. Les uns frappent en signe de deuil leur poitrine avec des coups de poings, les autres leurs épaules avec des chaînes de fer. Les plus exaltés rasent leur tête pour la frapper avec le plat de sabres qui laisse des traces sanglantes sur leur tête et mouille de sang leur chemise. Il y a les dévoués qui, pour partager le sort de leur prophète, se frappent à mort.

Comme nous sommes heureuses que notre religion défende mieux notre corps, et que notre dévouement à notre Dieu et notre reconnaissance à notre Sauveur n'aille pas si loin!

Et pendant quarante nuits du mouharème, effrayée par la lumière rouge que les torches des musulmans exaltés jettent comme un reproche sur les coupoles de nos églises, je me réveille tout d'un coup au milieu de la nuit aux sons trop acharnés de leurs tympanons et de leurs cris. Je monte avec ma nani sur le toit de notre maison où toutes nos servantes musulmanes, accroupies avec leurs nattes défaites, sanglotent en réponse aux chants douloureux de la procession des pénitents.

Sans déchirer ma chemise et sans couvrir comme elles mes cheveux de cendres, je mêle malgré moi mes larmes à leurs sanglots. Elles m'entourent toutes touchées profondément qu'une chrétienne verse ses larmes pour leur Prophète et elles embrassent avec reconnaissance mes habits et mes mains.

Je rentre dans mon lit et, en redisant « Notre Père », j'ajoute : « Mon cher, très cher Dieu, comme je suis heureuse que tu m'aies créée chrétienne et non pas musulmane ; je n'aurais jamais pu déchirer mes nattes et griffer ma poitrine, ni voir mon père et mes frères se tuer ou se martyriser en l'honneur du martyre et de la mort de leur Prophète. »

Et déprimée par la grandeur et la sincérité de ces nobles exaltés, je sens qu'ils sont plus généreux que nous, car leur Prophète est mort sans racheter même comme le nôtre leurs péchés et ils lui montrent un dévouement beaucoup plus grand que nous pour le Sauveur, torturé, martyrisé et mort pour nous.

Et je sens ce remords me ronger tous les quarante jours du mouharème. Mon sommeil, pendant ces nuits sanglantes, est inquiet, plein de visions de morts, et de temps en temps je vois apparaître sur les rideaux de ma chambre la belle et divine tête du Christ qui me sourit tristement. — Et je sens qu'Il m'aime plus que les autres chrétiens, car il sait que moi seule j'ai compris que le monde était indigne de son amour trop grand, que je sais seule qu'il est venu en vain, a été torturé en vain, qu'il s'est crucifié en vain, et que, ingrats dans notre égoïsme animal, après tout ce qu'Il nous a sacrifié nous avons tiré de ses paroles et de sa mort seulement ce qui nous facilite l'oubli rapide des remords de notre conscience.

Sur l'horizon enflammé, le soleil, comme un vieux roi en détresse, tombe rapidement, drapé dans les haillons des nuages bleus. C'est le soir du Caucase.

Voici de nouveau les bergers avec leurs brebis et leurs vaches, de nouveau les jeunes Arméniennes sur les sentiers qui les ramènent de la source vers leurs maisons. Les talons de cuivre de leurs babouches claquent leurs pas élégants sur les dalles sonores. Elles reviennent enrichies de l'eau fraîche et des nouvelles du village, ramassées dans leur bavardage devant leurs vases posés sur la terre près de la source.

Voici le laboureur avec sa faux. On dirait que c'est la nouvelle lune qu'il tient sur ses épaules ; sa marche de montagnard habitué aux dangers sur les bords des abîmes est sûre, sa tête drapée est orgueilleusement rejetée en arrière, son regard est aigu comme les regards des chasseurs, son corps souple. Il s'avance sans bruit comme une panthère. Il nous jette en passant : « Bonne lumière », et nous répondons : « La lumière de Dieu. »

Voici mes frères revenant de la chasse. Ils sont brûlés par le soleil, heureux de leurs trophées, la quantité de faisans pendus à leurs fusils. Nous les attendions pour le repas du soir.

Sans crépuscule, la nuit teint subitement en noir le bleu du ciel. De très loin les étoiles s'allument gaiement pour nous sourire bientôt d'une lumière plus sûre.

Le dîner est prêt sur la terrasse.

Au milieu d'une grande nappe étendue sur un tapis se dressent des chandelles protégées du vent par les abat-jour de verre. Sur les assiettes de cuivre toutes espèces d'herbes ornent la nappe, et quelques plats de riz de différentes couleurs, comme de petites montagnes, répandent leurs vapeurs parfumées de safran. Près de chaque plat de riz des faisans tout entiers avec leur pattes crispées, leur ventre gonflé de raisin cuit mêlé aux oignons, réveillent en nous pour un instant une mélancolique compassion, sans diminuer pourtant notre impatience d'y goûter.

Dans une grande cuvette de faïence pleine d'eau, un melon écrase les raisins, les prunes et les concombres. Devant chacun de nous sur les assiettes peintes, le pain du pays, mince et transparent comme le papier, est plié en mille, pour nous servir en même temps de serviettes et de fourchettes ; ces dernières étant absentes, on enveloppe les doigts de pain pour éviter de les graisser.

Nous sommes debout en attendant l'entrée de mon père et de mes frères. Ils entrent dans l'ordre hiérarchique et prennent leur place à droite de mon père sur de petits matelas étendus autour de la nappe sur un tapis. Nous prenons dans le même ordre nos places à gauche de notre mère. Les domestiques chrétiens, hommes et femmes, viennent se placer près de nous autour de la même nappe. Les domestiques musul-

mans sont absents, ils dînent à part, car leur religion les force à nous considérer comme des impurs.

Les femmes sont assises de profil pour abriter de voiles leurs visages. Nous, les enfants, en qualité de jeunes filles, sommes plus libres ; nos visages sont découverts, mais les mouvements de nos bouches sont incertains de peur de faire voir nos dents, que par pudeur nous devons cacher.

Une courte prière, pour commencer.

Les hommes ôtent leurs chapeaux de fourrure et les placent derrière eux sur le tapis où nous sommes tous accroupis.

La conversation commence parmi eux. Les jeunes parlent moins que les âgés, les domestiques moins que leurs maîtres. Nous les écoutons en silence en leur répondant par des gestes. Les servantes de temps en temps traversent pieds nus la nappe ornée d'arabesques bleues, glissent parmi les plats et leurs voiles flottent comme des papillons au-dessus des chandelles. C'est pour nous apporter de loin un plat désiré. Une toison de brebis remplie de vin est couchée près d'un vase de terre cuite rempli d'eau fraîche.

Quelques paysans arrivent pour parler d'affaires, on les invite tout de suite à prendre place près de nous pour partager notre dîner.

On fait les préparatifs de notre proche départ à Shamakha où nous passons l'hiver. Mais la mort inattendue de notre petite Katariné les arrête.

Une étrange sérénité se répand dans la maison. On dirait que la lune s'est brisée pour nous remplir de sa lumière.

Nous veillons toute la nuit près de la morte en nous souvenant de toutes ses dernières paroles et de tous ses derniers gestes qui nous semblent symboliques.

On lui a donné le bain des morts, elle est enveloppée déjà dans ses linceuils, que de temps en temps, attendris, nous baisons pieusement.

Par quelle distraction de la Destinée est-elle venue dans ce monde, cette petite martyre avec son sourire blessé qui lui reste fidèle même quand la mort a scellé ses lèvres qui n'ont jamais connu la plainte?

Le matin toute la ville est dans notre jardin. — Les vieux sont dans la cour, solennellement assis sur les tapis. Bientôt

ils iront tous, sauf les femmes, accompagner le corps à l'église.

Comme d'habitude, mon oncle, le prêtre Ter-Barsegh, pour diminuer l'ennui de sa longue messe dans l'ombre d'une chapelle à demi écroulée, la commence en se débarbouillant, continue en faisant la route, et l'achève en entrant dans l'église.

Mes deux frères portent les brancards où la morte est posée sans cercueil, couverte d'un drap blanc.

Ainsi nous ne la reverrons plus. Et l'idée que ce soir même les chacals de Terjan-Bagh viendront apaiser leur soif de sang sur ce pauvre petit corps arrête le nôtre dans nos veines.

Ma mère dans les couleurs violettes de deuil tombe sanglotante sur son corps, et comme le temps est arrêté pour cette mère désolée, on l'arrache de force des restes de son enfant.

Et tandis que d'un évanouissement vaincu elle revient de nouveau vers son chagrin, dehors sous la souriante lumière du soleil la vie, pour un instant attendrie par l'immense douleur d'une mère, reprend son allure insouciante.

Les préparatifs agités pour fêter la morte, plus abondants que ceux d'une noce, animent une centaine de vieilles femmes.

Les jeunes parlent en riant de leur vie courante, les enfants à demi nus sursautent et bourdonnent, près des braséros, attirés par l'odeur singulière des plats funèbres parfumés par les herbes cueillies au cimetière.

La vulgarité pousse ses cris pour remplacer Katariné, cette prière immobile qui s'en est allée.

ARMENE OHANIAN.

L'AMITIÉ DE FLANDRE ET DE FRANCE

I. PEINTURES EN FLANDRE

L'amitié ancienne qui existe plus forte que jamais entre France et Flandre, entre notre cœur lucide et ce cœur généreux; les rapports de races assez proches pour s'entendre à demi-mot, la parenté du sang et de l'esprit, combien mieux que d'aucune autre façon on les sent à lire les poètes flamands, et je ne parle que de ceux de langue française!

Il y en a de très grands, un Verhaeren illustre par le monde. Il y en a d'exquis, ce naïf enchanteur d'Elskamp. Il en naît tous les jours, comme Marcel Wyseur dont nous allons lire ensemble quelques poèmes. Peintures autant que poèmes, souvent. La race est descriptive et coloriste plus que nous ne le sommes. En Flandre toujours et sous une autre forme, l'école de Rubens se continue.

Dédaigneux du parler et du verbe inutile,
Taciturnes gardiens du silence docile,
Sur leurs lèvres d'orgueil, plus profondes aux plis,
Dorment d'un sommeil lourd des mots lourds de granit.

Obstinément butés dans leur mutisme sombre,
Ils vont, et si parfois leur bouche faite d'ombre
S'entr'ouvre, un coup de phrase, au rythme rauque et dur,
En tombe comme un bloc se détache d'un mur.

Puis le silence amer se referme sur elle,
Et rien ne reste plus qu'une prison nouvelle
Aux immenses verrous de vouloir et d'acier,

Sur qui veille, farouche et vigilant geôlier,
O Flandre d'autrefois qui fis leur âme telle,
Leur âme de mystère étrange et familier.

Non pas si exclusivement farouches toutefois, *les Flamands*,

nos frères du Nord, hommes d'action et poètes persuasifs quand il leur plaît, le meilleur provignement de cette souche germanique dont nous-mêmes, francs autant que gallo-romains, participons. Mais dès Charlemagne, alamans et saxons résistaient à la civilisation que nous avons acceptée et défendue d'un commun accord, Français et Flamands, malgré quelques disputes oubliées, dues à la farouche indépendance flamande. Et plût à Dieu que de cette indépendance il subsistât davantage chez nous Français, et que nos provinces fussent encore les républiques qu'elles étaient dans le royaume avant l'excès de l'absolutisme!

La belle race en vérité, si forte, si jeune, dont lui-même, le poète Marcel Wyseur est l'image! Grand, fort, élancé, blond, l'allure et les moustaches de ce viking de Flaubert, martelant les mots avec la vigueur du forgeron bon ouvrier, rauquement un peu, si franchement, si passionnément! Et enfin, nos mots français tout de grâce, quel plaisir qu'ils sonnent un peu rudement chez ce jeune gardien des marches du Nord, contre les barbares attardés qui se complaisent dans leur barbarie!

Il eût aussi bien écrit en tudesque. Mais les poètes flamands les plus grands, ceux qui veulent être entendus du monde et le sont, ont choisi, et c'est en français qu'ils parlent. Honneur insigne pour notre langue à laquelle ils apportent leurs renouvellements au cours d'une longue vie, tel un Verhaeren dont Marcel Wyseur à trente ans de différence d'âge nous rappelle la jeunesse impétueuse et éclatante, jusque dans le choix des sujets où se meut un lyrisme apparenté à celui du poète des *Flamandes*, des *Moines*, des *Apparus dans mes chemins*. On retrouve une inspiration semblable dans le recueil de *la Flandre Rouge* (1).

Mais voici du temps de la *Flandre blanche*, encore intacte, les petites maisons :

> Les petites maisons, avec leurs tuiles roses,
> Et leurs vieux murs crépis, et leurs volets mi-clos,
> (Paupières de sommeil sur le regard des choses),
> Dans la campagne verte espacent des îlots.
>
> Tout le bonheur de Flandre est là, dans ces masures :
> L'uniforme douceur des jours silencieux,

(1) La *Flandre Rouge*, par Marcel Wyseur, avec une préface d'Emile Verhaeren. Paris. Librairie académique Perrin.

Les enfants qui feront les semailles futures,
Et l'amour large et clair des couples besogneux.

Quelques arpents de terre ou de grasse prairie,
Quelques saules au bord du fossé imitant
Le bien familial du bien d'un autre champ,

Enclosent de sagesse étrangère d'envie
Les petites maisons, et la paix de la vie
Des humbles, dont le rêve est simple, simplement.

Comme cela est bien vu, avec quel large amour!

Bonheur paisible de la terre : les générations préparées se succédant au travail, les familles heureuses en Flandre. Bonheur de la terre, — celui du sonnet de l'imprimeur anversois Plantin, — bonheur du ciel auquel la terre achemine, vers lequel les songeries du peuple croyant s'envolent comme des anges, comme l'âme de la béguine expirante.

La petite béguine est morte au point du jour.
Le prêtre était passé la veille avec l'hostie,
Et le saint baume, et les prières que l'on prie
Pour bénir ceux qui vont s'en aller à toujours.

Dans la chambre muette où des rais de soleil
Fusent en flèches d'or par la fenêtre ouverte,
Des parfums de printemps et de bonne herbe verte
Semblent tisser du rêve autour de son sommeil.

Elle est là : toute frêle et presque diaphane,
On dirait un lys pur, qui doucement se fane
Loin du jardin qui l'avait vu s'épanouir.

Sur sa couchette étroite, elle est là, reposante,
La petite béguine, et si le printemps chante,
C'est que le ciel en fête est venu l'accueillir.

Peinture à la Van Eyck, celle-ci, — non plus à la Rubens, — comparable à celles de l'Angelico par la suavité. Il y a de tout dans l'âme flamande, la plus exquise délicatesse à côté des passions brutales que débride Jordaens, les purs sentiments de l'âme auprès des révoltes du corps. Et c'est bien tout l'homme, cette dualité.

Chez l'homme le plus rude, chez le marin, l'appréhension de l'abîme en réveillant les interrogations éternelles fera jaillir une prière :

Notre-Dame des Flots, régente de la mer,
Protège notre esquif sur l'océan amer.

Sous les fouets du vent les vagues sont cabrées,
Délivre notre Peur des grondantes marées.

Danger de male mort est étendu sur nous,
Notre-Dame de Paix, détourne son courroux.

Pour le pauvre pêcheur sois la divine étoile,
Qui rend au port lointain l'équipage et la voile,

Aux femmes leurs époux, aux enfants attendris,
Leurs pères, et à tous donne le Paradis.

Si ta main nous exauce et garde la nacelle,
Nous irons au retour, pieds nus, à ta chapelle,

T'offrir, ainsi qu'il sied à tout bon matelot,
Une barque de chêne en gage d'ex-voto,

Et nous te bénirons en chantant tes louanges,
Etoile de la mer, Notre-Dame des Anges,

Que nul vivant jamais à l'heure du péril
N'appela vainement à l'aide, ainsi soit-il.

Prière des marins qui rappelle les vers connus de Théophile Gautier :

La barque est petite, et la mer immense...

mais avec la nuance particulière à l'âme flamande, une foi visionnaire qui perçoit aisément le surnaturel sous l'apparence des choses, et voit la Vierge posant sur le nuage de tempête son pied nu, commandant aux abîmes par sa toute puissante et compatissante faiblesse. Ainsi se sont élevées, roses parmi la guirlande des dunes, de Dunkerque — *dun Kirchen*, église des dunes — à Bergen, les chapelles de pêcheurs dont naquirent les villes.

II. CHANSONS EN FLANDRE

En Flandre les dentellières chantent sur le pas des portes tout en maniant leurs fuseaux, chansons nées sous un ciel bas, plus mélancoliques souvent que les nôtres. Dans le recueil de Marcel Wyseur, des chansons de beau temps et de mauvais temps, plus proches assurément de Verhaeren que de Verlaine, sont parentes pourtant de nos françaises.

Au gris de l'heure, au gris du temps,
Tombe la pluie obstinément,

Au gris du soir, au gris de l'heure,
Tombe la pluie et le vent pleure.

Ces fils de deuil, et puis ces fils,
Racontez-moi, d'où viennent-ils,

De quels fuseaux, quelle quenouille
Filant du lin couleur de rouille ?

Au gris de l'heure, au gris du temps,
Dites, pour quels noirs vêtements,

Pour quels manteaux, ces trames toutes
Qui tombent, tombent sur les routes ?..

Est-ce pour ceux qui ne sont plus,
Et pour couvrir leurs membres nus,

Est-ce pour nous, pour notre vie
Et sa tristesse indéfinie ?

Au gris de l'heure, au gris du temps,
On ne sait pas pour quelles gens,

Au gris du soir, au gris de l'heure,
Tombe la pluie et le vent pleure...

Que voici bien la profonde âme flamande, celle des humbles, artisans drapiers ou filles dentellières ! Et que la chanson l'exprime mieux que toute autre forme, née pour elle et pour eux, avec ses lentes redites ! Ceci vient de très loin dans le Nord, exprimé en un langage français qui garde des brumes comme pour protéger des sentiments inconnus au-dessous de la Loire. Nous sortons de la description pour entrer dans l'intuition. Le sonnet, tel que nous venons d'en lire avant les litanies qui nous ont introduit à la chanson, n'est pas la forme qui convient au poète flamand, encore qu'excellent ouvrier il y fasse tenir de petits tableaux parfaits. Mais le sonnet, ce *quadro*, comme disent les Italiens, est destiné à l'inscription des pensées nettement arrêtées qui naissent sur les bords de la Méditerranée, là où nul nuage dans le ciel n'interrompt ni ne voile la coupe d'azur qui rejoint avec une précision géométrique la coupe d'azur de la mer. Quels sonnets seront jamais comparables à ceux où Pétrarque, Ronsard, du Bellay, italiens et français des bords de Loire, ont fait tenir en le mesurant leur génie !

Sans doute nous avons tous en mémoire tels sonnets de Verhaeren, du plus beau métal, coulés dans le moule d'un jet et qui apparaissent sans bavures, celui par exemple, justement célèbre par son puissant raccourci, qui commence de la sorte :

En un creux de terrain aussi profond qu'un antre...

Cependant ce grand lyrique, obéissant à son génie propre, s'est tourné de plus en plus vers des formes qui ressuscitent la libre *laisse* et la libre *chanson de gestes*,celle-ci continuant celle-là dont elle est composée.

Qu'en Italie tout le monde écrive des sonnets, et qu'on les fasse imprimer sur des mouchoirs de soie comme Stendhal nous conte que c'était l'usage encore au siècle dernier, sonnets d'amour le plus souvent, vifs et étincelants, tout ornés de *concetti* comme un joyau de pierreries : c'est la passion à l'italienne, nerveuse et qui se reprend à intervalles nettement marqués. La beauté du Nord échappe à toute mensuration, elle sera toujours de se défaire et se refaire indéfiniment comme les nuages passent dans son ciel. Ne demandons pas à ses fils, comme aux Méditerranéens, la statue parfaite aux contours arrêtés, mais les nuances sans cesse renouvelées de ses coloristes. La robe couleur de temps de cette jeune princesse des contes de Perrault, c'est en Flandre que nous trouverons des ouvriers pour la tisser.

La neige tombe, une chanson nouvelle naît.

En terre Flandre il a neigé
Et les maisons si blanches, blanches,
Semblent en robe des dimanches,
En terre Flandre il a neigé
Sur les maisons et sur les branches.

Loin, aussi loin que l'on peut voir,
Jusqu'au là-bas énigmatique,
Tout est si pur et si mystique,
Loin, aussi loin que l'on peut voir,
Qu'on dirait une aube angélique.

Pour quelles pâques, quel amour
Dans les églises hivernales,
Pour quelles noces virginales,
Pour quelles pâques, quel amour
Les robes neuves et si pâles ?...

En terre Flandre il a neigé
Sur les maisons et sur les branches.
Hélas ! hélas ! ces blancheurs blanches,
— En terre Flandre il a neigé —
Sont des linceuls en avalanches.

Le sens du mystère si particulier à la poésie flamande s'achève ici en sens de la mort. Sur ce thème l'imagination des

races du Nord est inépuisable. Les sombres songeries d'*Hamlet* renaissent d'elles-mêmes.

Le fossoyeur a descendu
Dans un trou plein d'ombre stagnante,
Dans le trou noir de l'épouvante
Rigide et froid un cercueil nu...
Dans le trou noir de l'épouvante
Un lourd cercueil nouveau venu.

A coups de pelle, à coups de bêche,
Il a comblé le grand trou noir
De larmes et de désespoir
Et de terre pesante et rêche,
A coups de pelle et de vouloir
Combler là cette tombe fraîche.

Les gens, on ne sait d'où sortis,
De quels hameaux, de quels villages,
De quels lugubres paysages
Là-bas aux horizons proscrits,
Les gens, on ne sait d'où sortis,
Le mort couché, sont repartis.

Avec le mort dans la poussière,
Dans le jardin de la douleur
Est resté seul le fossoyeur,
Avec le mort, avec la bière
Dans le jardin de la douleur,
Dans le jardin du cimetière.

Mais comme il avait temps encor,
Et que les cloches de misère
Sonnaient un glas crépusculaire,
L'homme fit un dernier effort
Et se remit bêcher la terre
Pour enterrer un autre mort...

Ici la chanson ressemble à la complainte, évoque les veillées où de pieuses femmes gardent les morts entre une cire jaune et un rameau de buis. Elle semble illustrée par un de ces larges faire-part de deuil ornés macabrement de crânes et de tibias, tels qu'ils sont affichés aux portes des églises de Bruges. Notre goût français, toutes nos inclinations récemment acquises résistent, mais le poète redouble en une autre cantilène funèbre, véritable « vocération » du Nord. Unie à celle de Villon visitant le charnier des Innocents, nous retrouvons l'inspiration des danses macabres communes au Moyen-Age

européen. Nos antiques parentes réapparaissent dans la tristesse comme nous les retrouverons dans la joie.

Mon âme, il semble que je vois
Les bras tendus des croix de bois,
Les bras lugubres et tragiques,
Te désigner, hiératiques,
Avec au bout de leurs dix doigts
Toutes les peurs et les effrois!

Etrangement, près du vieux puits,
Quel est ce bruit, toujours ce bruit?
On dirait des marteaux funèbres
Cognant des planches de ténèbres...
Sans doute pour un nouveau deuil
On doit clouer quelque cercueil...

Et cette lune au front blafard
Qui roule dans le ciel hagard,
Est-ce un vieux crâne qui voyage
Sur la brouette d'un nuage,
Et cette lune, est-ce un front mort
Ou le visage d'un remords?...

Sombres incantations... mais quand on croit que le poète est allé jusqu'au fond de la désolation, et que de ce dernier cercle du Dante il ne reviendra plus, ayant perdu l'espérance, il entonne sur les tombeaux une chanson où éclatent les vives couleurs des fleurs des champs.

Sur l'infini des matins calmes,
Les blés nouveaux
Houlent au vent comme des palmes.
Les blés sont beaux.

Chevauchés d'or et de lumière,
Eblouissants,
Ils dominent la plaine entière.
Les blés sont grands.

Dans le sol dur qui se calcine,
Du cœur des morts,
Toute leur âme a pris racine.
Les blés sont forts.

Les blés sont beaux dans l'herbe tendre,
Les blés sont grands au seuil des flots,
Les blés sont forts... les blés de Flandre
Ont bu le sang de nos héros!

Comme de nos propres tombeaux parmi les blés, — ces

croix coiffées de képis, — *la Marseillaise*; ainsi jaillit, nouvelle *Brabançonne*, l'hymne de joies, des angoisses de la Flandre mutilée et saignante. Ainsi de la sombre crise des « Flambeaux noirs », l'âme de Verhaeren s'était élancée victorieuse vers la « Multiple splendeur » du monde. Et c'est bien toujours à lui qu'il faut revenir quand on parle des poètes flamands, parce que, tel Rubens dans son atelier peuplé d'élèves assez habiles pour reproduire — parfois trop fidèlement — la manière du maître, il est l'inspirateur de cette débauche de poésie qui succède dans l'histoire de la Flandre à la débauche de peinture du XVII[e] siècle, étroitement liées toutes deux à travers plus de trois siècles.

III. GESTES EN FLANDRE ET SON DESTIN

Les temps redevenus épiques, la chanson de gestes succède à la chanson. Que dans ses larges peintures émouvantes, Verhaeren se fasse l'historien et le vengeur de sa race foulée aux pieds par les Huns, son rôle est plus vaste encore. De dessus la terre de Flandre s'élevant, il a la vision de l'Apocalypse nouvelle, du monde s'ébranlant de toutes parts, et son poème en prend un vol immense, celui de la divinité qui plane, *les ailes rouge de la guerre*, au-dessus de la lutte universelle. Quand il ouvre un cycle nouveau, celui du roi Albert succédant au roi Arthur dans l'imagination des peuples d'Occident, une cohorte de poètes se distribue la tâche à ses côtés, et Wyseur de sonner en Flandre le tocsin dans un chant dont nous reconnaissons le rythme furieux :

Des poings de peur, des poings là-bas,
Cognent les cloches en tourmente,
Et le clocher du haut en bas
N'est plus qu'un frisson d'épouvante.
Des poings de peur exorbitante
Battent le bronze à tour de bras !

Dans la campagne échevelée,
L'ouragan roule avec le soir,
Nuée encore après nuée,
Tant de clameurs de désespoir
Qu'il semble au ciel lugubre et noir
Que la folie est déchaînée !

Avec des sauts, avec des bonds,
Avec des heurts cassés en râles

Aux pierres des auvents profonds,
Sur l'infini des chaumes pâles
Tombent en grêles de rafales
Des cris d'alarme aux horizons !

Et tandis que les populations fuient, monte la farouche clameur des soldats allant à la rencontre de l'ennemi :

Les Huns dévalent la plaine,
La haine
Comme un couteau entre les dents.
Vengeurs, que pas un seul n'en demeure vivant !
. . . . . .
Devant eux tout a fui, les campagnes sont vides,
Et sur les ruines livides
Campent les Huns, les Huns sont las.
Ils sont repus de meurtre et gorgés de pillage,
Et les villes et les villages
Flambent là-bas,
Telles des torches monstrueuses et sauvages
Tordant leurs bras vers les nuages
Rouges et lourds sous le ciel bas...

Par les chemins de deuil, par les chemins où rôde,
Sinistre le malheur,
La lune a vu passer, blémissante d'horreur
Et d'épouvantement, le douloureux exode
D'un lugubre troupeau flagellé par la peur.
Vers quels horizons noirs allaient-ils, pauvres choses,
Hommes, femmes, enfants,
Et ces vieillards aux cheveux blancs,
Vers quels horizons noirs, vers quelles portes closes ?

Le poète qui écrit ces vers porte l'uniforme. Il a vu la retraite vers Anvers comme j'ai vu celle qui de la Meuse nous a menés à la Marne, semblables sans doute, encombrées du lamentable cortège des civils, vieillards, femmes, enfants. Puis à l'hiver, les fronts fixés, il a connu de près la vie des tranchées avec les rites habituels — la relève, la fusée, quotidienne étoile des nuits, — et ses incidents, une capture de prisonniers par exemple.

La relève des travailleurs s'avance :

L'horizon est si noir qu'on n'en voit pas la fin.
Deux à deux nous allons par le même chemin.

Dans la nuit inconnue et pleine de mystère,
Deux à deux nous allons, longue file sévère.

Les peupliers tordus, les saules attristés
Ouvrent sur nous les yeux de leurs curiosités,

Et demandent entre eux, mystère, qui nous sommes,
Ou des divinités ou des fantômes d'hommes...

L'horizon est si noir qu'on n'en voit pas la fin,
Et nous ne savons pas où mène le chemin...

La fusée des nuits de garde silencieuse gicle du sol, monte au ciel, s'y balance en une étoile verte et retombe :

Le ciel est noir comme un corbeau,
On ne voit rien, pas même l'eau
Qui stagne dans les mares sombres,
Le long des routes et des ombres.

Sur le pavé gras et luisant
Tombe la pluie en clapotant,
Tombe la pluie en trame fine,
La pluie amère qui s'obstine.

Et, fors la pluie et fors le vent,
Tout est silence immensément...
Soudain une étoile s'éveille...

A l'arrière des tranchées, les prisonniers du dernier combat passent, lugubre défilé qui réveille la haine endormie :

Dans la campagne et dans le soir,
Chemine un vague troupeau noir.

Sous les fouets cinglants des bises en démence,
Deux par deux, trois par trois, encadrés de lignards,
Ils vont déguenillés, livides et hagards,
Et leurs bottes sonnant sur la terre, en cadence.

Dans la campagne et dans le soir,
Chemine un vague troupeau noir.

La Peur, plus haute encor que la Désespérance,
Sur leur front ravagé met ses masques blafards,
On dirait voir passer de sinistres bagnards,
Ployés sous le fardeau de quelque crime immense.

Dans la campagne et dans le soir,
D'où viennent ceux du troupeau noir ?

Ils viennent de là-bas, des mornes métairies
Qui croulent, de là-bas en Flandre des tombeaux
Et des hommes fauchés, comme blés en prairies...

§

Haine contre l'Allemagne, grande en Flandre. Plus grande encore peut-être que chez nous, parce que l'Allemagne l'a

trompée *odieusement*, — ici le mot prend tout son sens étymologique, — lui ayant offert son amitié et s'étant réclamée d'une parenté dont elle est déchue, jusqu'au jour où elle a tenté de l'assassiner. L'antique amitié au contraire entre Flandre et France, dès le temps où les rois de France n'avaient pas de plus puissant second dans leur domination spirituelle sur l'Europe — sans doute aussi de plus indépendant vassal ; — cette antique amitié, combien les épreuves traversées ensemble l'ont accrue, et le sacrifice librement consenti par la nation en la personne de son roi, « l'homme qui fut saint Georges » !

— Nous voyons l'éclair éblouissant de l'épée.

Nos querelles anciennes, qu'elles sont oubliées devant ce sacrifice qui atteste une féodalité invisible : l'homme qui incarne la Flandre reconnaissant l'hégémonie spirituelle de la France sur l'Europe et le Monde, comme autrefois le comte de Flandre la suzeraineté du roi de France !

Flamands et Français, nous nous sentons frères, et que nous avons besoin les uns des autres, et que nous sommes naturellement unis par le cœur autant que par le sang. Ici les images des poètes prennent toute leur force en mettant en pleine lumière nos obscurs sentiments de confraternité. Ne vibrons-nous pas aux images des Flamands ? Elles chantent leur race : son attachement à la tradition et en même temps sa saine et jeune vigueur d'où naît perpétuellement une création nouvelle ; son catholicisme héréditaire — « Pays-Bas Catholiques » disent les vieilles cartes gravées ornées d'emblèmes, — lié à une foi neuve dans l'avenir :

Combien de clochers et combien d'églises
La nuit de Noël ne chanteront plus,
Dites, ma douleur, combien se sont tus
En Flandre là-bas, dans les heures grises,
Combien de clochers et combien d'églises ?...

Qu'advienne la Paix, ont chanté les cloches.
Où chantaient ces voix, ce n'est plus chez nous ?
« Noël ! Christ est né ! La Paix soit sur Vous,
Sur vous, les très bons et les sans reproches... »

. . . . . .

Flandre, c'est au ciel qu'ont chanté tes cloches !

« Les très bons, les sans reproches ». Ils sont la race dont c'est le rôle historique de nous infuser périodiquement du

sang. Ils nous livrent leurs trésors, et les unissant aux nôtres nous leur apprenons avec nos antiques disciplines le meilleur usage à en tirer. Elle demeure un symbole éternel, l'histoire du gallo-romain Eloi forgeant avec adresse des lingots d'or de Dagobert, non pas le seul siège qu'en attendait le mérovingien un peu naïf, mais deux d'une beauté inconnue.

Dans les images des poètes de Flandre, colorées comme nos images d'Epinal et de Lille, d'Orléans et de Valenciennes, comme les vieilles images dont les tons vifs ont charmé des générations d'enfants dans les provinces françaises ; dans ces images des poètes, mieux que dans les discours des hommes d'Etat, nous retrouvons nos parentés, les liens du sang, les plaisirs de l'esprit partagés. Les poètes, ce sont les vrais révélateurs des âmes, et qui les montrent communes.

Les poètes nous révèlent encore les destins des peuples.

La France est déjà l'héritière des civilisations grecque et latine. Avec Annunzio, un autre Italien, Canudo, l'a reconnue pour sa patrie et a vu dans Paris la capitale du monde méditerranéen. Notre grand art français, en effet, — et l'art est l'expression d'un peuple, — c'est Poussin tout chargé des dépouilles de Rome. Mais c'est aussi, né sur les bords de l'Escaut, Watteau en qui se résument un Rubens flamand, un Van Dyck presque anglais.

La Flandre, par sa race et sa situation géographique, n'est pas seulement notre amie, c'est le lien naturel, le truchement entre la France et l'Angleterre, parente et proche qu'elle est à toutes deux, recevant du *channel* ce que par Anvers et l'Escaut elle transmet au Valois. Les provinces françaises du Nord, baignées par le grand fleuve d'Anvers à Saint-Quentin, sont celles où l'élément franc a laissé le plus de traces, où un Shakespeare, un Maeterlinck, un Verhaeren, génies pareillement intuitifs, sont sentis et compris le plus immédiatement. Le rôle de ces provinces, c'est de répercuter jusqu'à Paris les impressions qu'elles reçoivent de l'Angleterre par la Flandre, en sorte que Paris, cœur de la France, soit encore celui de l'Europe Occidentale opposée à un possible *Mitteleuropa*, c'est-à-dire le cœur du monde civilisé contre la barbarie.

Voilà ce que peut pour la paix et le bonheur de ce monde, disent ses poètes, l'amitié de Flandre et de France.

ANDRÉ-M. DE PONCHEVILLE.

MARSDEN STANTON A PARIS

(*Fin* [1])

—

XXIV

La villa de Guiraud était une de ces constructions à rez-de chaussée surélevé, mi-campagnarde, mi-citadine, comme on en trouve dans la grande banlieue de Paris et qui datent du temps de Louis-Philippe. Devant le perron, au milieu d'une corbeille de rosiers nus, se patinait une stèle de pierre. Un petit chemin circulait autour. A droite et à gauche, une bordure de lierre rampait le long de deux massifs de conifères-nains qui rendaient moins froid ce jardin hivernal. Derrière la maison, un terrain légèrement en pente, avec quelques arbres fruitiers, servait de potager. A l'extrémité, le sculpteur s'était fait construire un haut atelier vitré assez long, qui se terminait en demi-cercle comme une abside. A l'intérieur ce fond arrondi, qui contenait les trésors du maître collectionneur, était séparé du reste de l'atelier par une suite de tentures anciennes suspendues à une lourde poutre transversale.

Après trente ans de labeur incessant, l'homme célèbre dont on voyait les œuvres dans les musées de Paris, de Stockholm, de Berlin et de New-York, chez le comte Grabowski à Cracovie, dans les palais du Duc de Poolshire et de Lord Cronsbury à Londres, avait enfin pu se loger selon son goût et son bon plaisir. Ne pouvant résister à l'envie de réunir chez lui ses quelques amis, il leur écrivit vers la fin de décembre qu'on pendrait la crémaillère le soir de la Saint-Sylvestre. Les habitués de *la Roseraie* avaient été bien étonnés de voir Gui-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 439, 440, 441 et 442.

raud célébrer une fête qu'il ne jugeait autrefois que comme « un prétexte désuet de beuveries stupides ».

Mais, craignant la solitude et désireux que chacun de ses intimes connût sa nouvelle demeure, il avait savamment combiné ses faire-part d'installation avec une invitation à peu près explicable. C'est pour cela que nous le voyons, ce soir du 31 décembre, devant sa grille attendre Franchemin, Lalande et sa femme, qui mourait d'envie de voir l'intérieur de madame Fernande, Robert Logives, toujours solennel derrière ses lunettes, Stanton et Pablo Mojados, une surprise, revenu du Midi avec un certain Paul Levier, fils d'un tanneur millionnaire du Havre, qui, faisant lui-même de la sculpture, le soutenait solidement. Toute la petite bande était venue à pied de la Gare de la Rive Gauche en traversant la silencieuse résidence provinciale aux fenêtres closes et aux avenues ourlées de leurs tilleuls, défeuillés et peignés en brosse.

— Elle doit être heureuse, ici, votre femme, dans ce petit palais ! s'écria Germaine.

— Allez chez elle ; vous n'avez qu'à pousser la porte en haut des quatre marches devant vous, pendant que je vais conduire les hommes boire un verre chez moi.

Ce *chez moi* était naturellement l'atelier, grand comme une salle de banquet, au bout de la petite propriété, où Guiraud avait fait installer une couchette derrière un gobelin, un lavabo et un buffet renfermant des conserves, des biscuits, des flacons poudreux au cas où il désirerait manger quelque chose « à des heures indues ».

On fit le tour du propriétaire. A peine le sculpteur avait-il ouvert une bouteille de vieux Sherry sec, que Barouin entra en protocolaire *macfarlane* noir.

— Je vous demande pardon de vous avoir manqués ; j'ai pris le train suivant, vingt minutes après. J'avais des affaires très importantes à régler.

— *Tu es toût parrdonné*, dit Mojados qui, voyant le journaliste en smoking, lui demanda pourquoi il n'avait pas mis *son tablier*?

— *Tu vas te salire en nous servang.*

Le conciliant Charles, qui avait déjà oublié l'affaire des reconnaissances, riait avec les autres. Après avoir bu un verre de Xérès, il prit Abel à part et lui confia à l'oreille :

— J'ai signé un très bel engagement avec *Le Lampion*.

— Avec *Le Lampion*, avec *Le Lampion?* Tu ne sais donc pas quelle immonde combinaison il y a là-dessous?

— Si ; l'affaire des casinos. Tout le monde sait ça. Mais qu'est-ce que ça peut me faire à moi? Ce n'est pas mes oignons. Est-ce que je me suis occupé d'anticléricalisme au *Télégraphe?* A partir du 2 janvier prochain, je serai secrétaire de la rédaction du *Lampion* quotidien, matinal et littéraire.

Depuis quelques jours déjà les murs de Paris étaient couverts d'affiches violettes aux caractères jaune vif, avertissant le public que *Le Lampion*, journal du matin, indépendant, allait paraître avec la collaboration d'un grand nombre de sommités artistiques. Une actrice connue y ferait le courrier de la mode, un dessinateur mondain illustrerait régulièrement les critiques théâtrales de Nathaniel de Castro ; on promettait des nouvelles, des romans, des études par des membres de toutes les académies, des chroniques rimées par M. X.., des nouvelles à la main par M. Y...

Le nom de Franchemin n'était pas cité dans cette liste criarde. Il en était navré parce qu'il se voyait toujours encore ignoré de la rive droite.

« Peut-être, pensa-t-il, naïf comme un poète sait l'être, me trouve-t-on trop propre pour me croire capable de hurler avec les loups. »

Ce qui l'ennuyait aussi, c'était l'improductivité de Barouin qui depuis un an n'avait plus fait un seul poème, qui se consumait à écrire partout, afin de faire une noce folle et sans arrêt. Et à présent il acceptait une place dans ce nouveau journal aux destinées éphémères.

— Ce n'est pas sérieux. Tu ne possèdes aucunement les connaissances encyclopédiques exigées pour un tel poste ; en outre, tu te compromets à t'engager dans un quotidien fait pour des raisons crapuleuses !

— On vous dérange ? demanda Marsden s'approchant des deux écrivains, au bras de Logives qui aimait beaucoup l'Américain celtique.

— Non, pas du tout, dit Barouin ; Abel me fait une scène parce que j'ai accepté une place qui me rapporte cent cinquante francs par semaine, sans compter les nouvelles, les contes, les petits poèmes que j'y caserai. J'espère bien que tu

me permettras de publier aussi de ta copie pour le plus grand bien de nos lecteurs et celui de ton portefeuille. Qu'est-ce que cela peut nous fiche à nous, si *le Lampion* est pécuniairement alimenté par un syndicat de tenanciers de jeu ? Tu fais pauvrement le guide, laisse-moi faire richement le reporter.

— Ce n'est pas la même chose ; on peut cirer des bottes, vendre de la graisse de cheval, faire même le souteneur si le cœur vous en dit, cela ne changera rien à vos talents. Mais faire du journalisme ! Pour bien écrire il faut ou croire ce que l'on pond ou avoir du génie. Ecrire sans conviction, c'est cela qui use la meilleure plume et tu me permettras de ne pas être convaincu que tu vaux un Fénelon ou un Flaubert. Par-dessus le marché tu risques la prison, en te compromettant avec ces gens sans scrupule. Puis, dis donc, oseras-tu mettre ton nom sous des éloges qu'un maître-chanteur quelconque t'imposera ? Tu ne comptes pas publier ce que tu voudras ? Tu seras obligé de dire tant de bien par semaine de tant d'imbéciles qui, au point de vue financier ou autre, intéressent ton patron. Si sa grue fait de la peinture, allons... du bien de la grue. Si son fils ou la femme de son collaborateur politique ou la sienne font des pastels, des aquarelles, allons... de la gloire au fils ou à la femme ! S'ils accouchent de plaquettes de poèmes...

Lalande, Guiraud et Mojados, qui s'étaient entretenus de leur métier en buvant du vin d'Espagne et en regardant une ébauche en terre glaise que le sculpteur avait débarrassée de ses linges mouillés, accoururent en entendant Barouin crier : « Ce que tu exagères, mon cher Abel ! D'abord ces notices d'art, si on m'oblige d'en faire, je les signerai *Vasari II* ; cela a l'air d'un nom de cocotte à quatre pattes. Puis, comme revanche, j'aurai la facilité de rendre service aux peintres et sculpteurs que j'admire ou pour lesquels j'ai de la sympathie personnelle. Est-ce qu'il n'était pas bien, mon papier sur toi, Lalande ? » demanda-t-il à l'émailleur qui tirait sur ses grosses moustaches.

— Très bien, je te l'ai dit. Vraiment, tu m'as épaté, car tu n'as rien compris au métier même ; mais cela n'a pas d'importance Ton évocation de Limoges, et de ses habitants des anciens temps est très réussie. Puis je suis sensible à tes flatteries pétillantes qui sont jolies comme tes chansons des *Danses dorées*.

— Je suis d'accord avec Jean Lalande ; l'article de Barouin sur l'émaillerie était bien fait, attesta Logives.

— Je ne dis pas le contraire. Donc tu plaques *Le Télégraphe* ? demanda Franchemin pour en finir, tout en se promettant de revenir à l'assaut dans le courant de la soirée.

— Oui, veux-tu y prendre ma place ?

— Merci.

— Abel n'est pas assez calé pour faire de la critique d'art dans un journal, expliqua sarcastiquement le sculpteur.

— C'est pourtant vrai que tu ne fous jamais les pieds au Louvre, que tu ne lis jamais un livre technique tout comme tes collègues. Seulement ils sont moins doués que toi ! Et pourtant c'est vous qui, pendant des années, tenez en suspens le succès de nos artistes... s'écria Franchemin.

— Ce n'est pas si grave que ça.

— *Eh bieng, qu'est-ce qu'il te fô* ? demanda Mojados.

— Le plus intelligent d'entre vous aurait besoin d'une avance de cinquante ans sur le sujet à traiter et, en réalité, deux ou trois matinées avant l'ouverture d'un Salon vous suffisent, dit Abel indigné, en vidant sa pipe dans un cendrier en malachite.

— A table ; j'entends la cloche, avertit l'hôte, allons, le coup de l'étrier et en avant !

— Ce Vasari, reprit le guide, dont tu fais ton père, a créé une littérature qui n'a servi qu'à faire mousser les officiels italiens.

— Parfaitement ! insista Logives en refusant, d'un geste, de laisser remplir son verre. Sans lui il y a belle lurette qu'on ne couperait plus dans la grandeur légendaire d'un Michel-Ange, grandeur qui ne consiste qu'en une exagération méthodique des proportions faussées ; sans lui, Raphaël serait considéré selon son mérite, comme un habile petit peintre, plagiant ses maîtres, chacun à tour de rôle, pour le plus grand amusement des cardinaux et de leur souverain. Puis il y a Diderot accusant Chardin de faire du trompe-l'œil pour le flatter et d'être négligent pour pouvoir souligner la grandeur d'un Greuze.

— Il ne reste que leurs anecdotes qui puissent amuser le bourgeois en mal d'érudition... dit Lalande avec autorité.

— Vasari a écrit, à propos des émaux florentins : *Spezie*

di pittura mescolata con la scultura, déclama fièrement Barouin qui avait mis cette expression au-dessus de son article sur l'émailleur.

— C'est formidable, dit celui-ci en frappant sur l'épaule du journaliste : je ne savais pas que tu connaissais toutes les langues.

— *Si j'avais trouvé ça, je demanderrais la Légiong d'honneure moi-même*, blagua Mojados.

— Madame Fernande vous attend, vint dire en courant la petite Lalande, délicieuse dans son fourreau « gorge de pigeon », maintenant son tour de cou en plume d'autruche sur ses épaules.

— Alors ni les anciens ni les modernes n'ont rien fait de propre en jugeant l'art de leurs époques respectives ? demanda, en suivant les autres, l'Américain à Logives qui remontait le col de sa redingote pour traverser le potager où gelaient quelques choux rouges.

Dans la salle à manger meublée de bois blanc avec, comme dessus de portes, deux natures mortes en émail de Lalande, un poêle en porcelaine d'Alsace répandait une chaleur généreuse. Aux murs étaient accrochés quelques plats et un cartel sur son support en faïence de Strasbourg.

La maîtresse de maison se tenait fièrement debout sous cette pendule entre les deux fenêtres dont les rideaux fermés étaient en toile de vin comme les coussins des chaises autour de la table. Sur un buffet et deux serveuses, des fruits, des compotes et des confitures dans des surtouts en cristal. La pièce était éclairée par une lumière tamisée qui sortait d'une coupe en agate rose suspendue au plafond à solives rabotées.

Aussitôt avalé le bouillon d'une poule au pot, on en revenait à la critique ; mais Barouin qui en avait assez, comme il remarqua, et les dames, protestèrent.

— Ne parlez pas d'art ce soir... supplia Germaine.

Logives, absorbé, ne prit pas garde à la prière de la jeune femme.

— Marsden me parlait tout à l'heure des critiques modernes, dit-il.

— Ils sont leurs prédécesseurs, affirma à son tour Franche-

min. Même Huysmans dans *Certains* et autres volumes est vide...

— Comme un tombeau neuf, acheva Mojados.

— Eh ! oui, reprit Abel, quand il explique un Lucas de Leyde, un Fra Angelico, alors il comprend. Mais pensez un peu à ce qu'il fait de Gustave Moreau, ce précieux littérateur de l'aquarelle !

— Et Zola dans *Mes haines* que vous m'avez prêté dernièrement ? demanda Stanton.

— Ce qu'il y a de consolant dans ce dernier, c'est qu'il fait un piédestal à Manet avec les cadavres officiels d'un salon véreux, et c'est très bien. De même Baudelaire (1) est un démolisseur plutôt qu'un constructeur, quoiqu'il ait le premier apprécié Constantin Guys à sa juste valeur... pérorait Logives.

— C'est là le *hic*, observa Guiraud. On peut aimer ou haïr ses contemporains et se faire entrepreneur de démolition dans les gazettes de gauche, comme notre ami Robert lui-même. Mais pour pouvoir impartialement juger d'une œuvre il faut du temps, ainsi que le disait tout à l'heure Abel. Parlez-moi de Renan en Grèce, malgré sa compréhension protestante, de Ruskin, oui de Ruskin, insista-t-il en voyant la moue de Franchemin, du Ruskin à Amiens, de Barrès à Tolède ou à Venise, de Fromentin devant la *Ronde de Nuit* ou de Mirbeau à Bruxelles. Je ne me souviens plus quel auteur a dit que l'objet ou l'expression d'art qu'on juge doit être une révélation pour le critique dont l'atavisme se réveille et s'exalte au moment de la trouvaille. Et c'est vrai, ça. Car alors l'écrivain ou l'historien se dira devant cette chose ancienne : je l'ai toujours connue et toujours aimée, en raison de quoi son lyrisme explicatif s'excitera.

— Eh bien, dit Barouin ennuyé, nous verrons. Mon opinion vaut la vôtre et je continuerai, malgré votre réquisitoire, à faire pour le mieux. J'aime ce que j'aime : voilà ma seule maxime de maudit chroniqueur. Mais je ne suis pas pourri d'art ancien et j'aime mon époque avec des poètes comme toi, Franchemin, et des plastiques comme Lalande et Guiraud ; voilà la vérité.

(1) Les vins généreux rendent ces artistes injustes : Baudelaire ne s'est trompé sur personne. Tous ceux dont il a préconisé la supériorité sont restés et resteront. (Note de l'auteur.)

— Ta vérité...

— Bien sûr, la mienne et je vous annonce même que si Marsden, avant de s'en retourner en Amérique, fait une exposition, il aura une tartine de deux colonnes de Barouin dans *le Lampion*.

— Tiens! C'est une idée, s'écria Guiraud, on pourrait lui arranger ça chez le père Lyon, une exposition personnelle! Qu'en dis-tu, Jean?

— Que le père Lyon marchera si nous voulons, mais voudrons-nous?

— J'en suis sûr, dit Abel ravi, en goûtant à son grand verre de Bohème à figures rouges, que Guiraud venait de remplir. Il interrompit la conversation avec un : « Mon Dieu, que c'est bon! »... pendant qu'une soubrette enlevait son assiette à poisson. Qu'est-ce que c'est?

— Du vin de Cahors qui me vient d'un morticole.

— Il s'y connaît, celui-là.

— Comme tous les médecins, affirma Logives, j'en sais quelque chose.

— Moi aussi, je sais quelque chose : c'est que vous êtes tous d'une gaîté à faire pleurer. C'est ça, nos étrennes, *pour nous autres mesdames*, de vous entendre faire les maîtres d'école comme tous les jours de la semaine?

— *Ah! Bieng. C'est pas moi qui lui dit...*, se réjouissait Mojados en applaudissant Germaine.

— Vous ne sortez rien de joyeux non plus!

— *Moi, je suis en traing d'apprécier...* repliqua Pablo en découpant une aile de l'énorme poule bouillie, servie sur un lit de riz, couverte d'une sauce à la crême et aux morilles. Celle-ci fut suivie d'un foie de canard truffé.

— Raconter-nous vos dernières aventures, pour apaiser ces princesses...conseilla Guiraud en préparant la salade d'avance.

— *Mesdames et Messieurs*, commença, sans se laisser prier, Mojados, en s'inclinant courtoisement, *j'ai rencontrré Jacques Lagarrde qui ma offerre des sommes conséquentes et à dînere.*

— Non...

— *Si! J'ai accepté song dînere en compagnie d'une femme inconnue et mong nouveau copaing qu'il n'avait pas invité...*

— A qui la femme?

— *A Lagarrde...*

— Allons donc !

— *Je vous le jurre! Il m'a dit bôcoup de mal de Jeang!*

— Je m'en fous.

— *C'est ce que je lui ai dit.*

— Mais ce n'est pas très drôle... s'écria Germaine.

— *Attendez, attendez*, dit Mojados avec flegme. *Ça va le devenire.*

— Tu lui as vendu deux matelas pour un appareil photographique? demanda Logives.

— *Oh, nong! je ne commets jamais deux fois le même crrime. Je l'ai fait cocu!*

— Il n'a pas de maîtresse...

— *Mais si, puisseque je vieng de vous affirrmer; c'est une jeunesse de Liège!*

— M^lle Beulemans? demanda M^me Fernande en reprenant du foie.

— *Nong, M^lle Christine Vande.. je ne me souvieng plus du rreste.*

— Ça n'a pas d'importance.

— *Merrci. Aprrès dîner il nous mène chez lui, sa môme et nous deux. Une fois rentrrés, je lui demande à brûle-pourpoing : Où est la Carroline? Quelle Carroline? qu'il me dit. Mais ta fillle! Je n'ai pas de fillle! Qu'est-ce que tu rracontes? Tu n'as pas de fillle? que je fais, quelle crrapule, puisque Monsieur Levier la connaît aussi bieng que moi! Levier affirrme ce que je dis en levang les deux doigts de la maing drroite! Levier affirme tout ce que je veux!*

— Il paraît... dit Barouin, très sérieux.

— *Alorsss, cet imbécile de Lagarde, au lieu de rrigôler, voilà qu'il se fâche! Moi, j'insiste. Il nous injurrie bêtemeng et naturrellemeng fait croirre à la gongzesse qu'en rréalité il cache une fillle : et peut-êtrre la mèrre avec! qu'elle crrie. S'il ne les a pas coupées en morrcô, que je fais. Ah, tieng, tu me dégoûtes! hurrle sa congquête de huit jours. C'est vrrai! t'as une gueule d'assasing! Tu vas me dirre tout de suite c'que t'en a fait de tong ménage ou je déguerrois... et patati et patata. C'était irrrésistible, vous pouvez m'eng croirre!*

Mojados but une gorgée de vin. On pouffait de rire.

— La suite! réclama Germaine, mangeant sa glace à petites bouchées.

— *Voilà qu'en jetang ung rregard de complice à notre cherr ami Lagarde, je me repreng : je vous garrantis, Madame, qu'il n'a pas d'enfang ! Trôp tarre, qu'elle fait. Ce n'est pas la peine... je ne rresterai pas une minute de plus ici. Et elle fiche le cang en claquang la porrte.*

La mimique de l'Espagnol à ce moment fut d'un drôle accompli.

— *Je vais te la ramenerr, que je dis à ce créting qui voulait la suivre. Il ne manquait qu'ça ! Rreste ici ! que je lui dis, les femmes ne comprrennent pas la farrce, mais... elles rrespectent la parole d'un Catelang ! Et Levier et moi, nous dégrringolong l'escalier...*

— Vous l'avez rattrapée ?

— *Bieng sûr ! La gosse était furieuse. Elle pleurrait de rrage. J'ai bieng été obligé de la congsoler, cette pôvre enfang, blonde comme une meule. Et je l'ai accompagnée chez elle. Il parraît*, termina Mojados, *que Lagarrde veut me tuer.*

Grâce à cette abracabrante histoire qui fit surtout plaisir à Madame Lalande, ennemie naturelle de ce « Harpagon plat et collant », grâce à cette histoire on ne revint plus de toute la soirée sur des choses sérieuses. Marsden chanta des airs nègres en s'accompagnant sur une sorte de vieux *banjo* accroché à un clou dans le corridor et Jean poussait des chansons bourguignonnes : *La poum' de tarre... et les Filles de l'Yonne.* Vers les trois heures du matin, Barouin et Mojados, exubérants, jouaient à eux deux un drame en dix actes avec chœurs et orchestre.

Et seulement, comme l'Angelus du matin sonnait, on se sépara, ou plutôt Fernande et son ami, à travers le parc royal, dénudé et gris dans le brouillard, accompagnèrent leurs invités à la Gare des Chantiers, au premier train de Paris.

XXV

Nous connaissons trop bien Stanton pour le croire capable de caprices. Ce garçon consciencieux, jusqu'au scrupule, ignorait tout de ce vice encombrant et, quoi qu'on en dise, aussi masculin que féminin... Autant appeler capricieux l'œuf qui se change en larve ou le ver qui devient papillon : Marsden

n'est pas de ceux qui veulent tous les jours autre chose, ou, pire, qui ne savent pas ce qu'ils veulent.

Pourtant depuis son arrivée à Paris, le jeune homme avait peint, sinon de trois manières, au moins pour trois raisons différentes, ce qui revient à peu près au même.

D'abord, comme nous l'avons vu, il espérait faire de bons tableaux, bien vendables, et vivre honorablement de sa vente. Puis, mécontent de ce qu'il avait fait jusqu'alors, à cette mémorable matinée des *Indépendants*, jugeant son propre travail d'une extrême faiblesse par rapport aux peintres qui l'entouraient, il se lança, sûr de lui, quand même, dans la direction égotiste : il voulait être digne de figurer parmi Lalande et ses contemporains. Il espérait rentrer aux Etats-Unis en vainqueur, un peu comme le champion renommé d'un sport à la mode.

Enfin, Stanton ayant appris rue du Mont-Cenis à employer sa science avec mesure, à brider des inspirations, quelque chose de noble remplaçait son ambition impatiente. Il se prépara instinctivement à vouer ses forces, comme l'explique Montaigne, à la commodité particulière de ses amis. Ni le doute, ni l'envie ne le préoccupaient plus et on peut dire que, pour la première fois de sa vie, Stanton peignait sans arrière-pensée. Il prenait racine dans une élite dont l'exemple type se nomme Alexandre Guiraud. Il se sentait une parenté avec Lalande, d'une de ces familles qu'on appelle à travers les siècles par des noms trop généraux, comme *Les Maîtres toscans*, *Les Hollandais*, *L'Ecole de Rubens*, *Le XVIII^e^*, *Les Peintres de 30*, *Les Impressionnistes*, et ce qui suit.

N'oublions pas que rien n'avait préparé cet Américain à supporter le poids d'une chose aussi précieuse que le talent. A Irontown, Marsden était unique. D'un pays quasi puritain et d'un milieu où l'on s'attend à tout, excepté à voir naître un poète, fût-il du pinceau, le pauvre garçon manquait totalement de préparation morale. Comme Franchemin l'avait écrit dans son Essai : *En France, votre père a beau être gendarme ou homme de peine, chaque quartier de ville ou de campagne possède de quoi alimenter un cerveau curieux. Avide de sensation, on s'y éduque soi-même avant tout.*

Les cheminées de la Pensylvanie sur un fond de fumée derrière la ligne monotone de toits, brisés çà et là par un *sky-craper*, sont propices au recueillement.

Si une réalité faite d'artifices se trouve sous la main dans un pareil paysage, l'irréel, qui abreuve le penseur et excite l'imagination, sort difficilement d'entre les plumes de suie et les cris des rouages d'usine. Mais même en supposant Irontown en la plus jolie vallée du monde, ce qui n'est pas le cas, l'impitoyable industrie qui déplace des rochers, canalise les fleuves, rase des collines, plante des poteaux télégraphiques, coupe les forêts, gâte le paysage avec des viaducs gigantesques, pèse tellement sur les Amériques habitées, que même l'avantage d'un aimable site sans esprit local, sans dialecte, sans habitudes propres, sans souvenirs, en un mot sans tradition, n'aurait que fort peu aidé à l'éclosion des dons innés du talentueux adolescent.

Tout en pressentant le danger depuis le jour de son départ, ni son père, ni lui-même n'entrevirent, même pas à leurs récentes rencontres, l'abîme qui s'était creusé entre eux, séparant probablement à jamais le peintre de son entourage familial. Non pas que Marsden reniât sa patrie ou n'aimât plus ses proches. Il faisait pire. Il était capable de soutenir avec *impartialité* quelques avantages de son ancien pays, comme d'un pays quelconque! Il défendait le grand intérêt qu'a pour le voyageur industriel une contrée aussi laborieuse que celle où il avait vu le jour; il savait gré à ses maîtres d'antan de lui avoir donné les sens des procédés mécaniques; à son père de lui avoir enseigné la probité; aux préceptes placides de Mister Harken de ne pas risquer autant de tomber dans les excentricités à la mode. Seulement il considérait, à juste titre, sa réussite comme une chose anti-américaine...et là on ressaisit toute la trouvaille d'Abel Franchemin : « Marsden avait déplacé sa confiance. »

De Vinci enseigne avec son bon sens habituel qu'il faut quitter le point où l'on travaille pour se placer au point d'où l'on verra son travail. Marsden, consciencieux de nature, faisait cela depuis toujours et sans avoir lu le *Trattato della Pittura*. Seulement, le public américain qu'en imagination il rendait juge de ses progrès avait fait place au public français.

Entre une de ses dernières peintures et une de celles qu'il avait apportées d'Irontown, il y avait un monde ou plutôt... un océan. (Le mot est de Mojados.) L'évolution avait été si

prompte qu'elle semblait une révolution. Malgré sa jeunesse et un certain *Lalandisme* (ce mot-là, par Lagarde, soufflé à l'oreille de plusieurs confrères), une œuvre de Stanton était de Stanton et de personne autre. Sa peinture très dépouillée, à l'instar du XVI^e^ siècle (c'était cela probablement son *Lalandisme*, mais qui provenait plutôt du Louvre que de la rue du Mont-Cenis), sa peinture était toute faite de sentimentalité et de force contenues : tout le caractère de Marsden.

Quand Guiraud et Jean Lalande proposèrent au père Lyon, qui avait une galerie, rue Daunou, de faire une exposition particulière de Marsden Stanton, le marchand d'art n'hésita pas : ces deux artistes, dont il vendait les productions avec de gros bénéfices, étaient en même temps ses amis et traités comme tels.

Gustave Lyon n'avait pas été beaucoup moins pauvre que M. Alexandre, et c'était lui qui, vers 1900, avait osé lancer Guiraud, ne possédant parfois comme tout avoir que les cires perdues et les marbres du futur maître.

A présent sa boutique était une entreprise de millionnaire où l'on ne trouvait qu'un nombre très restreint d'œuvres de qualité rare. A part les émaux de Lalande, les sculptures de Guiraud, et une vingtaine de tableaux de jeunes maîtres du paysage et du portrait dont j'ai cité des noms ailleurs, M. Lyon avait toujours en montre une curiosité de grande valeur, comme la maquette originale d'un groupe de Carpeaux, un Toulouse-Lautrec, un Sisley ,hors ligne ou une eau-forte de Goya.

L'opinion d'Alexandre Guiraud était un critérium pour le vieux Lyon. Une affaire jugée bonne par le premier était, sans tarder, conclue par le second. Cela n'avait pas toujours été ainsi. Au commencement, Guiraud n'était qu'une tête brûlée de passion et d'orgueil, pour le négociant raisonnable qui faillit faire banqueroute avec les premières œuvres du sculpteur. Mais quand, la vogue venue, il constata que celui-ci jugeait aussi sûrement qu'il sculptait, quand, par trois fois, il avait raté une affaire pour ne pas avoir suivi uniquement le conseil de Guiraud, il tournait casaque.

Il fut donc décidé que du 15 au 30 juin, en pleine *season*, l'Américain aurait son exposition.

— Et pas trop de toiles... une douzaine suffit. Ni aquarel-

les, ni croquis, ni dessins. On n'est pas dans un bazar chez moi, disait le père Lyon à Marsden. C'était un de ses principes : « Pas trop de marchandises dans ma galerie! » clamait-il. L'amateur donne son or précieux contre un objet qui lui parait l'être autant ou plus. Les expositions abondantes ne servent qu'à le rendre hésitant et, ce qui est aussi dangereux, à lui faire croire que l'artiste produit trop facilement...

Entre nous, Stanton aurait été bien embarrassé si on l'avait obligé de faire une grande *exhibition*. C'était seulement depuis la fin de 1912 qu'il s'était débarrassé de sa stupide préoccupation de revanche éclatante. Dès lors un succès devenait possible. Parmi les douze tableaux qu'il allait confier à M. Gustave Lyon, il y avait la « Salle à manger » de Guiraud avec Mme Fernande à table, pelant des oranges; puis quatre paysages dont l'église Saint-Blaise de Bagnolet et une vue du pont vieux d'Albi, véritable symphonie de rouges, trois natures mortes et les portraits de Franchemin, vraiment très beau, de Germaine où « le cœur avait fait trembler la main », et celui de Mojados, mauvais selon Lalande.

Le pendant, en dimension du moins, de l'intérieur, achevé par Marsden peu de jours avant l'ouverture de son exposition, représentait une jeune négresse qui vivait dans le quartier de Montparnasse. Roulée dans une écharpe bleu-ciel, debout, les bras le long de son corps mince contre un rideau gris, elle semblait une princesse d'orient au fond de son tombeau. Le cou et les deux bras nus, d'un ton de cendre brunie, sous la figure à peine plus foncée, compressaient la masse du corps serré en de larges bandes de myosotis. On voyait à peine la racine des cheveux comme un diadème de jais mêlé de fil d'or. Ses pieds, serrés l'un contre l'autre, reposaient bien à plat sur la tapisserie de derrière qui se prolongeait en carpette.

C'était seulement le soir avant le vernissage qu'un encadreur avait apporté cette peinture. Un commis la mit en place immédiatement, parmi les autres toiles, déjà installées. Quand Gustave Lyon se trouva seul dans son magasin, après avoir longtemps contemplé l'étrange image, il extériorisa son intime impression en une petite phrase qui dénote tout son caractère : « En voilà un qui, avant longtemps, pourra voyager en première. » Puis il prit une petite étiquette portant le mot VENDU,

dans un tiroir de la table à écrire, seul meuble, à part quelques chaises de sa galerie, et la colla sur une des lattes noires qui encadraient le tableau. En regardant autour de lui une dernière fois, il roula une cigarette, et s'en alla manger des tripes, qui étaient son péché mignon, dans les environs des Halles. Au lieu de rentrer chez lui, au Raincy, où sa brave femme et ses quatre enfants avaient l'habitude de ne le voir rentrer que longtemps après dîner, il finit sa soirée au concert.

Le lendemain, vers les onze heures, M. Lyon, paternellement, pria Franchemin d'éloigner Marsden. Quelques curieux matinaux annonçaient déjà l'arrivée prochaine de la petite foule intéressée qui inaugure les événements artistiques de Paris. Le père Lyon n'aimait pas la présence des exposants au jour important de leur vernissage. C'était un autre de ses principes : « On risquerait d'avoir des batailles ! »

— Emmenez-le déjeuner à Saint-Germain ou à Meudon, mais qu'il fiche le camp... dit-il à Abel en lui glissant un billet de cinquante francs dans la main.

Bientôt, chacun à son tour, Weintraub, dit l'*Arapesk*, Barouin et Mme Rose Miredoux avec son mari, firent leur entrée ; peu après suivaient le riche Paul Levier père, Victor Petit, le banquier Orenbart accompagné de sa fille, Henry Campbell, l'architecte amateur qui préférait son pied-à-terre du Faubourg Saint-Germain à sa grande maison de Cleveland (Ohio), M. et Mme Guiraud (comme on disait à Versailles), Mister Samuel Helmond, de Los Angelos, Georges Delagrange, ex-secrétaire aux *Beaux-Arts*, natif, comme Gustave Lyon lui-même, de Parthenay dans les Deux-Sèvres, et un baron de Rothschild, client assidu de la galerie de la rue Daunou.

Au milieu de la salle un groupe en granit rouge, des chiens de chasse, aux corps glabres et étirés, jouant, signé Guiraud, forçait les visiteurs à suivre un certain ordre dans leur procession devant les toiles exposées. Mister Helmond acheta une vue d'Avignon mille francs. Désiré Orenbart marchanda le portrait de Madame L***.

Le fils de John K. Stanton vendit quatre ou cinq toiles. Il le télégraphia à son père.

XXVI

A dead man sits on all our judgments-seats ; and living judges do but search out and repeat his decisions.

NATH. HAWTHORNE (1).

— Non, mais ! écoutez-moi ça ! s'exclama tout à coup Marius Barzac en appuyant l'index et le majeur contre son pince-nez sans monture. « C'est du Barouin », informa-t-il ses amis assis avec lui autour de la même table à *la Roseraie*.

« *Il y a plusieurs espèces de peintres, comme il y a plusieurs espèces de champignons.* »

— Du La Palice ! dit Armand de Bonpied en sortant une cigarette du Levant de sa boîte *extra-plate*, en or.

— Ssst... fit son voisin.

— Laissez-moi lire, s'écria Barzac qui poursuivit.

« *D'abord ceux qui imitent à froid un grand succès. D'un jour à l'autre ils empochent la manière d'un Bonnard ou d'un Roussel. Cela rapporte presque autant que de l'avoir inventé.* »

— Il n'y a que le Mojados qui ne s'imite pas ! lança Pablo en poussant du coude le jeune Levier à côté de lui.

— *Viennent ensuite les élèves de l'Ecole qui sont dans la tradition comme Monsieur Aicard tient du classique. Ils font du portrait au pastel ou à l'huile pour Mesdames Otero et Paquin. Saivent en général tous les entrepreneurs de pastiches : genre breton pour l'exportation, genre Barbizon pour la province, genre arc-en-ciel pour les Allemagnes, genre petites filles pour vieux messieurs, genre religieux pour vieilles chapelles. Tout ce monde n'a qu'une marque de fabrique : c'est la vignette de la banque de France, signée Luc-Olivier Merson.*

— Bravo !.. cria un habitué de *la Roseraie* dont l'ambition se limitait à connaître des « grands-hommes ».

— *Puis il y a les faux maigres. Ceux-ci dessinent comme Beardsley et colorent à la viennoise. Ils ont les mains pâles et boivent de l'eau minérale. Je ne sais s'ils peignent parce qu'ils sont neurasthéniques où s'ils sont neurasthéniques parce qu'ils peignent. Il vous invitent à prendre du thé à l'heure*

(1) Citation soufflée par Stanton au serviable Barouin et qui figurait en tête de l'article dont parle le chap. XXVI.

du dîner et vous servent des cakes et des petits fours en fait de langouste. Mais que fais-je dans le clos de La Bruyère ?

— C'est la barbe... dit André Laromiguière.

— Tais-toi donc ; c'est épatant ! s'extasia un autre.

— *Parlerai-je encore des retardataires convaincus comme des martyrs et entêtés comme des bébés, qui croient telle expression d'art la dernière ! On les attrape dans la salle Caillebotte, devant les Puvis du Panthéon, ou comptant les mouches de Seurat et de Signac aux annuelles des Indépendants, tombant d'inanition.*

— Mais ça peut devenir drôle ! observa un jeune homme dont tout le mérite était une lointaine parenté avec un ministre.

— Tu trouves ça drôle ? Eh bien, tu n'es pas difficile. Moi, je trouve mufle de dénigrer pareillement des gens qui ne vous ont rien fait.

C'était encore Laromiguière qui parlait. Puis il cita ces deux vers de l'*Année Terrible* :

Il advint que cet homme un jour songea : — Je règne.
Oui. Mais on me méprise, il faut que l'on me craigne.

— Poursuivez, poursuivez... firent quelques-uns ensemble.

— *J'allais oublier la catégorie de ceux qui, minorité ridicule, peignent parce qu'ils sont nés peintres.*

Marsden Stanton est de ceux-là.

— Ça frise le cubisme, annonça Bonpied avec conviction ; et, Rochefort l'a écrit, ce sont tous des étrangers, les cubistes !

— Je regrette de vous contredire... répliqua poliment le jeune Levier, amené là, depuis peu seulement, par Mojados. Les cubistes sont tous Français. Vous n'avez qu'à vous souvenir de leurs noms...

— Ça ne fait rien, intervint Barzac qui détestait les discussions ; je saute une vingtaine de lignes qui mentionnent l'arrivée de Stanton à Paris et ses débuts. Tout le monde est arrivé un jour à Paris.

— *Attentiong !* ordonna Mojados en voyant le journaliste prêt à reprendre sa lecture.

— *Il est venu à l'heure où, sans qu'on y comptât, sans qu'on y pensât, on se trouvait devant une méthode plastique totalement renouvelée.*

— C'est du Logives tout pur! découvrit l'habitué amateur, grand admirateur du Celtisme.

— *Depuis 1800 on avait vu passer les néo-classiques de Paris, les néo-primitifs de Londres, les néo-anarchistes de partout qui exécutaient à la lettre les recettes de Delacroix. Du néo-gothique avait été produit par Violet-le-Duc et autres Quasimodo; du néo-roman avait passé en même temps. Tous les genres admis par la moderne bourgeoisie, régnante, omnipotente, despote, s'étaient développés sous les yeux grands ouverts des habitants du XIXe siècle. Je dis « habitants » oh! puristes, car si nos pères et nos grands-pères ont habité ce siècle, y ont passé leur temps entre les murs étroits des néo-conventions, ils n'ont nullement vécu dans ce siècle, comme Chateaubriand l'a constaté pour le Moyen Age, comme on a vécu sous Ramsès le Grand, sous Laurent de Médicis ou sous les Valois. Ils ont laissé se succéder les périodes en les exploitant pour leurs propres fins sans en exprimer l'essence, ayant eu toute leur vie soixante-dix ans. Tout cela s'est abîmé dans le naturalisme, déluge d'excréments, de statistiques et de vérités élémentaires.*

Grand est donc votre étonnement à vous autres mi-contemporains...

— C'est nous, ça... constata Bonpied en faisant une grimace.

— Silence! hurla Mojados!

— *Grand est donc votre étonnement*, reprit Barsac, *quand le sculpteur, l'écrivain, le poète, le peintre viennent vous dire : « Nous avons tous les cheveux verts. »*

— Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? demanda Barzac, qui, s'il écrivait beaucoup, ne lisait guère.

— *Il ne faut plus ni penser, ni voir comme autrefois : tout a changé, tout est influencé par un nouveau dynamisme quotidien. Nous garderons naturellement ce qui est passé comme un instructif et troublant souvenir. Mais nous voulons pénétrer la nouvelle raison de vivre ; nous voulons une plausible excuse de vivre : la raison de nos aïeux ne nous suffit plus. Que dis-je? Elle nous fait honte.*

— Encore du Logives! remarqua l'amateur.

— *Les causes ont changé et les draperies enguirlandées qui embellissaient les salons Second-Empire de nos âmes sont usées. Tout le monde voit à travers.*

Nous cherchons de nouvelles complications, de nouvelles difficultés. Nous créons un nouvel Incompréhensible. Nous devenons une aristocratie vivace qui, seule, saura, agira, prédominera et sans laquelle la beauté n'est qu'un mot vide.

— Comment ont-ils imprimé ça dans *le Lampion*? s'adressa Laromiguière à Barzac.

— Mignonnet doit être devenu subitement fou. C'est du Charenton pur : *Nous nous enfermerons dans des tours, non pas d'ivoire, mais blindées et montant infiniment : les visites nous parviendront par le ciel.*

— Quelle verve ! soutint Levier, qui observa Mojados écoutant avec satisfaction l'écriture exaltée de Charles Barouin.

— *Le reste*, pria l'Espagnol.

— Voilà ! dit Barzac avec un mouvement de comédien résigné :

Et vos enfants et nos enfants retrouveront la foi qui avec l'égalité matérielle nous permettra un isolement psychique plus splendide que celui de la fille d'Hamilcar sur les terrasses de Carthage.

Barzac, fatigué, se tut.

— Si on ne le fout pas à la porte de son journal, je me demande ce qu'il leur faut... crâna l'auteur de *Louis d'Outremer*.

Mojados, se plaisant beaucoup, insista :

— *Mais ne l'interrompez donque pas tout le tang*; *allong, Barrzac, allong !*

Celui-ci, après avoir respiré bien fort et bu, lisait d'un trait le reste de l'article : *Sachez que si la peinture peut être éternelle de matière, comme nous l'a démontré le glorieux Jean Lalande...*

— Passe-moi la rhubarbe... murmura Bonpied.

— *Elle doit être momentanée d'expression. Toute vérité est rétrospective. Un artiste est un inventeur de vérités. Scopas avait raison et Goudea avait eu raison avant lui. Giotto avait raison et après lui Rembrandt, Philippe de Champaigne et Lesueur. Si Vigny a indéniablement donné la vérité poétique, Shelley et Mallarmé, Browning et Rimbaud, Strindberg et Maldoror sont aussi véridiques que lui. Celui qui n'invente pas son propre mensonge ou, ce qui est la même chose, sa propre vérité, celui-là n'est pas.*

Ceux qui ne se révoltent pas contre leurs maîtres, ne sont que des esclaves craintifs, soumis et lâches.

Marsden Stanton a trouvé et nous a donné sa vérité à lui, sa vérité incompréhensible pour ceux qui ne pénètrent pas sa raison à lui. Marsden Stanton monte dans la tour mystérieuse.

— Ça finit par une arrogance à gifler l'auteur : *Si vous comptiez avoir dans ce journal des explications sur sa peinture, vous vous êtes trompés. Les bonimenteurs des Ecoles en l'an 4000 en donneront l'analyse aux pompiers de cette époque.*

— Mais c'est vrai, ça ! affirma Levier.

— On dirait qu'il a fait une colère, ce garçon-là ! blagua le neveu du ministre : ça commence assez gentiment, mais après... pécaïre... quelle rage l'a pris !

— Attendez, il y a encore quelque chose !

— On te fait cadeau du reste. C'est du dépit et de la jalousie, tout cela... Barouin veut le prix Goncourt, proclama Bonpied.

— Jaloux de qui ? s'informa ironiquement Mojados.

— C'est idiot ! C'est idiot ! répéta Laromiguière.

— *C'est très bieng...*

— Très bien, non... mais ce n'est pas mal ! reconnut fastueusement Barzac ; je ferai demain un petit écho dans le *Phare* qui calmera un peu notre Barouin national !

— *Faites eng donque autang...* conseilla Pablo. *Si Barouing était là...*

— Mais il est là, monsieur Barouin, dit le garçon. Il est dehors, près de la porte, avec son ami américain.

— Tiens ! Je veux lui faire mon compliment, dit Marius Barzac en se levant.

Weintraub, en passant, serrait des mains : — *Il y a un pien pel artic'te Parouin tans le Lamplion*, confia-t-il à l'Espagnol. *Afez-fou lu, Mojados ?*

— *Ong ne fait que ça depuis six henres... ong va aller l'eng féliciter.*

— *C'est ce que chai fait en endrant.*

Barzac, Mojados et Levier se mirent à la table des deux amis. Barouin reçut le premier sans enthousiasme, malgré son : « Votre chronique de ce matin est vraiment bien tapée. Je ne

savais pas que votre directeur avait les idées aussi larges... ajouta-t-il : chez nous, on en serait malade pour un an.

— Sait-il quelque chose ? se demanda Charles qui venait d'avoir une altercation assez vive avec son chef, car n'avait-il pas passé sa critique sur Stanton par surprise !

— Cette affaire nous rapportera une centaine de désabonnements. Il ne faut pas que pareilles tentatives de jacobinisme se renouvellent... lui avait dit Horace Mignonnet ; et par manière de conclusion : — Nous sommes une maison respectable, Monsieur.

Charles était sorti du bureau de son directeur sans essayer de pousser la discussion à fond. Son regard prouvait qu'il se le tenait pour dit. C'était tout ce que son patron, qui le gobait beaucoup, lui demandait.

— Te voilà en pleine apothéose. Avec ce morceau traduit en préface de catalogue, tu pourras risquer une exposition à la *Cinquième Avenue*, mon vieux.

XXVII

L'épicurien qui veille au fond de tout cœur français ne se contente pas seulement de désirer l'ordre parfait, dans un décor ou un repas : il porte le besoin de *l'achevé* jusque dans le raisonnement.. Or, comme le reste des mortels, le romancier qui veut trop prouver ne prouve rien.

Si le dilettante raffiné, que nous connaissons en Franchemin allait, à la place de l'auteur, signer ce volume, il le finirait, en apologiste satisfait, par une apothéose.

On verrait des Druides gaulois décorant de gui, cueilli sur les bords de la Vilaine ou de l'Oise, le grenier pittoresque de la rue Vaneau, pendant que Robert Logives affirmerait en quelques mots définitifs le génie de Marsden Stanton.

Carolus Duran, qui cultiva et dirigea l'esprit oppressif de la Villa Médicis, a connu la gloire méritée le jour où sa *Dame au gant*, en ses atours de soie, faisait son entrée dans le monde. Depuis, il ne s'est plus ni renouvelé, ni dépassé.

« La Négresse » de Stanton, achetée par Gustave Lyon, est peut-être une autre *Dame au gant*.

La 5th *Avenue* dont parlait le guide, ce *Grand Boulevard* de New-York, est aux artistes de là-bas ce qu'un *steeple-chase*

est pour un jockey. Atteindre le but y veut dire savoir forcer quantité d'obstacles sans tricher, sans broncher, sans hésiter, sans se casser le cou.

Cette histoire va apparemment s'arrêter au moment du départ de Marsden pour la dite *Avenue*, avant que nous puissions garantir la victorieuse arrivée de notre héros et sa persistante intégrité. Peut-être plus tard vérifierons-nous l'accomplissement de nos meilleurs vœux.

Il est évident que si Stanton restait en France, il y aurait cent chances contre une qu'après les douze toiles de son exposition, il en viendrait d'autres, sans cesse en progrès et toutes aspirant à la perfection atteinte par Alexandre Guiraud. Quoiqu'on ne puisse faire violence au destin, il serait dans nos vues que le peintre d'Irontown, peu avant la date de son voyage, fasse une forte maladie, ait un héritage ou se découvre opportunément une telle peur d'une nouvelle traversée, qu'il préférerait mourir plutôt que de passer six jours, ou 24 heures à bord d'un bateau.

A quoi bon ces suppositions chimériques, anormales ou morbides ? Marsden n'aura probablement ni accident, ni hydrophobie, ni fièvres, ni succession d'une tante oubliée.

Il passait son dernier mois à chercher des raisons plus ou moins valables pour retarder son prochain départ. Travaillant comme d'ordinaire, il relisait au lit *Le Rouge et le Noir* qu'Alexandre Guiraud prétendait être le plus beau livre du monde après la Bible. *Julien Sorel* excitait en même temps le dégoût et l'admiration de l'Américain, qui en était au chapitre du voyage de Julien pour se rendre chez son ami Fouqué, le marchand de bois. « *Pourquoi*, lisait-il, *ne passerais-je pas la nuit ici ? J'ai du pain et je suis libre.* » *Au son de ce grand mot son âme s'exalta, son hypocrisie faisait qu'il n'était pas libre même chez Fouqué. La tête appuyée sur les deux mains, Julien resta dans cette grotte.*

Marsden, de son lit, regarda son atelier : « Moi aussi, j'ai *ma grotte...* » pensa-t-il. Il faudrait que j'y reste... Je sens que c'est ma vocation de vivre ici. J'ai de l'or français dans mon tiroir et des secrets français dans mon cerveau.

Sa lampe à abat-jour de carton vert laissait la haute pièce dans la pénombre. Le bruit d'un dernier autobus troublait le silence de la nuit et rappelait la réalité qu'il embellissait tous

les jours du *Partir pour revenir n'est pas partir ma chère...* de la célèbre chanson de Mac Nally.

— Je ne veux pas faire souffrir inutilement toute ma famille. *Julien* manque de cœur et de passion. Il maltraite les femmes et ne respire que par l'envie. Rien ne vaut pour lui que son but déterminé : la jouissance, la supériorité, la domination ; moi aussi, je suis un être supérieur désirant dominer et jouir : on peut concilier son devoir et sa carrière, que diable ! Bonaparte était bon pour sa mère ; Néron fit assassiner la sienne. Non... s'écria-t-il, en rejetant le gros volume relié sur le guéridon à côté de lui ; je préfère encore Rastignac qui fait des dots à ses sœurs et est bon fils malgré son avidité de plaisirs.

« Mais c'est ridicule », lui avait dit un jour Maître Alexandre, « de croire que les vôtres vont en mourir parce que vous poursuivez une évidente destinée. »

Pour ne pas le rendre meilleur qu'il n'est, il faut reconnaître que Marsden avait une peur intense de la misère. Une brouille avec son père signifierait pour lui, comme autrefois pour Diderot, comme pour Guiraud et Abel, la suppression immédiate de toute mensualité.

Julien, avec ses 18 francs et quelques sols, lui était bien supérieur, par sa pauvreté qu'il supportait mal, mais avec combien de talent. Stanton négligea ce détail avantageux du caractère de l'amant de Madame de Rênal.

Comme nous en sommes à Stendhal et que Stanton vient de se souvenir de l'Empereur, je crois pouvoir encore citer, sans m'éloigner trop de mon sujet, ces mots de Beyle : *Napoléon dut recevoir surtout l'éducation de la nécessité.*

Nous retrouvons là du Guiraud parlant tel soir de la fin de 1911.

L'éducation première du peintre n'avait pas été celle *de la nécessité*, dans aucun sens ! Elle s'était faite par des moyens ternes dans un entourage sans intérêt, dont on retrouve les traces néfastes dans sa crainte exagérée de faire pleurer Mistress Marjolie Stanton, d'être sans moyens d'existence et, en général, de pécher sous n'importe quelle forme. Même ses lectures hétéroclites ne l'avaient pu guérir de la peur de *l'anormal*. A cette époque de peinture expansive jusqu'au barbarisme, son côté de garçon entier pourra le préserver des

écueils de l'excès sur lesquels ont échoué tans de jeunes conquérants venus de loin pour emporter la vérité picturale d'entre les Monts des Martyrs et du Parnasse.

Accompagnons l'ami de Lalande, cet esprit bien équilibré par excellence, dans ces dernières promenades au Luxembourg où, chaque fois, dans le jardin bas, il s'arrête extasié, entre les caisses richement fournies de palmiers, de grenadiers et des lauriers centenaires, devant les bordures en jet d'abondance d'asters, de glaïeuls, de digitales, de marguerites jaunes et blanches, de giroflées, de géraniums, de fuchsias, d'arroches, de bégonias, d'œillets, d'héliotropes, au-dessus desquels se dresse, à distances régulières, l'immobile décor des roses trémières. Il recherche de vieux coins amis, les bouquets de pivoines, de rhododendrons, et les bosquets touffus et solitaires, vers la rue de Fleurus, le jardin anglais aux statues vieillottes enfouies dans d'éternelles verdures.

Sa tristesse, dans ce grand jardin, est pour nous donner de la confiance. En faisant le tour du parc entier, il se souvient de sa première visite ici, un jour tiède d'avril. Enfin, après avoir dîné chez Thuillier, souvent seul, il rentre rue Vaneau, à moins qu'il n'ait un rendez-vous chez l'émailleur qui va partir incessamment en vacances dans la Côte-d'Or.

Pendant son sommeil, le disciple d'Abel Franchemin, duquel il tient sa foi dans les forces immanentes, se sentira protégé par la même providence qui veille sur son maître. Il faut bien accepter que les éruptions volcaniques, qui tuent des milliers d'êtres humains, servent à quelque chose. Si c'est écrit, un cataclysme nous conservera Marsden Stanton.

Nous n'avons qu'à nous incliner devant les décrets surnaturels... Puis il a sérieusement besoin de prendre des forces, afin de supporter de nouveau, chaque matin, l'obsédante idée de l'exil à rebours, qui l'attend sous peu.

XXVIII

C'était entendu, Stanton partirait un des premiers jours d'août pour Irontown. Guiraud même le lui avait conseillé à la fin. « Il vous reste une vingtaine de toiles assez bonnes. Vous essayerez de les placer à New-York. Avec les critiques de Victor Petit, de Barouin et de Logives dans la *Revue Saturnienne* et d'autres, avec votre succès de vente chez Lyon,

vous pourrez facilement et en peu de temps gagner de quoi nous revenir. Ce voyage sera utile pour vous rafraîchir les idées. Vous convaincrez par la même occasion l'auteur de vos jours, qui, tout de même, voit rentrer son fils au bercail avec des preuves de sa capacité en poche, de ne pas s'acharner sur vous. Il finira par convenir qu'il ne se compromet pas en vous laissant faire : 500 dollars de gain en une exposition et à votre âge, c'est gentil.

Marsden faisait donc sa malle sans se presser, distribuait des souvenirs de son grenier. Il fit cadeau de quelques meubles à Mojados qui, avec Levier, s'apprêtait pour un long séjour à Céret. Les objets qu'il voulait retrouver à son retour furent casés dans une mansarde, sous-louée par un locataire de sa maison pour un an et payée d'avance : c'étaient des chevalets, son lit, une armoire, etc.

L'Américain sentait une espèce de bien-être d'avoir pris sa décision, un bien-être soutenu par l'espoir d'un prompt retour. Il se considérait comme un homme du monde obligé de faire un séjour de politesse dans un château lointain et ne pouvait s'imaginer que son absence durerait plus de six mois. « Je reviendrai au printemps... » dit-il à Franchemin en lui offrant son aquarelle de Gauguin.

— Si mon père ne marche pas, j'emprunterai de l'argent à mon oncle de Paterson.

Ses toiles expédiées, ses bagages à peu près bouclés, il décida d'aller retenir sa place pour la traversée. En sortant des bureaux du *Red-Star-Line*, rue Scribe, il entendit pour la première fois parler de guerre; car Stanton achetait rarement des journaux et, occupé par son départ, n'avait vu personne depuis une quinzaine. Il comprit mal, crut ces bruits exagérés, demanda *Le Lampion*, où il lut avec étonnement « qu'un double meurtre commis le mois précédent sur un couple princier de la cour d'Autriche pouvait mettre l'Europe entière à feu et à sang ».

Pour se distraire de l'obsession ambiante que tout à coup il découvrit au café, à chaque coin de rue, pesant sur toutes les classes de la population, il alla voir Guiraud. Celui-ci le retint chez lui pendant plusieurs jours. Marsden retourna à Paris avec le sculpteur qui, ayant besoin de voir Franchemin pour affaires, lui avait fixé un rendez-vous chez Thuillier.

Le guide, très occupé avec un comité d'ingénieurs d'Indiana, faisant en commun un voyage d'études, arriva tout essoufflé au restaurant.

— Ça va mal... soupira-t-il. Ses deux amis, en revenant de Versailles, avaient vu des rames de wagons bondés de soldats, des longs trains de marchandises chargés de canons et de chevaux. On était grave et tandis que monsieur Alexandre préparait silencieusement une portion de tête de veau sur un ravier, Abel reprit :

— Jusqu'aux premiers coups de canon, je ne croirai pas à une guerre.

— Mais ils sont tirés en Serbie... objecta le sculpteur, puisque Belgrade est en flammes.

Au dessert, Barouin, qui cherchait Stanton pour lui conseiller de partir immédiatement, entra en coup de vent, avec un :

— Cette fois, ça y est; nos dernières dépêches de Vienne et de Londres ne laissent plus de doutes : l'Allemagne veut la guerre !

— C'est terrible, c'est effrayant, c'est inhumain ! s'écria Franchemin, pâle, oubliant de manger ; non, je ne puis croire qu'à notre époque quelqu'un osera prendre sur lui la responsabilité d'une telle conflagration ! Où serait l'intérêt ?

— Du côté des Hohenzollern. C'est la tension économique qui pousse Berlin à faire éclater le conflit.

— Mais les socialistes ? demanda Stanton.

— La Sociale est mieux enrégimentée que les bourgeois ! Les socialistes prussiens sont prussiens d'abord, socialistes ensuite. Leurs frères de Bavière, de Wurtemberg et de Saxe suivront l'exemple prussien.

— Mais enfin, vous n'allez tout de même pas vous battre pour la Serbie ? s'exclama l'Américain.

— Mon cher, la Serbie n'est qu'un prétexte ! Les Allemands veulent des ports sur l'Océan et un empire colonial. Voilà la seule raison de ce massacre, tonna Monsieur Alexandre... n'est-ce pas, Charles ?

— Mais oui. . il leur faut Rotterdam, Anvers ou Calais ! C'est une guerre indirecte avec l'Angleterre, confirma Barouin.

— L'Angleterre marchera avec nous... assura Guiraud.

— Je n'en sais rien... fit le journaliste.

— Ce qui est certain, c'est qu'on mobilise en Allemagne et

que, malgré cela, Paris reste calme. On a beaucoup plus de sang-froid à présent qu'il y a huit jours.

— Elle est impossible, cette guerre, affirma Stanton...Moi, je crois comme Abel... et je veux boire à la paix !

Grand Conseil de Nuit a l'Elysée... gueulait un camelot que les passants arrêtaient dans sa course pour lui arracher ses feuilles. Quelques jeunes gens, drapeau en tête, passaient sur le trottoir d'en face, en chantant la Marseillaise.

— Oui... je le savais... et on nous a prévenus de ne pas insérer cette nouvelle.Mais puisqu'on la publie tout de même, je puis vous certifier que demain nous commencerons la mobilisation de huit corps d'armée...

Franchemin, ému jusqu'aux tréfonds de son âme, regarda ses amis comme hébété. Avec son ultime sensibilité, sa double vue de poète,il prévoyait, à ce moment même toute l'horreur, tout le vertige sanglant dans lequel on allait sombrer. Pendant des centaines de jours on ne vivrait que pour détruire, pour annihiler...

— Non, non, non ! on reculera à la dernière minute : c'est du battage impérial. Le *Kaiser* n'osera pas. Mais vous ne sentez donc pas que l'horreur de cette immense bataille, dont vous parlez comme d'une chose possible, dépassera tout ce que notre imagination peut concevoir? Ce sera une extermination infernale dont personne ne se relèvera plus !

— Mon vieux, heureusement que le peuple ne pense pas comme toi... Il y aurait un affolement général qui n'est vraiment pas de saison... dit Barouin.

— Les services publics et privés seront arrêtés totalement ; les magasins fermeront ; ce sera une drôle de vie qui ne pourra pas durer longtemps et les bateaux ne partiront pas non plus ! émettait Guiraud en regardant le peintre. Vous ne pourrez pas nous quitter, Marsden !

Alors, très calmement, presque solennellement,Stanton dit:

— Si les Français, poussés par les circonstances et pour l'honneur national,sont forcés de se battre, je me battrai avec eux... Je partirai avec Lalande et Franchemin et Barouin aux armées.

Abel le regarda pendant quelques secondes et eut alors un de ces mots d'auteur, terrifiants par leur égoïsme littéraire, magnifiques par leur soudaine inspiration :

— Voilà donc la conclusion de mon *Essai*.

— Marsden piou-piou français... Bravo ! s'écria Barouin.

— Et tes parents ? demanda Guiraud assez cruellement.

— Mes parents sont mes parents, je n'y puis rien, et ils feront ce que bon leur semblera. Mais la France est mon vrai pays, je ne l'ai jamais autant senti qu'aujourd'hui. Non, je n'ai pas le droit d'invoquer ma nationalité première pour ne pas prendre le fusil. Oh ! ne croyez pas que je sois un téméraire : ni plus brave, ni plus lâche qu'un autre ; il n'y a que le devoir qui ait toujours le dessus chez moi et je serais un poltron si je ne faisais pas mon devoir. Vive la France !

FRITZ-R. VANDERPYL.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Henri de Régnier : *L'Illusion héroïque de Tito Bassi*, Mercure de France, 3.5o. — Adrien Bertrand : *L'Appel du sol*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Charles-Henry Hirsch : *Chacun son devoir*, E. Flammarion, 3.5o. — Marcel Berger : *Le miracle du feu*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Lucie Delarue-Mardrus : *Un roman civil en 1914*, Fasquelle, 3.5o. — Guillaume Apollinaire : *Le poète assassiné*, L'Edition, 3.5o. — Olivier Diraison-Seylor : *Irène, grande première*, l'Edition, 3.5o. — Pierre Gourdon : *La réfugiée*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Gaston Leroux : *Les étranges noces de Rouletabille*, Pierre Lafitte, 3.5o.

L'Illusion héroïque de Tito Bassi, par Henri de Régnier. Cette histoire pourrait aussi s'appeler : la merveilleuse psychologie du rêve mise en regard de la piteuse réalisation de l'action et, si nous étions vraiment des héros, nous les romanciers, nous devrions courageusement avouer que ceci est notre histoire, car nous sommes tous nés pour jouer une comédie qui n'a aucun rapport avec le drame intime de notre existence. Tito Bassi est un acteur né. Tous les écrivains, bons ou mauvais, ont commencé par vivre en imagination leurs fictions et tous sont des acteurs nés dont les actes n'ont pas de parenté avec leurs désirs. Ce conte, l'auteur s'excuse presque de le situer en 1773 et en Italie. Il pourrait le situer au commencement du monde, où l'esprit des belles-lettres soufflait sur les eaux ! Rien de plus vivant, ni de plus éternel que cette légende, et jamais celui qui voulut la graver sur le marbre des palais de Vicence ne fut plus maître de son ciseau. La simplicité et la noblesse des lignes qui nous restituent le pauvre acteur poète est incomparable. Il me semble, en ouvrant ce livre, que j'ouvre une fenêtre sur la rue morne et grise de cet hiver parisien pour découvrir, à la place du camion militaire chargé du matériel des catastrophes, le char enguirlandé de la jeunesse, le char fleuri traîné par des chevaux blancs mâchant des roses dans l'écume de leur impatience... Ce n'est plus la rue morne et grise, c'est la pelouse du printemps, le champ des courses vers l'infini, la route ensoleillée de l'espérance, des génies secouent des palmes et du fronton des temples descendent en spirales moelleuses les colombes de Vénus. Tito Bassi vit dans une échoppe de savetier, sa mère était lingère chez la noble dame Vallarciero, mais il porte en lui le démon de l'enthousiasme et il veut se créer des circonstances à le bien employer. Quel est le jeune homme ivre de sa nouvelle ini-

tiative aux chefs-d'œuvre anciens, de son histoire grecque ou latine qui n'a pas rêvé de se jeter à la tête d'un monstre pour le dompter ou de sauver une intéressante créature de l'incendie, du naufrage, voire même de sa propre colère ?... Comme il serait beau le mot que nous dirions si nous étions maîtres de l'amener à la fin de la scène que nous devons prévoir? Tito Bassi n'est ni un malade, ni un exaspéré. Il a vu son père et sa mère périr dans un palais en flammes pour avoir voulu sauver un petit chien hargneux. La fabuleuse distance entre cet acte de courage et son résultat, Tito cherche à la combler toute sa vie. C'est son effort à la fois inutile et si noble qui le rend la risée du peuple. Mais le résultat, quand tous les roquets de la censure donneraient de la voix sur lui, est justement ce qui doit inquiéter le moins un homme bâti pour être habité par le rêve. Si Tito Bassi, vêtu de pourpre comme César, s'était contenté de demeurer César à huis clos, je ne crois pas qu'il eût reçu le cruel démenti d'aucun échec : on n'est grand, sincèrement, que devant soi-même. « Il y a dans l'aventure d'être pendu je ne sais quoi qui corrige la platitude d'une destinée », déclare Tito Bassi, et il absout, par cette phrase d'une cynique naïveté, de la plus touchante des exaspérations toute une lignée de prince des poètes de sac et de corde !... Tout, pourvu que nous ne traînions pas dans le médiocre, et le seul secret des forts, ce n'est pas de se confier, mais de se garer des témoins. O Tito Bassi, que n'étais-tu à la fois ton empereur et ton peuple... au lieu d'un misérable histrion exploité par ton directeur de théâtre ou un amateur de lettres, le plus redoutable des chers maîtres !

Dans sa préface M. de Régnier dit, avec sa réserve habituelle, leçon de modestie donnée à tous les... *profiteurs de guerre* ; « Je ne voudrais pas laisser paraître ce petit livre sans avertir le lecteur qu'il n'y trouvera rien qui se rapporte aux événements actuels. » Non, en effet, il n'y a dans *ce petit* livre que l'immense histoire de l'humanité pensante et s'exaltant au souvenir de l'héroïsme antique. En prenant pour cadre de ce tableau la légendaire Italie, la mère de tous les poèmes, l'auteur l'a rendu encore plus parfait, plus classique, si j'ose dire, mais en le laissant vibrer sous une lumière vivante, toutes les clartés de la nature.

C'est peut-être (M. de Régnier voulut-il en sourire ou s'en défendre), c'est peut-être ce Tito Bassi, assassin maladroit et histrion de bas étage, l'âme pré-incarnée d'un Kaiser qui eut l'imprudence de donner un corps, sinon des cadavres, à son rêve dans lequel il aurait pu si somptueusement se draper et se dissimuler pour notre plus grande tranquillité à tous !

L'Appel du sol, par Adrien Bertrand. Voici une page de l'énorme volume de la guerre. C'est le récit des faits et gestes d'une compagnie de chasseurs alpins sous la mitraille. Aujourd'hui c'est

de l'histoire. Demain ce sera aussi de la légende et combien de lecteurs y ajouteront foi! Ah! il ne faut jamais désespérer de voir l'action devenir la sœur du rêve, surtout quand le rêve est le plus affreux des cauchemars! Le jeune poète qui nous raconte sobrement les détails de la glorieuse montée de ce calvaire n'exagère pas, mais il s'efforce de serrer de près la vérité ou le possible de cette aventure effroyable. Il trouve en face de lui différents esprits de combat et leur donne la place qui leur convient, sans les discuter pour une autre raison que la raison. Vaissette, que hantent les héros d'Homère, et le capitaine de Guéré seulement épris d'un idéal catholique n'ont pas, heureusement, pour le lecteur que certains aperçus personnels commencent à fatiguer, les prédications d'usage se terminant par le cantique de circonstance. Ils restent humains et surtout égaux. Je crois que c'est l'union sacrée, cette égalité devant la mort, et je suis absolument de l'avis de Charles-Henry Hirsch quand il écrit : « Quelle grandeur chez celui qui s'offre à la mort convaincu qu'il n'y a rien au delà et qui aimant la vie, ambitieux, ardent, viril, parmi les hommes, livre tout son avenir par devoir, simplement. » Vaissette le normalien, tout imprégné de l'art antique et de sa sereine fatalité, sert son pays avec autant d'amour et d'héroïsme que M. de Guéré, le descendant des Chouans. Tous les deux répondent nettement : présent, à l'appel du sol de la France, parce que dans le sol, dans la terre, notre berceau et notre tombe, résident nos plus secrètes vertus, nos instincts les plus précieux, ceux qui nous permettent la suprême intelligence de sa conservation. Nous tenons à notre sol par nos joies et nos peines, comme l'arbre par ses racines, et quand vient la tempête nous sentons tous que nous lui devons notre sang comme si ce n'était plus, uniformément, que de la sève. Plus nous descendons vers la terre, plus nous sommes grands... parmi les humbles. D'une très belle tenue littéraire, le roman d'Adrien Bertrand n'est pas un roman, c'est une glorieuse aventure vécue et qui ne mérite son nom de roman que parce qu'elle est vraiment épique.

Chacun son devoir, par Charles-Henry Hirsch. Je parlais tout à l'heure de l'auteur pour déclarer que je suis de son avis quand il réclame la liberté de la pensée ou tout au moins l'égalité de la pensée en face de la mort. Nul ne comprend mieux que lui, justement, le droit à la volonté de vivre, puisqu'il n'en veut point exclure le devoir du sacrifice. Jusqu'à présent les seuls chrétiens s'annexaient le territoire du martyre, mais les joies de l'abnégation ne sont pas inhumaines. Il est dans l'homme, ce besoin de refuser ce qui lui paraît dû quand il s'en reconnaît mystérieusement indigne et les religions n'ont pas eu l'honneur d'inventer l'oubli de soi-même. Une force pousse l'être conscient à choisir la mauvaise part,

quand il pense que la justice fut mal rendue. Le pauvre Ponnier, le héros de cette très simple histoire d'un réformé, se sent déchu physiquement par sa faute et s'efforce de se réhabiliter moralement. Il n'épousera pas la femme riche qu'il a aimée, parce qu'il devra protéger les enfants du pauvre diable tué à la guerre. Ce combat entre deux états de conscience est décrit en les dialogues les plus dénués d'apprêts psychologiques. Mais sous leur apparence de simplicité ou de naturalisme souvent brutal, une grande science des mobiles est dépensée, armant solidement la phrase que l'on croirait abandonnée au hasard. Il y a des gens qui prétendent que Charles-Henry Hirsch travaille trop. On ne travaille jamais trop quand on fait toujours impeccablement bien ce qu'on fait.

Le miracle du feu, par Marcel Berger. C'est la rédemption d'un égoïste et d'un dilettante qui va se battre sans aucun enthousiasme. Mais il ne lui est pas possible de demeurer froid devant la vie brûlante qui lui est imposée. C'est d'abord la grande communion dans le danger avec tous les hommes de sa section, c'est la leçon de la résignation donnée par le malade, le blessé ou le dévouement par l'être vulgaire qui se hausse jusqu'à lui. La morale courante ne suffit plus et, en présence de certaines catastrophes, il faut ou une religion ou un grand amour pour nous reprendre au néant qui nous attire. Une curieuse impression se dégage du début de ces marches et contre-marches dans les premiers temps de cette guerre vraiment sans aucune proportion avec les aptitudes des jeunes gens soumis à sa brutalité, c'est qu'au fond personne ne savait ni ce qu'on faisait ni où on allait. Dans le livre d'Adrien Bertrand on est en Champagne sans s'en douter et dans celui de Marcel Berger on est souvent obligé de se replier sans rien comprendre au mouvement stratégique. Ce qui indiquerait qu'au feu, le seul miracle c'est la victoire et elle... n'est jamais le résultat stratégique. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce sera probablement la victoire des historiens quand ils pourront enfin expliquer l'autre, mais ils n'auront pas tous les détails, malheureusement, à cause des lignes de points intercalées par la censure.

Un roman civil en 1914, par Lucie Delarue-Mardrus. Un tout jeune homme, d'humeur fantasque, mais très intelligent, s'éprend peu à peu d'une demoiselle de compagnie et découvre que celle-ci aime ou croit aimer son père. La guerre transforme les indifférents et les railleurs, leur apprend à se connaître eux-mêmes et à convenir plus simplement de leurs infériorités. Des détails amusants sur l'organisation d'une ambulance où le blessé est attendu comme un Messie. Le jeune homme, un peu boiteux, ne part pas pour le front et c'est son père qui se trouve blessé, aveugle. Celui-ci meurt en ayant deviné l'amour de son fils pour la fiancée qu'il ne

peut plus voir. Tout ce monde de province et ces quelques types de Paris ayant à rompre avec leurs habitudes ou leurs manies a son côté comique fort bien venu sous la plume alerte et souvent très finement malicieuse de l'auteur. Il expose sur les visages qu'il dessine les rayons terribles de cette torche ardente qu'est la guerre, il y surprend telle ou telle grimace qui montre souvent le fond des âmes. Il y a l'évacuée de Soissons qui regrette « la bonne guerre de 70 » et une petite fille qui se déclare « prête à subir toutes les atrocités » qu'on n'a pas dû inventer, tellement elles sentent bon la bêtise.

Le poète assassiné, par Guillaume Apollinaire. « Autour de la table ronde les braves ne sont pas égaux, l'un a le soleil en face qui l'éblouit et qui le quitte bientôt pour éblouir son voisin, un autre a son ombre devant soi. Tous sont braves et brave tu l'es toi-même, ils ne sont pas plus égaux que le jour et la nuit. » Autour de la table ronde, chevalier ou roi Arthur, pauvre Croniamental, né d'une passade derrière le buisson de mai, où chante celle qui attire tous les hommes, simples mortels ou poète couronné. Il faut te garder de la Mélusine de barrière (serait-elle sortie d'une « bouchure » normande). Il faut avoir peur de ton ombre, surtout de celle qui te manquera dans le soleil de plein midi. Il te faut fuir comme la peste les complications d'un roi Lune et les besoins (exagérés) qu'on peut avoir de *cocufier le cygne*. Il te faut boire à longs traits à la source du bois quand Tristouse Ballerinette n'y trempe aucun doigt pour y faire pigeon vole. Il faudrait surtout retourner à la simplicité de la *fiancée posthume*, parce que c'est un cas psychologique jusqu'à un certain point explicable au public qui demande à la lanterne d'être plus sourde que magique, et croire que la pureté de l'*œil bleu* ne dépare jamais aucune littérature. Ce qui a perdu les poètes de tous temps (Dieu sait s'ils sont habiles à s'assassiner en buvant dans leur propre verre), c'est l'amour de l'absolu... Or l'absolu, il faut le garder pour soi et n'en montrer que la... gangue en public. Ce qui n'empêche qu'autour de la table ronde, sur ou sans votre ombre, ô poète ressuscité, vous avez bien le droit sinon le devoir de crier : Vive la France, tel un héraut d'armes et un héros tout court.

Irène grande première, par Olivier Diraison-Seylor. L'auteur est mort au champ d'honneur, selon la formule trop connue, hélas. Ce dernier roman écrit dans la quiétude et la frivolité s'ouvre sur la fameuse course des midinettes où l'on voit des femmes jolies, jeunes, entraînées comme des pouliches, conduites par des journalistes attelant volontiers à quatre. L'héroïne, la seconde de chez Gérard, le grand couturier, Mlle Drac, devient la maîtresse d'un peintre, Paul Chevry, et si elle monte, grâce à sa protection, au rang de grande première, lui descend jusqu'au gâtisme grâce à la froide ambition de la belle personne. Une très fine analyse, parmi des détails assez grossiers

sur leur intimité, permet de découvrir l'antagonisme des deux races : celle de la marchande et du bourgeois, de la couturière et de l'artiste. On s'entend, on s'associe, mais on ne se comprend guère. L'étude des fameux salons de l'essayage (les derniers où l'on a causé...en allemand derrière les portes !) est assez curieuse et la quasi sacerdotale gravité de ces pontifes de la mode, les grands couturiers, terrorisant leur clientèle et prélevant le droit du seigneur sur leurs ouvrières, ferait rire si on ne se rappelait à temps qu'ils étaient l'ennemi, et que l'auteur en est mort !...

La réfugiée, par Pierre Gourdon. Idylle d'une jeune fille belge avec un jeune Français interrompue par la guerre. L'oncle a promis sa nièce à un étranger, un Prussien, mais l'invasion éclaire, et de quelles lueurs d'incendie, la conscience de la pauvre enfant qui retrouve la famille française de son premier prétendu. Elle comprend peu à peu que les étourdis ne sont pas coupables de vilains calculs et qu'ils valent mieux que leurs apparences. Le prétendu allemand ayant rendu son âme dans toute sa laideur au long d'une lettre avouant les pires préméditations, la réfugiée restera dans les bras de ceux qui la recueillirent.

Les étranges noces de Rouletabille, par Gaston Leroux. Où vous trouverez la suite du *Château Noir* et où vous apprendrez comment un seul personnage peut se dédoubler macabrement et être pendu deux fois.

RACHILDE.

HISTOIRE

Pierre Nothomb : *La Barrière belge*, Perrin et Cie, 3.50. — Memento.

La question d'une plus grande Belgique, avant d'être examinée dans les futurs Congrès européens, est, dès maintenant, agitée par des publicistes belges tels que M. Eugène Baïe, M. Pierre Nothomb, noms qui, à eux seuls, sont déjà une garantie de compétence. Le récent ouvrage de M. Pierre Nothomb : **La Barrière belge**, est, sous forme d'essais d'histoire territoriale et diplomatique, un exposé complet de cette question.

Une partie en quelque sorte préjudicielle du sujet se résume en cette interrogation : « La Belgique a-t-elle un passé allemand ? » Historiquement, il y a bien quelque chose de cela. Sans remonter jusqu'au déluge, la Belgique, c'est une portion du fameux cercle de Bourgogne créé par Charles-Quint. Mais M. Nothomb, avec une subtilité intéressante, et qui d'ailleurs s'accorde assez avec la nature des choses, expose que le sens de la domination espagnole, à partir de Philippe II (et même dès Charles-Quint), fut ce qu'on voudra, excepté quelque chose qui ressemblât à la tradition germanique.

Aujourd'hui encore en Belgique, — je tiens la chose de source sûre, — la figure populaire d'empereur, c'est Charles-Quint, et aucun de ses successeurs germaniques, depuis les traités de Rastadt et de Bade, ne l'a supplanté. D'ailleurs, l'emprise juridique de l'Empire, depuis 1714 jusqu'à la Révolution, est une chose ; et l'emprise territoriale de la Prusse, depuis 1815, est une autre chose. C'est cette autre chose que M. Pierre Nothomb a surtout en vue.

Ce point de vue de M. Nothomb se précise dans le chapitre sur le rempart de l'Eifel, chapitre qui me paraît être la partie principale de son ouvrage. Le rempart, la « Barrière », c'est l'objet même du livre, la question même d'une plus grande Belgique. On sait que l'Eifel est une série de plateaux s'étendant entre la Moselle, le Rhin et la Roër (autrefois dépendant de l'archevêque de Trêves). Au moment de faire l'histoire de ce territoire, de noter ses vicissitudes, M. Nothomb résume ainsi l'œuvre du traité de Vienne, qui enleva à la Belgique ce rempart : « Alors qu'elles cédaient partout (elles, ou il, l'Empire), là, elles tinrent bon. Il fallut un grand bouleversement du monde, et la refonte improvisée des Pays-Bas selon une combinaison nouvelle, pour que la Prusse pût, sur ce point, arriver à ses fins. Sa brutale et savante avidité réalisa ce phénomène : les diplomates de Vienne prétendaient fortifier la Barrière, et en même temps, par leur complaisance envers une jeune nation de proie, ils commençaient de la désagréger. » L'histoire de la province rhénane complète, du point de vue belge soutenu par M. Nothomb, l'histoire de l'Eifel, en ce sens que les affinités belges y sont notables. Un protectorat y serait-il ultérieusement possible ? La province rhénane pourrait-elle être un territoire-tampon, en quelque sorte unilatéral, tourné par la Belgique contre la Prusse? Questions. M. Nothomb est favorable à cette façon de voir qui laisse incertains pas mal de gens. L'Angleterre le serait sans doute aussi. Défendre Anvers plus à l'est qu'à Liége ne saurait passer pour le contraire d'un point de vue britannique... La Belgique aura à s'entendre avec l'Angleterre. Je me contente, en finissant, de signaler les deux autres parties du très intéressant ouvrage de M. Pierre Nothomb, l'une relative à la Hollande, l'autre au Luxembourg. J'ai déjà plus ou moins parlé de cela à propos d'une brochure du même auteur (1), reproduite dans le présent ouvrage.

MEMENTO. — Nous sommes en retard, involontairement, en ce qui concerne la bibliographie des Revues d'histoire. Réparons ce retard :

Revue Historique (janvier-février 1916). M. Marion : Le recouvrement de l'impôt en 1790. (Recouvrement des plus pénibles). Dina Lubimenko : Les relations diplomatiques de l'Angleterre avec la Russie au XVIe siècle.

(1) Voir *Mercure de France* du 1er novembre 1915, page 543. Voir aussi, 16 mai 1916, pages 347, 350.

(La première arrivée des Anglais en Russie eut lieu en 1553.) Antoine Guilland : Karl Lamprecht. (L'auteur examine la réputation, considérable en son vivant, de l'historien allemand ; il conclut que cette réputation est surfaite. Chemin faisant il étudie son œuvre, qui nous paraît fort caractéristique au point de vue des idées allemandes. Voir sur le même historien : M. Muret, *Karl Lamprecht, Mercure de France*, 1er mai 1915.) Bulletin historique : Histoire grecque (revue des ouvrages parus en 1911-1914), par Gustave Glotz (*2e article*). — *Id.* (mars-avril 1916). Léon Homo : Flamininus et la politique romaine en Grèce (198-194 avant J.-C.) (*1er article*) (Important). Gabriel Monod : La réforme catholique au XVIe siècle. (Ecrit posthume présenté par M. Henri Hauser. Se rattache aux travaux de G. Monod sur Michelet et sur les Jésuites.) Bulletin historique : Histoire de France. Epoques franque et des Capétiens directs, par Louis Halphen. Histoire des Pays-Bas, par N. Japikse. — *Id.* (mai-juin 1916). Léon Homo : Flamininus et la politique romaine en Grèce (198-194 av. J.-C.) (*Suite et fin*). Alfred Morel-Fatio : Le révolutionnaire espagnol don Andrés Maria de Gusman, dit « Don Tocsinos » (on connaît, d'après M. Lenotre surtout, ce curieux type cosmopolite de révolutionnaire. Il paraît qu'il fit sonner le tocsin au 31 mai. De là son surnom. M. Morel-Fatio montre, à son tour, ce qu'il fut au juste : un intrigant). Emile Haumant : Karageorges ; son armée, ses adversaires. (Recherches intéressantes sur le chef de la dynastie des Karageorgevitch.) Bulletin historique : Histoire grecque, 1911-1914, par Gustave Glotz (*3e article*). — *Id.* (juillet-août). Paul Gaffarel : La Terreur blanche à Marseille dans les derniers mois de 1815. (L'auteur fait le plus triste tableau de la réaction royaliste.) Louis Bréhier : L'histoire de France à la façade de la cathédrale de Reims. (Intéressant.) Albert Mathiez : Sur la formation de la légende dantonienne (documents inédits). Bulletin historique : Histoire ecclésiastique. Moyen-Age, par E. Jordan. Histoire de Grande-Bretagne, par Ch. Bémont. — *Id.* (septembre-octobre 1916). Ch. Bémont : Les institutions municipales de Bordeaux au moyen âge, la mairie et la jurande. Chr. Pfister : Extrait d'un mémoire sur l'Alsace de l'année 1535 : Etat ecclésiastique de la province. Bulletin historique : Histoire grecque (bibliographie des ouvrages parus de 1911 à 1914) (*4e article*), par Gustave Glotz. Dans les cinq numéros : Comptes rendus critiques, Notes bibliographiques.

La Révolution Française (Janvier-Février 1916). Pangermanisme et système métrique, par G. Pariset. (Curieuse étude de la réglementation allemande du système métrique.) Patrie, patriotisme au début de la Révolution française : les Fédérations (*suite et fin*), par A. Aulard. (C'était, à l'époque, « l'Union sacrée »...N'en souhaitons pas pour nous *tous* les effets, qu'elle eut alors.) Rouget de Lisle et la *Marseillaise*, par Raoul Bonnet (Mme de Diétrich, femme du maire de Strasbourg, nous dit que ce fut un chant de circonstance pour un dîner offert par son mari. « L'œuvre dépassa le but qu'un hôte attentionné s'était assigné »...) Culture allemande, culture française, par A. Aulard. Les annexions de territoires : principes et vues du Comité diplomatique de la Convention nationale. (Texte d'un Rapport de Carnot sur cette question.) Circulaire du ministre de l'Instruction publique sur l'histoire des biens communaux. — *Id.* (Mars-Avril 1916). Le manifeste de Brunswick (1792), par Marcel Rouff. (Intéressante étude

documentaire.) La Société française des Amis des Noirs, par Cl. Perroud. (Autre étude documentaire.) Second proconsulat de Fréron à Marseille, par Paul Gaffarel. (Après le 13 vendémiaire. Lutte de Fréron contre les royalistes du midi.) L'émigration et le séquestre des biens de J. Necker, par A. Tuetey. Un projet d'alliance franco-russe sous Louis XV, par R. Bonnet. — *Id.* (Mai-Juin 1916). Le classement de la série Q (domaines) des Archives départementales, par Camille Bloch. (Oh! l'« Archivistique » !) Doctorat de M. H. Labroue : *La mission de Lakanal en Dordogne; La Société populaire de Bergerac.* (Cette thèse, qui nous a été envoyée, et dont l'auteur voudra bien trouver ici le compte rendu, a été remarquée, non seulement pour ses mérites propres, mais en raison des circonstances où elle a paru. On voyait mieux, par ces recherches, ce qu'avait été l'effort d'organisation militaire aux périodes critiques des guerres de la Révolution : la mission de Lakanal en Dordogne ayant eu, à côté d'un but politique, un objet militaire, établissement d'une manufacture d'armes, levée de chevaux, etc. L'objet politique de la mission se liait d'ailleurs intimement à l'objet militaire, car, bien que l'esprit public fût, dans la Dordogne, rallié à la Convention, « on y distinguait des signes d'abstention et de défiance ». Dans un rapprochement entre les circonstances actuelles et les circonstances d'alors, l'analogie n'est pas absolue en ce qui concerne le côté politique, quelque utile que soit un spectacle tel que l'énergie adroite du conventionnel Lakanal. Mais à se placer au point de vue de l'organisation de la guerre, l'histoire de ces temps, étudiée ici avec une précision parfaite dans l'exemple de la Dordogne, une telle histoire est pleine d'enseignements ; et, sous ce rapport, la Thèse de M. Henri Labroue est autre chose qu'un simple travail de Sorbonne.) Les municipalités cantonales et la tradition révolutionnaire, par Léon Gautier (Etude sur le système municipal de la Révolution créé par la Constitution de l'an III). — *Id.* (Juillet-Août 1916). Le Système métrique est-il en péril ? Discussion de l'article de M. G. Pariset : « Pangermanisme et système métrique », par J.-René Benoit et Ch.-Ed. Guillaume (Voir ci-dessus, analyse du sommaire de Janvier-Février). Second proconsulat de Fréron à Marseille (*suite et fin*), par Paul Gaffarel. Le club des Jacobins de Bordeaux et la monarchie constitutionnelle (1790-1792), par Pierre Flottes. (Ce Club a suivi l'évolution des événements.) Le cas du professeur Fœrster, par A. Aulard. (Le professeur allemand Fœrster a écrit, dans une revue pacifiste de Zurich, un article contre la politique bismarckienne, qui lui a valu un blâme de la Faculté de philosophie de Munich. Le Professeur a été soutenu par ses étudiants. M. Aulard note la fin de la liberté universitaire en Allemagne. Y existait-elle beaucoup moins qu'en France ?) Dans les quatre numéros : Notes de lecture. Documents. Chronique et Bibliographie.

Revue historique de la Révolution Française et de l'Empire. Janvier-Février 1916. Otto Karmin : Les finances russes en 1812 et la mission de Sir Francis d'Ivernois à Saint-Pétersbourg (*suite et fin*). (D'après une correspondance de ce personnage, c'était l'Angleterre qui finançait. Ces pages sont un intéressant chapitre de l'entente existant entre l'Angleterre et la Russie durant la deuxième moitié de la période napoléonienne.) G. Uzureau : Le siège d'Angers (3 et 4 septembre 1793). (On sait que M. F.

Uzureau s'est fait une place à part comme historien régionaliste. L'histoire de l'Anjou n'a point de secrets pour lui, et nous avons mentionné à diverses reprises ses travaux. Profitons de cette occasion pour signaler la 18e série de ses *Andegaviana*, comprenant des sujets locaux dont les dates s'étendent depuis le XVIe siècle jusqu'aux environs de 1848. J. Siraudeau, éditeur ; Paris, Auguste Picard, éditeur.) Gabriel Vauthier : Les prisons d'Etat en 1812. (L'auteur en parle d'après les données qui furent produites, en 1812, devant le Conseil d'Etat, lors des séances importantes qui s'y tinrent à ce sujet.) Paul Heckmann : Félix de Wimpffen et le siège de Thionville en 1792 (*suite*). (L'auteur, d'après des documents nouveaux, retrace le rôle de ce général, assez discuté en son temps, grâce à l'animosité de Merlin de Thionville.) J.-B. Picqué : Souvenirs inédits (*suite*) (J.-B. Picqué, Député des Hautes-Pyrénées à la Convention). — *Id.* (avril-juin 1916). Grétry : Registre domestique (1793-an XII), publié et annoté par Mlle Pauline Long des Clavières (Grétry, le musicien. C'est, purement et simplement, son livre de comptes). R. Valentin du Cheylard : Après le siège de Toulon (intéressante contribution à l'histoire du mouvement contre-révolutionnaire dans cette ville). Paul Heckmann : Félix de Wimpffen et le siège de Thionville en 1792 (*suite*) (Voir ci-dessus). J.-B., Picqué : Souvenirs inédits (*suite*). Dans les deux numéros : Mélanges et documents, Notes et Glanes. Bibliographie.

Annales révolutionnaires (Janvier-Février 1916). Gustave Rouanet : Danton et la mort de Louis XVI. (L'auteur résume et commente la partie des « Notes et Souvenirs » de Théodore de Lameth, relative à la conduite de Danton en 1792-1793. On sait que la revue de M. Mathiez s'occupe à déboulonner Danton au profit de Robespierre. Danton, d'après ces souvenirs, aurait consenti à sauver le Roi, moyennant quatre millions. Mais Pitt refusa deux millions. Sur quoi Danton et ses associés firent guillotiner Louis XVI...) François Vermale : Les Fournisseurs à l'Armée des Alpes après le 9 Thermidor. (Histoire de divers tripotages). Henri Lion : N.-A. Boulanger, 1722-1759. (Contribution à l'histoire du mouvement philosophique au XVIIIe siècle). Albert Mathiez : Les arrêtés de Robespierre jeune en Franche-Comté. Albert Mathiez : Robespierre et l'Armée. (« Jamais Robespierre ne versa dans les chimères du pacifisme et du cosmopolitisme. » Quelque peu cosmopolites, tous les hommes de la Révolution ignorèrent à vrai dire le pacifisme. La chose est d'une époque postérieure et plus basse. — Cela commença en 1848.) *Id.* (Mars-Avril). — Albert Mathiez : Danton et l'or anglais (voir ci-dessus). Gustave Rouanet : Les débuts du parlementarisme français. (A propos d'autres débuts, ceux de Robespierre.) Henri Lion : N.-A. Boulanger, 1722-1759, *suite*. (Contribution à l'histoire du mouvement philosophique au XVIIIe siècle.) Maurice Dommanget : La déchristianisation à Beauvais : les laïcisations de noms et de prénoms. (« Leroy » s'appelle le citoyen « Nationale ». Un autre Le Roy trouve son nom trop ci-devant et répond désormais à celui — inévitable ! — de « Franklin ». Et des « Brutus », et des « Tullius-Aristide » ! Nous avons aussi le citoyen « Esprit-des-Loix », et le citoyen « Raison » ! Voici des prénoms : Pluviôse, Floréal, Liberté, La Prudence, Maratine (oh ! la mutine !), Laurier, Fleur d'Oranger, Nicanor !) Albert Mathiez : Un rapport dantoniste sur la « Conspiration de l'étranger ». (« On ne commencera à voir clair dans l'histoire

de la Terreur », énonce M. Mathiez, « on ne commencera à comprendre pour quelle raison les Montagnards se sont dévorés entre eux, qu'après qu'on aura retracé avec une précision suffisante l'évolution de cette « Conspirations de l'Etranger », autour de laquelle se sont greffés tous les procès politiques de l'époque). — *Id.* (Mai-Juin 1916). — Albert Mathiez : Fabre d'Eglantine, inventeur de la « Conspiration de l'étranger ». (voir ci-dessus). Gustave Rouanet : Robespierre d'après les comptes rendues parlementaires de mai-juin 1789 (voir ci-dessus). Gabriel Vauthier : Le dernier gouverneur de Paris au XVIIIe siècle (Louis-Hercule-Timoléon, duc de Cossé-Brissac. Détails sur les fonctions de gouverneur de Paris). Albert Mathiez : Danton, Talon, Pitt et la mort de Louis XVI. (Voir ci-dessus.) Henri Lion : Boulanger et la bataille philosophique. (Voir ci-dessus). Edouard Bergougnioux : Robespierre (Examen des pages de Lamartine sur Robespierre). Dans les trois numéros : Mélanges, Glanes, Bibliographie.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Jean Hennessy : *Régions de France*, Crès, 3.50. — J. Dessaint : *Avant tout un pouvoir central*, Perrin, 3.50. — Daudé-Bancel : *La Coopération pendant et après la guerre.* — *La Protectionnisme et l'avenir économique de la France*, Giard et Brière, 2 fr. — Docteur Grasset : *La lutte antituberculeuse pendant et après la guerre*, Imprimerie L. de Soye.

Parmi les questions que soulèvera la reconstitution de la France après la guerre, M. le député Jean Hennessy s'est spécialement consacré à celle du régionalisme économique, et dans son livre **Régions de France**, il a réuni ses nombreux discours, exposés de motifs et propositions de loi sur cet important sujet. La France divisée en grandes régions, ces régions avant tout économiques et représentées par des assemblées d'un caractère professionnel, et enfin ces assemblées maîtresses des administrations locales, voilà les trois idées principales dont il se fait le défenseur, et qui, en effet, méritent examen et discussion.

De grandes régions économiques, rien de mieux! Le département actuel est trop petit et ne doit plus être qu'un simple arrondissement par rapport à la région future ; mais il doit rester un arrondissement, et ceci conduit à repousser tous les projets de division territoriale nouvelle qui ne respectent pas son individualité. M. Hennessy, il est vrai, n'attache pas grande importance à ces projets, et il se contente d'adopter celui de M. Vidal de la Blache, le plus autorisé de nos géographes; mais néanmoins la question a son intérêt, et le projet en question présente deux défauts assez graves pour qu'on doive le rejeter ; le premier défaut est de morceler de façon bien inutile un certain nombre de départements qui, depuis plus de cent ans qu'ils durent, ont acquis le droit de vivre; le second est de faire un trop grand nombre de régions. Si l'on veut créer des groupements

économiques puissants, il faut les faire aussi peu nombreux que possible ; nous n'avons en France qu'une demi-douzaine de villes qui puissent jouer le rôle de petites capitales commerciales ou industrielles : Paris, Lyon, Marseille et Bordeaux sans contestation ; ensuite Nantes à l'ouest et Nancy à l'est, et c'est à peu près tout ; Toulouse même est dans l'orbite de Bordeaux, comme Lille et le Havre sont dans l'orbite de Paris ; cela fera donc six régions économiques, auxquelles il faudra en ajouter une septième formée des départements du centre, qui n'aura pas de grande capitale, mais qui cependant a bien son individualité propre.

Des assemblées d'un caractère professionnel, ceci est plus discutable. Je n'ignore pas que bien des personnes, par dégoût de notre personnel politicien, si souvent ignorant de tout ce qui n'est pas électoral, ont souhaité des parlements où les médecins et les avocats fussent beaucoup plus rares et les commerçants et industriels beaucoup plus nombreux ; on a proposé, notamment, de faire élire le Sénat non plus par les conseillers généraux et municipaux, mais par les grands syndicats ; ce serait bien dangereux ! M. J. Hennessy lui-même recule pour le Sénat et n'accepte la représentation professionnelle que pour les futures assemblées régionales auxquelles il voudrait donner un caractère économique. Mais, justement, une assemblée sera d'autant plus économique qu'elle sera moins professionnelle ; les délégués de corporations ne pensent qu'à l'intérêt corporatif, et si une assemblée se composait, comme le demande notre auteur, d'un cinquième d'agriculteurs, d'un cinquième d'industriels, etc., ce ne serait plus qu'une sarabande frénétique de demandes et de votes de primes, de subventions, de droits protecteurs, de faveurs de toutes sortes ! Les Conseils de ce genre que nous avons déjà ont une attitude parfois bien fâcheuse, et l'article que M. le Conseiller d'Etat Colson a publié dans la *Revue politique et parlementaire* du 10 octobre sous le titre « Le Conseil supérieur de la marine marchande et la défense des intérêts nationaux » devrait donner à réfléchir à tous les partisans du suffrage professionnel. Du moins les médecins et les avocats se mettent-ils au point de vue du contribuable, du consommateur, du simple citoyen désintéressé ! Donc des assemblées régionales, aussi compétentes et puissantes qu'on voudra, pourvu qu'elles ne soient pas professionnelles !

Troisième innovation : les préfets réduits au rôle de contrôleurs généraux de l'administration régionale, celle-ci confiée au président de la Commission permanente qui siégera dans les intervalles des sessions de l'assemblée, comme fait la Commission départementale quand le Conseil général ne siège pas. L'idée ne me semble pas heureuse. On se plaint déjà que l'administration locale soit « empolitiquée » par les préfets ; que sera-ce avec les premiers-ministres régionaux ? Le

préfet du moins était étranger aux passions du cru, il jouait un rôle malgré tout modérateur; quand il ne sera plus que contrôleur général, il ne pourra que geindre, et le véritable chef d'administration, élu d'un parti, n'administrera que pour ce parti. A entrer dans cette voie-là, il faudrait aller jusqu'au bout, et avoir non pas un premier ministre unique qui deviendra par force tyran régional, mais un conseil des ministres qui s'occuperaient l'un des travaux publics régionaux, l'un de l'agriculture régionale, etc. (la défense nationale, la dette publique, la diplomatie, les douanes et les postes étant réservées bien entendu au pouvoir central); mais il restera à harmoniser ces Cabinets régionaux avec le Cabinet national, ce qui est délicat, et aussi à défendre les pauvres simples républicoles contre les lubies de ces grands hommes de province bien plus dangereux au fond que ceux transférés à Paris où leur venin s'atténue. Un pareil régionalisme ne pourra être institué que quand les mœurs politiques locales se seront améliorées, que le personnel politique local se sera élevé, et que des précautions sérieuses auront été prises contre les excès et détournements de pouvoir de ces potentats. Jusque-là, il vaut vraiment mieux conserver notre système administratif, en le perfectionnant d'ailleurs ; si les préfets et sous-préfets, au lieu d'être des courtiers électoraux recrutés au bon plaisir des fils du scrutin, étaient de vrais fonctionnaires de carrière, compétents et contrôlés, s'ils ne faussaient pas dans un but politicien le jeu des diverses administrations départementales, si d'autre part les gens des départements et des villes s'intéressaient de façon plus sérieuse et moins partisane aux affaires locales, la vie départementale reprendrait et la force économique des régions s'affirmerait.

§

Avant tout un pouvoir central ! demande, au contraire, M. Dessaint, et ceci semble une réponse directe à M. Hennessy. Mais ce que M. Dessaint condamne, ce n'est pas tant le régionalisme que l'ensemble de notre régime politique. Il ne s'agit donc pas de centralisation administrative, mais de gouvernement national. Seulement, les trois réformes que prône avec quelque véhémence cet auteur : un Président nommé à vie avec droit de choisir son successeur, des ministres indépendants du Parlement, et des députés subordonnés à des sénateurs non issus de l'élection, suffiraient à instaurer en France un régime très semblable à celui de l'Allemagne kaisériste, et on avouera qu'il y a de quoi réfléchir. En Allemagne, en effet, le Chancelier est indépendant du Reichstag, et le Reichstag ne compte pas en présence du Bundesrat et le Bundesrat, émane des princes et des villes libres comme le Sénat de M. Dessaint émanerait des autorités sociales ; et sans doute le Kaiser serait remplacé par un Président, mais si ce Président était nommé à vie avec droit de transmettre sa présidence à son

fils, gendre ou neveu, où serait la différence ? Dans l'âme politique de la France, répondra-t-on peut-être, qui malgré tout resterait fidèle à la Liberté, à l'Egalité et à la Fraternité ; mais ces antiques déesses seraient bien mal vues des nouveaux gouvernants, et l'âme politique d'un peuple peut changer (qu'on pense à l'Allemagne) sous une pression habile, sournoise et constante. Gardons-nous donc de nous engager dans cette route ! Certes M. Dessaint a raison de condamner la tyrannie des politiciens, mais tous les Français en sont là sans se croire obligés de renier la liberté et le droit populaire. Au surplus rien de plus facile que de détruire cette tyrannie ; il suffirait de quelques modifications à nos lois, ou même seulement à nos usages ; l'opinion publique hésite à entrer dans cette voie un peu bouleversante, parce qu'elle craint de voir remplacer nos politiciens rouges par des politiciens blancs ; en ceci elle a tort, car certaines réformes bien choisies la débarrasseraient des uns comme des autres, mais son erreur se comprend, étant donné le mal que se donnent tous lesdits politiciens pour la cultiver.

§

La question de la vie chère est d'ailleurs, en ce moment, plus urgente et importante que celle de savoir si le Président doit avoir ou non le droit de léguer son pouvoir, et l'on comprend que les Coopérateurs élèvent la voix. En quelques pages substantielles sur **la Coopération pendant et après la Guerre**, M. Daudé-Bancel, secrétaire général de la Fédération nationale des coopératives de consommation, insiste sur « les heureux résultats qu'a eus l'intervention des coopératives dans la vie économique générale en régularisant les marchés faussés par la spéculation ». Cette question de la lutte contre la spéculation mériterait un gros volume ; les moyens employés jusqu'ici, notamment la taxation officielle des denrées, n'ont pas produit tous les résultats espérés ; il semble qu'on pourrait attendre de meilleurs effets d'une très large publicité donnée au mouvement économique, la rareté des denrées venant le plus souvent de la folle panique des acheteurs qui entassent chez eux des monceaux de sucre ou de café et en privent les autres, jointe à une surveillance très attentive et même rigoureuse des accaparements du commerce, car nombreux sont les négociants qui poussent à cette panique des consommateurs si favorable à leurs intérêts égoïstes. Quant aux coopératives de production, leur fonctionnement se heurte à des difficultés spéciales que ne rencontrent pas les coopératives de consommation ; acheter en gros à bon compte pour revendre au détail avec bénéfice est à la portée de presque tout le monde ; (encore faut-il que les gérances de coopératives soient confiées à des personnes très honnêtes, ce qui n'a pas toujours été le cas dans certaines coopératives ouvrières) ; quant à diriger coopérativement des exploi-

tations ou des manufactures, c'est autre chose. Ce n'en est pas moins dans cette voie de la collaboration consciente et concordiale que le monde s'engagera de plus en plus. Le principe d'autorité n'a certes pas fait son temps, et partout il faudra une direction énergique, mais cette autorité devra être librement et de bon cœur servie par les dirigés.

L'influence des coopérateurs sera notamment la bienvenue pour lutter contre les protectionnistes. Après la guerre nous assisterons à une recrudescence terrible de la taxomanie ; sous prétexte de lutter contre les produits boches, nos industriels réclameront des droits prohibitifs contre tous les étrangers, et la vie en sera de plus en plus chère. Aussi M. Daudé-Bancel a-t-il raison dans son mémoire **Le Protectionnisme et l'avenir économique de la France** d'apporter son précieux appui à la cause du libre échange. Il faudrait avant tout dissocier les mesures d'après guerre, que l'on pourra avoir à prendre contre nos ennemis actuels et le régime économique de la France future. Si l'entente survit à la guerre comme il faut l'espérer, ce régime devrait être celui du libre échange aussi complet que possible entre les Alliés. Nos producteurs de blé de la Champagne n'auraient pas plus à protester contre la concurrence des blés russes ou canadiens que contre celle actuellement de la Beauce ou du Poitou, et nos consommateurs y gagneraient tous les bénéfices artificiels que font les grands propriétaires. On peut ajouter que le libre échange sera toujours le meilleur moyen de s'opposer aux manœuvres déloyales des Allemands ; leurs procédés de bons d'exportation et de dumping n'ont été possibles qu'à l'abri de droits protecteurs ; il y aurait donc intérêt, lors de la paix victorieuse qui ne peut pas ne pas intervenir, à imposer à l'Allemagne le libre échange, et même à instituer en Europe une Commission internationale économique permanente, analogue à la Commission des sucres créée par la Convention de Bruxelles de 1902 pour s'opposer à toute manœuvre de protection excessive ou déloyale.

§

Autre question bien importante aussi, celle qu'étudie M. le professeur Grasset sous le titre **La lutte antituberculeuse pendant et après la guerre.** La tuberculose est une maladie spécialement grave en France, en dépit de la douceur du climat et de la salubrité normale des habitations ; on évalue à 150 000 le nombre des décès que cette affection entraîne ; là où la France perd 3 300 individus (pour 1 million d'habitants), l'Allemagne n'en perd que 2 200, la Suisse 2000, l'Italie 1400. A quoi tient cette différence ? Probablement à l'alcoolisme qui diminue la résistance à la tuberculose, et ceci permet d'espérer que les récentes mesures prises contre la première de ces diathèses (loi du 30 juin 1916) agiront efficacement

contre la seconde. Mais en attendant, il faut œuvrer pour les tuberculeux existants, et les réformés pour tuberculose pulmonaire dépassent 100 000 ! Ici M. le professeur Grasset demande que tous les militaires suspects de tuberculose soient dirigés sur des hôpitaux de triage et que s'ils sont reconnus atteints même légèrement, ils soient réformés et remis immédiatement au Ministère de l'Intérieur pour les soins à leur donner au lieu d'être conservés dans les hôpitaux de la Guerre ; il demande également que les stations sanitaires du Ministère de l'Intérieur qui ne sont qu'au nombre de 21 avec 1800 lits soient considérablement augmentées, et il veut enfin qu'une loi pose le principe du droit à l'assistance médicale de l'Etat pour tous les tuberculeux de guerre. Ces vœux ne peuvent qu'être approuvés, si grave est le danger de la contagion tuberculeuse. Les conseils de révision qui dans les premiers mois de la guerre ont pris le plus d'hommes possible sous prétexte que « la balle d'un phtisique était aussi meurtrière que celle d'un homme bien portant » auraient dû se souvenir que les crachats d'un phtisique sont meurtriers aussi pour leurs camades de dépôts ou de tranchées. Nos pertes par le feu sont assez lourdes pour qu'on réduise à leur minimum les pertes par la maladie.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

Le rôle de nos colonies dans l'après-guerre, par E. du Vivier de Streel (Paris, Challamel, 1916). — « Après la guerre, « déclare M. du Vivier de Streel dans une intéressante étude récem- « ment parue, commencera une lutte aussi ardente, aussi acharnée, « plus périlleuse peut-être pour nous que celle qui se poursuit sur les « champs de bataille. » Parmi tous les problèmes qui se poseront à l'occasion de cette lutte, un des plus graves et des plus importants sera incontestablement celui des approvisionnements nécessaires à notre industrie. La solution de ce problème, dit M. du Vivier de Streel, ne saurait venir que de notre Empire colonial qui pourrait et devrait devenir le principal pourvoyeur de matières premières de la métropole en même temps qu'il serait son meilleur acheteur de produits fabriqués, lui assurerait un excédent abondant d'exportations et la libérerait de la gangrène d'un change dévorant. En effet, après la guerre, nous devrons fournir à nos usines les matières premières à transformer et grâce auxquelles elles pourront réaliser les bénéfices dont dépend la reconstitution de nos forces économiques. Avant la guerre, la France équilibrait ses engagements à l'étranger avec les créances qu'elle avait à recouvrer hors de son territoire. La balance lui était plutôt favorable. Nos importations dépassaient bien nos exportations de 1500 millions ; nous payions, en outre, à la marine

étrangère pour le transport de nos marchandises 4 ou 500 millions par an ; mais, par contre, nous encaissions des coupons de valeurs étrangères et nous recevions des nombreux étrangers, nos visiteurs assidus, d'importants apports d'or. Aujourd'hui la situation est toute différente et ira en s'aggravant.

Nous allons avoir à faire face, constate M. du Vivier de Streel, à des besoins énormes pour reconstituer les stocks de nos usines complètement épuisés, pour réédifier et outiller les établissements détruits par l'ennemi et réparer les énormes dégâts et les dommages causés par son occupation ; nous serons pour tous les produits et marchandises en présence d'une hausse qui, pour beaucoup d'entre eux, représente actuellement 100 o/o des prix antérieurement pratiqués. Nous aurons aussi à supporter pendant longtemps des frêts onéreux. Deux exemples suffiront pour donner une idée de l'aggravation de nos charges. Le charbon qui est le pain de nos usines manque à la France, en temps ordinaire, dans la proportion d'environ un tiers de sa consommation : pour 60 millions de tonnes consommées, nous en importions avant la guerre 20 millions de tonnes. Or, le prix de ce charbon a passé de 23 francs la tonne à 90 francs. Il a donc à peu près quadruplé. Pour les frêts, l'augmentation est plus considérable encore : on paie en ce moment pour le transport du charbon d'Angleterre à Marseille de 100 à 130 francs la tonne, au lieu de 8 à 15 francs payés jadis. Au lieu de verser 400 millions d'or par an aux armateurs étrangers, nous risquons d'avoir à leur payer, après la guerre, de 2 à 4 milliards. En fait, nous avons payé, l'an dernier, hors de France, principalement en Angleterre, 2800 millions de frêts et l'on parle de 4 à 5 milliards pour 1916. Cette situation du marché des frêts ne se modifiera guère quand la paix sera rétablie, étant donné les besoins énormes qui se manifesteront dans tous les pays et la diminution assez considérable de la flotte marchande de l'Europe...

Cette constatation faite, M. du Vivier de Streel s'interroge sur le point de savoir comment nous pourrons acquitter une telle dette annuelle. Pas en exportant notre or : « C'est un crime justement puni de mort par les anciennes lois ! » disait jadis Colbert. Ce ne sera pas davantage en vendant nos titres étrangers ; notre stock de valeurs étrangères en portefeuille représentait à la fin de 1913 environ 42 milliards. Cette somme a subi, du fait des variations du taux de capitalisation, une dépréciation d'un tiers. D'autre part nous avons aliéné quelques milliards de valeurs américaines et anglaises. Restent 11 milliards de titres russes, 2 milliards et demi de titres autrichiens, 2 milliards de titres turcs et serbes, 2 à 3 milliards de titres bulgares, roumains et grecs, pratiquement innégociables. Sera-ce enfin en recourant au crédit qui s'ouvre naturellement aux peuples victorieux ? M. du Vivier de Streel répond catégoriquement non :

Ce serait la pire des folies, dit-il, de nous faire à cet égard de trop grandes illusions. Après la guerre, les neutres et nos alliés eux-mêmes, dans une certaine mesure, redeviendront pour nous des concurrents ayant souvent intérêt, individuellement, sinon collectivement, à empêcher notre dé-

veloppement pour profiter de notre faiblesse et occuper la place que nous laisserions vacante. *C'est avant tout sur nous-mêmes et nos propres ressources qu'il nous faut compter*. Ces ressources existent. Elles se trouvent sur notre territoire colonial.

L'aide considérable que nos colonies peuvent prêter à la métropole au lendemain de la guerre, M. du Vivier de Streel en établit la sérieuse réalité en passant en revue les matières premières qu'elles sont en mesure de fournir : laines, coton, soie, céréales, minerais, produits oléagineux, peaux, bois, café, cacao, vins, caoutchouc, lin, légumes, pâte à papier, etc. Je ne suivrai pas l'auteur dans les détails qu'il donne, trop techniques pour cette revue. Pour que ce ravitaillement idéal de la France par ses posssesions lointaines puisse s'effectuer sûrement et régulièrement, M. de Streel préconise la nécessité de créer de grandes entreprises, comme en possèdent l'Allemagne, l'Angleterre, les Etats-Unis et la Hollande (1).

Il recommande également l'organisation du travail indigène, la création ou le renforcement des services d'agriculture aux colonies, l'établissement de relations maritimes fréquentes et nombreuses entre la France et les ports coloniaux, etc...

Des diverses suggestions toutes interessantes formulées par M. de Streel, j'en retiens une qui présente une importance toute particulière, celle qui vise l'organisation des services publics. « Il faut, dit-il, pour « que les grandes entreprises coloniales à créer puissent vivre et pros- « pérer que, parallèlement à leur effort, se produise un effort admi- « nistratif en vue d'assurer précisément l'exécution des services « publics sans lesquels l'initiative privée serait impuissante. »

Personnellement, j'irai plus loin : il est hors de doute que, la guerre finie, la France ne connaîtra une ère de renaissance et de prospérité économique dans ses colonies (je ne m'occupe pas en ce moment de la métropole) que s'il se produit une rénovation hardie et une modification profonde des méthodes administratives en vigueur jusqu'à ce jour. Il est incontestable déjà que, en France même, la vie économique du pays est étroitement conditionnée par les règlements administratifs et l'organisation des services publics. L'initiative privée en France, — je ne fais que constater un fait, — était, avant la guerre, du moins, timide et timorée. Les capitaux n'étaient engagés par leurs propriétaires que dans des affaires de tout repos et sans risques apparents. Cette timidité, d'ailleurs, était assez singulièrement compensée par la facilité déplorable avec laquelle ils étaient engagés dans certaines affaires exotiques n'ayant qu'une valeur de spéculation. L'homme d'affaires français était trop porté à faire appel

(1) La firme « Lever Brothers » est au capital de 600 millions, la « Royale Néerlandaise » au capital de 100 millions. Les societes anglaises de plantations de caoutchouc représentent un capital de 1.218.000.000 francs !...

à tout propos et hors de propos à la protection, à l'intervention de l'Etat. Primes pour les sucres, primes à la navigation, tarifs prohibitionnistes ou protecteurs, autant de manifestations qui trahissent ce recours perpétuel de l'individu à l'Etat considéré comme une providence générale, autant de manifestations qui ont favorisé le développement de la conception étatiste, laquelle ne pouvait, en somme, que prendre acte du fait et l'ériger en théorie générale.

Si, dans la métropole, la vie économique est ainsi conditionnée par l'armature administrative du pays et par les mœurs politiques du jour, que sera-ce dans nos colonies où toute l'activité dépensée se manifeste sous la tutelle administrative et avec l'appui bienveillant des autorités locales ! Dans nos colonies, surtout dans nos colonies africaines, vastes pays neufs, que deviennent certaines lois économiques considérées sur le vieux continent comme des dogmes intangibles ? Pour ne citer qu'un exemple, la loi de l'offre et de la demande, dans une région comme le Gabon, à population indigène clairsemée, ne correspond à aucune réalité. Le plus actif, le plus « débrouillard » des entrepreneurs, s'il veut entreprendre la construction d'une route, rencontrera cent fois plus de difficultés qu'un officier du génie ou un administrateur procédant par réquisition. C'est pourquoi, dans la plupart de nos établissements d'outre-mer, les entreprises en régie directe, pour coûteuses qu'elles puissent être, offrent beaucoup plus d'avantages que l'entreprise privée avec ou sans adjudication et, même dans nombre de cas, sont seules susceptibles de donner un résultat appréciable. On comprendra dès lors facilement combien une bonne administration est nécessaire dans des pays où l'administration est tout ou joue un rôle prépondérant dans toutes les manifestations de la vie économique et sociale.

Or, l'administration dont sont gratifiées actuellement nos colonies n'a rien de ce qui faudrait pour tenir la partie que vont lui imposer les événements d'après-guerre. C'est une administration timide, tenue en lisière par des règlements impératifs et désuets, prisonnière de l'épais filet de textes et de circulaires tressés depuis des siècles sur les canevas légués par l'ancien régime. Pour que les colonies puissent s'acquitter des devoirs que réclame d'elles M. du Vivier de Streel dans une vue fort louable, il conviendrait qu'elles fussent enfin douées d'une autonomie complète à tous les points de vue. Le législateur, en 1900, semblait avoir entrevu cette nécessité, puis, avec cette étrange manie de la centralisation à outrance qui a constitué un des gros défauts de notre race, peu à peu, il a exprimé la volonté de reprendre une à une, sous couleur de contrôle, les quelques maigres libertés accordées à nos possessions lointaines. A la faveur du courant d'énergie qui, nous l'espérons bien, vivifiera un peu notre pays au lendemain de la lutte des armes, il faudra donner enfin à nos colo-

nies la charte qu'elles attendent depuis tant d'années. L'élaboration d'une constitution coloniale s'impose, et cette constitution ne sera bonne et viable que si elle est largement libérale, que si elle affranchit enfin les colonies de la misérable tutelle où les tient la métropole, que si celle-ci renonce à leur appliquer la conception colbertiste et à les considérer uniquement comme de lointains comptoirs ou des terres d'exploitation à l'unique profit de la métropole.

Il suffit d'étudier une de nos colonies, l'Indochine par exemple, pour comprendre aussitôt qu'il n'y a pas là seulement une dépendance de la métropole, dont les destinées peuvent être régies de Paris et dont le développement économique et politique doit être entravé par d'étroites considérations protectionnistes. L'Indochine constitue un tout autonome, un pays qui a droit à une vie personnellement indépendante, et qui, s'il était pourvu de cette liberté idéale, saurait récompenser la mère patrie des sacrifices autrefois consentis. Car une colonie, tout comme un individu, ne se développe bien que dans un régime de liberté. Il faudrait rompre enfin avec notre habitude tracassière qui revient à considérer les colonies, surtout nos grandes colonies, comme des enfants perpétuellement mineurs. Un gouverneur général, un gouverneur de colonie devrait être un personnage omnipotent, agissant librement dans la plénitude de ses attributions prenant toutes ses responsabilités qui seraient d'autant plus effectives quelles seraient plus absolues. On perd en effet trop souvent de vue dans les régimes démocratiques, où la suspicion et le manque de confiance vis-à-vis des individus sont de règle, que plus on multiplie les contrôles, plus on diminue, en fait, plus on éparpille les responsabilités. Quand une pièce porte une signature, on peut atteindre son signataire ; quand elle en porte dix, cela devient impossible. Il conviendrait encore qu'une coupe sombre et radicale fût opérée dans la forêt touffue des règlements, lois, décrets, circulaires et arrêtés qui, dans les colonies, organisent contradictoirement et en dépit de toute logique la vie politique, sociale et économique. Il y a malheureusement en France un trop grand nombre de braves gens, bien intentionnés, mais figés dans leur routine terre à terre, qui au seul mot de « Conseil d'Etat» tombent à genoux et perdent immédiatement toute liberté de jugement. Ces gens-là sont convaincus que les textes ont une valeur sacrée et sont « tabou ». Pauvres cerveaux, inférieurs ou tout au plus égaux à la tâche quotidienne sur laquelle ils peinent et qu'ils ne dominent jamais, dépourvus, en un mot, de la moindre maîtrise, *ils croient au droit administratif* comme on croit en Dieu ou au Diable. Ils oublient ou, plutôt, ils ignorent que *le droit administratif, cela n'existe pas*, que, du moins, cela n'existe pas en tant que doctrine révélée, non plus d'ailleurs qu'en tant que corps de doctrine fortement basé sur une tradition et régi par d'immuables prin-

cipes. Le droit administratif, ce sont les représentants de la puissance publique qui le fabriquent chaque jour au gré de leurs besoins et des nécessités de l'heure.

Ce droit, envisagé d'un point de vue prétorien, pourrait même constituer une précieuse ressource pour le pays, si ses fabricateurs, moins timorés, s'avisaient d'initiatives hardies. Mais pas du tout : esclaves des précédents que leur ont légués de médiocres devanciers, ils sont pétris de respect devant ces textes qui sont leur chose, leur dépendance. En admiration constante devant cette idole qui est leur œuvre, il n'osent y porter une main sacrilège. Si parfois, cependant ils l'osent, c'est pour renforcer par des rites nouveaux et compliqués le culte qu'ils lui ont voué.

J'imagine, d'ailleurs, que les pauvres gens qui se livrent à cette besogne, par un obscur instinct de conservation, la compliquent à dessein afin d'être seuls ensuite à pouvoir assurer l'application des textes sibyllins. Se réservant le monopole d'obscurités voulues, ils s'octroient ainsi un privilège de compétence éternelle.

Il faudrait, au lendemain de la guerre, faire hardiment table rase des milliers de textes contradictoires qui entravent la vie de nos colonies. A chaque matière s'adapterait une réglementation nette et précise comportant abrogation de tous les textes antérieurs. Chaque colonie posséderait ainsi un code bref, mais où les recherches seraient aisées. Ceci n'est, me dira-t-on, qu'un petit côté d'une vaste conception. Je ne le crois point. Dans la vie moderne si complexe, que ce soit en France ou aux colonies, il n'y a guère d'actes qui puissent s'accomplir sans intervention de la puissance publique. Il existe un étatisme de fait qu'on ne saurait nier. Il ne saurait être question de ruiner du jour au lendemain un fait aussi constant. Du moins, peut-on grandement alléger le joug qu'il fait peser sur la vie de chaque jour en clarifiant et en simplifiant l'exécution des modalités et des formalités par lesquelles se manifeste sa présence permanente. La « réglementation » est une de ces formalités et non des moindres. Il est de plus à souhaiter que les auteurs, jusqu'à ce jour, irresponsables de la dite réglementation perdent l'habitude de poursuivre une perfection qui n'est point de ce monde. Il ne s'agit pas, pour la vie de demain, qui doit être une vie ardente, riche en initiatives de toutes sortes, d'élaborer des textes *définitifs* en contradiction avec cette vie même qui sera un devenir sans cesse en évolution, mais bien des formules pratiques, respectant toutes les libertés, s'adaptant aux contingences et favorisant toutes les initiatives. Il faut que nos modernes Bridoison, ceux des ministères comme ceux des grands conseils sacro-saints, soient bien convaincus qu'un texte imparfait élaboré rapidement vaut mieux qu'un texte parfait élaboré en cinquante ans.

La vie économique moderne, je le répète, est étroitement condi-

tionnée par l'organisation administrative. Si l'on veut que nos colonies, au lendemain de la guerre, jouent le rôle capital que leur attribue à bon droit M. du Vivier de Streel, il convient de nous assurer une organisation administrative souple, simple et libérée de tous les formalismes, de toutes les tyrannies d'ancien régime, une organisation pratique, en un mot, qui s'adapte à la vie au lieu de la paralyser.

CARL SIGER.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : Mme Gabrielle Réval et le roi Alphonse XIII. — *Le Double bouquet* : « Notes » de M. Léo Larguier, poète et sergent. — *La Grande Revue* : Vers de M. Emile Verhaeren ; exemples de sang-froid des chefs, par « un officier ». — *La Revue de Paris* : « A bord d'un navire hôpital », par M. P. La Mazière. — *La Revue hebdomadaire* : Chateaubriand et M. Briand. — *Le Troubadour* : lettre de M. F. Vielé-Griffin. — *La Presqu'île* : vers de M. Ch. Cousin. — Memento.

Mme Gabrielle Réval entretient les lecteurs de la **Revue des Deux Mondes** (15 octobre) de « L'Œuvre humanitaire de S. M. le Roi d'Espagne ».

— Je vous prie, madame, de dire, dans votre grande Revue, que les vœux que je fais pour la paix ne signifient point que je soubaite la paix à tout prix : ce serait une offense pour la France et j'aime beaucoup la France ! Mais mon devoir de souverain d'un pays neutre est de désirer que les douleurs qui frappent si cruellement d'autres peuples aient une fin.

Voilà les propres paroles du roi Alphonse XIII.

En voici de Mme Réval, qui évoquent la cordiale simplicité du « Grand Siècle » :

J'appris que je serais reçue toute seule ce matin-là... Seule ! Je me voyais soudain en imagination entourée de femmes en robes noires, en voiles de deuil, en coiffes blanches, selon la mode de nos provinces de France ; les unes étaient de petites bourgeoises aux visages pleins de tendresse, les autres avaient les traits fatigués, les mains rudes et piquées par l'aiguille ; il y en avait parmi elles qui étaient des aïeules, d'autres des enfants ; toutes mêlaient leurs soupirs aux miens, et leurs regards étaient pleins de reconnaissance. O femmes de mon pays, Françaises que la guerre a fait souffrir autant que la Vierge aux Sept-Douleurs, vous me chuchotiez des mots qui remplissaient mes yeux de larmes, en me chargeant de porter jusqu'au pied du trône l'expression de votre reconnaissance !

Le Roi me reçut dans un salon de moire blanche, qui rappelle les petits appartements de Versailles par le goût et la décoration. Sa Majesté me demanda gracieusement si j'étais satisfaite de mon voyage en Espagne ; je lui répondis que j'étais bien heureuse de pouvoir étudier l'organisation de son œuvre et le remercier de sa sollicitude pour nos soldats.

— Mais, Madame, dit le Roi, avec une vivacité toute française, que penserait-on de moi si je ne faisais pas ce que je fais pour vos vaillants soldats !... J'aime la France, et je n'oublie pas l'accueil que Paris m'a fait

autrefois... Quoi ! vous songez à cet attentat ? — fit Sa Majesté, répondant à une parole de regret, — mais quel plus beau souvenir pour un soldat : avoir reçu le baptême du feu à la tête des cuirassiers français !

Est-il possible d'être plus simple, plus chevaleresque et plus charmant ?

Le Roi a trente ans ; on lui en donnerait à peine vingt-cinq. Il est grand, svelte, élégant, admirablement assoupli par tous ces sports qu'il a mis à la mode en Espagne. Son visage est d'une mobilité surprenante. Si ses traits rappellent ceux des princes de la maison d'Autriche, la vivacité du regard, l'expression de la physionomie, le charme du sourire tendre et moqueur sont des biens de chez nous.

Les yeux sont bruns ; tout à coup, ils pétillent, et tout à coup ils s'embrument. Ces yeux de jeune homme ne sont pas contraints à la prudente réserve imposée aux paroles d'un roi ; dans leur muet langage, ils livrent une âme généreuse et tendre, une âme avide d'héroïsme et pleine de fraîcheur, de franchise impétueuse et de confiance ! Avec quel feu Sa Majesté m'a dit :

— J'aime la France...

Il ne m'est pas permis d'en répéter davantage.

Faisant allusion aux prières qu'on lui adresse :

— J'ai admiré dans les lettres qu'on m'écrit de France l'abnégation des familles frappées par la guerre. Pas une plainte. Tout pour la patrie ! Quelle noblesse de sentiment ! Quel bonheur pour moi quand je puis répondre à ces lettres par l'annonce d'une bonne nouvelle !

§

M. Léo Larguier est admirablement de notre temps. Il a fait la guerre. Il a été blessé. Guéri, il a de nouveau rejoint les armées. **Le Double bouquet** (novembre) publie une troisième série des notes de ce beau poète. Elles sont la sincérité même. Ici, nulle « étiquette » : humain, tendre, véridique, tel est M. Léo Larguier.

Mon dépôt est maintenant à Saint-Cyr. J'arrive à Paris un pluvieux samedi de mars, à la nuit tombante.

Quelle émotion ! Un fiacre me cahote vers la rue Soufflot que je n'ai pas revue depuis vingt mois. Mes yeux sont mouillés. L'averse m'a cinglé le visage à travers les portières de la voiture.

Je ne peux guère avouer que je pleure en revoyant la boutique de mon libraire, le café Mahieu et l'épicier au coin de la rue Saint-Jacques.

Me voici dans mon cabinet de travail !

Rien n'a changé dans ma maison. L'escalier se souvient toujours qu'il y a une pharmacie au rez-de-chaussée et la jeune fille que je ne connais pas joue toujours, dans l'appartement voisin, le *Beau Danube Bleu*, sur son piano.

Elle n'a fait d'ailleurs aucun progrès, elle conduit cette mélodie de lente et maladroite façon.

Un livre que j'avais laissé, en juillet 1914, sur un manuscrit inachevé est à la même place en mars 1916 ! Je reviens de la guerre, j'ai traversé le cataclysme, le vieux monde est bouleversé, mais tout est là. On n'a déplacé ni un fauteuil, ni un papier, ni ces roses de Provins qui noircissent, poussiéreuses, dans ce vase !

Je trouve à tout cela une ironie insultante, et je m'en vais.

Le poète est sergent et il est au feu. Il peut dire de la guerre : « Elle est devenue notre vie et notre atmosphère. » Les souvenirs l'assaillent et ils le rendent à sa vie de bon lettré, de lyrique ardent, de défenseur de la Beauté.

— Etant au repos, dans ce gros bourg de H..., bondé de troupes, de chevaux et de camions, j'ai rencontré le lieutenant D.... Nous avons dîné ensemble comme nous avons pu.

J'avais vu ce jeune homme pour la dernière fois un soir d'été, parfumé d'absinthe, à la terrasse de la Closerie des Lilas. Jean Moréas était venu s'asseoir à notre table, et là, plusieurs années après, nous passons la soirée à parler du vieux poète amer.

D... me rappelle le bel après-midi déjà chaud où nous avons accompagné le cercueil de Moréas de Saint-Mandé au Père Lachaise... Je marchais dans le sillage odorant d'une couronne de violettes envoyée par le roi de Grèce, et je voyais de profil Maurice Barrès, qui tenait un cordon du poêle. Sur les degrés du Colombarium, porté par la foule, je prenais garde à ne point écraser Mlle Paz Ferrer, la fille du républicain espagnol. Elle était en grand deuil de son père que l'on venait de tuer, toute menue et brune. Elle est morte, elle aussi... Nous buvons du vin blanc en fumant nos pipes, et nous nous entretenons du vieux poète mélancolique que nous aimions...

Qui trouverait mieux que cette ligne : « Le soir a l'air d'une embuscade immense... » Quel émouvant tableau en un trait ! M. Léo Larguier voit, sait voir, sait doter le mobile de son émotion du sens qui la communiquera pour qu'elle dure autant que la durée de la langue :

— Je m'éveille dans la grande salle d'une école communale abandonnée où nous avons passé la nuit sur quelques bottes de paille.

En m'éveillant, j'aperçois une armoire vitrée pleine de mesures d'étain, — j'allais écrire pleine de système métrique.

Il y a aussi un herbier de plantes paysannes, deux boîtes dans lesquelles sont épinglés des papillons de la contrée, fanés et secs comme de vieilles fleurs, et, sous un buste en plâtre de la République, une carte de France violemment coloriée.

Jamais je n'avais si profondément examiné le visage de la Patrie.

§

M. Emile Verhaeren donne à **la Grande Revue** (octobre) un des plus beaux poèmes qu'il ait écrits : « Les Usines ».

Oh ! les gestes des mains et des doigts ramassés
Autour du tournoiement de l'acier et du cuivre ;
Et les cris des métaux, que leur souffrance enivre
Et qui chantent à se sentir martyrisés

Et s'accordent déjà avec la chanson rouge
Et les cris des soldats qui se ruent pour mourir

Et pour donner leur sang joyeux à l'avenir
Quand passe la victoire et que le destin bouge.

Dites, l'effort total à l'arrière, à l'avant,
Et la docile ardeur de cette double armée,
Dans le bruit innombrable et l'énorme fumée
Que tour à tour l'usine et la lutte enfle au vent.

C'est pour lui, le soldat, que l'ouvrier s'efforce,
Que sa gorge s'embrase à la flamme des fours,
Qu'il y brûle ses yeux, peu à peu, tous les jours
Et que les bras vieillis se vident de leur force.

C'est au travail féroce et précis des canons
— Quand la fonte se change en lave au fond des cuves
Et que le hall s'enrage et bout, tel un Vésuve —
Qu'en son torse tanné se sèchent ses poumons.

C'est au vacarme fou des moteurs qu'on essaie
Et qui happent et qui hachent l'air qui bruit
Que son oreille un jour s'émousse et s'assourdit
Et que parfois sa main n'est plus que sang et plaie.

Oh ! l'héroïque et clair et fraternel accord
Entre tous ceux qui font ou qui portent les armes
Et qui s'emploient sous le tonnerre et ses vacarmes
A rebâtir la vie au ciment de la mort.

§

Dans la même revue, « Un officier » définit la Psychologie du chef au combat. De ce travail très curieux, nous extrayons ces deux exemples de faits :

Un colonel, excellent observateur et très perspicace avec lequel j'aborde souvent ces problèmes, me racontait le fait suivant : « J'étais blessé, étendu sur le côté, lorsque je vois venir vers moi un groupe de soldats sans chef, qui se retirait du combat. Je me soulève, je les interpelle, je leur ordonne de ne plus reculer et, avant que j'aie armé mon revolver pour les intimider, ces hommes se ressaisissent et, courageusement, se maintiennent en combattant. J'ai eu l'impression très nette que mon revolver ne les effrayait pas du tout, mais que mon attitude, ma volonté agissaient sur la leur et qu'ils étaient heureux de faire leur devoir à mes côtés. »

. . . . . .

Pendant l'attaque du 13 au 14 juillet, en Argonne, les Allemands s'avancèrent autour de la cote 263, où nous occupions une position très « en l'air ». Un groupe de soldats réunis là par un lieutenant formait un noyau de résistance que les Allemands croyaient réduit. Soudain passe près d'eux une troupe de prisonniers français désarmés, conduits par les Allemands Brusquement le lieutenant se dresse : « Les Français, couchez-vous », crie-t-il. Puis, à ses hommes, il commande : « Feu ! » Les Allemands tombent ; les Français sont délivrés.

§

Notre confrère M. Pierre La Mazière, soldat à bord d'un navire

hôpital, donne à **la Revue de Paris** (15 octobre) des « fragments de son journal de bord ». Ce sont les notes sobres d'un écrivain qui sait voir, d'un brave homme que bouleverse la souffrance des blessés, plus ils sont d'humbles condition. Infirmier, il a soigné, devant Mouros, les soldats noirs de l'armée d'Orient, ces rudes guerriers aux noms légers : Aglaé, Printemps. Celui-ci, Printemps, horriblement blessé, arrive à bord, amputé du bras droit et la cuisse et la jambe gauche bandées, de l'aine à la cheville. Les soins du chirurgien ne sauvent pas Printemps.

Printemps est mort quelques minutes avant le jour. Son pauvre corps mutilé a été placé sur un brancard, recouvert d'un drap blanc, mis dans l'ascenseur, et monté jusqu'à la salle d'opération pour être conduit à la chapelle qui se trouve sur notre pont, tout à l'arrière. Quand on l'a passé devant moi, j'étais pieds nus, balai-brosse en mains et je lavais la salle. A la suite dès deux porteurs, je m'engageai sur le pont. La pluie y ruisselait. Un vent terrible le balayait. Les deux infirmiers, le brancard, le mort, étaient secoués, bousculés, boxés par la tempête ; les tabliers blancs des premiers et le drap de l'autre voltigeaient, claquaient sous le souffle cruel. Deux ou trois fois, je dus prendre le drap, le replacer sur le visage de bronze clair, aux beaux yeux allongés, le glisser sous les épaules pour le maintenir.

Enfin, on arriva à la chapelle. Le brancard y fut déposé, on le recouvrit d'un drap tricolore, et je m'en fus reprendre mon nettoyage.

Ce soir, on immergea Printemps à 8 h. 1/2. Comme il n'y avait pas d'opérations, j'ai accompagné les deux infirmiers qui avaient, dans la journée, cousu le corps du petit nègre dans un grand sac de toile, comme ceux dont on se sert pour le blé ou les pommes de terre. Ils ont pris le brancard, ont descendu avec lui un petit escalier roide où ils trébuchaient à chaque marche pour atteindre le pont de la coupée. Le temps s'était tout à fait remis au beau au cours de la journée. Il faisait une nuit admirable, et l'eau qui courait rapide charriait les paillettes d'argent qu'y laissait tomber la lune.

De temps en temps, le canon tonnait. Sur la coupée, très éclairée, l'officier d'administration, l'adjudant, deux ou trois majors, la marquise de C... qui, vraiment, donne le plus bel exemple de courage, de bonté agissante et d'activité. Penchées sur le bastingage, dans l'attitude de la prière ou de la méditation, une dizaine d'infirmières. Ces femmes en blanc, dont beaucoup pleuraient accoudées le front dans les mains, sous la lumière violente, au-dessus de cette mer au courant rapide, étaient infiniment émouvantes.

Les deux porteurs arrivèrent avec leur brancard jusqu'à l'escalier, prirent le sac chacun par un bout — il était flasque, incurvé — et descendirent marche à marche jusqu'au niveau de l'eau, où ils le laissèrent glisser. Et le courant qui l'emporta — sans doute très loin — continua de rouler ses paillettes d'argent.

Je songe à ce que serait ma douleur s'il me fallait voir immerger ainsi, jeter à la mer, un être que j'aime ou que je connaîtrais, et je songe aussi à

la pauvre négresse qui, dans quelques mois, apprendra brutalement que son être dispersé roule dans la mer orientale.

§

La Revue hebdomadaire (21 octobre) publie un article de M. Georges Maurevert qui porte ce titre imprévu : « De M. de Chateaubriand à M. Briand. » L'auteur n'y montre pas seulement l'un des plus glorieux parmi les prédécesseurs de M. Briand à notre ministère des Affaires Etrangères, prévoyant, dès 1828, plusieurs des problèmes dont l'ensemble a conduit l'Allemagne dans ses voies sanglantes, — il nous soumet cette remarque amusante, sur laquelle il termine son travail et qui peut être le point de départ de recherches délicates, après la guerre bien entendu :

Ce qui est digne de remarque, c'est que ce soit M. Aristide Briand qui occupe aujourd'hui au ministère des Affaires étrangères le poste jadis illustré par M. de Chateaubriand, dont le séculaire et véritable patronyme était *Briand* !... « Le premier de cette maison, — lisons-nous dans la *Généalogie de ma famille* qui clôt les *Mémoires d'Outre-Tombe*, — connu par les titres est *Briant* (*Brient* ou *Briand*) qui fit construire un château dans le canton *Nantais*, auquel il donna le nom de Chateaubriand, qui est passé à sa postérité. » On sait d'autre part que M. Aristide Briand est né *à Nantes*.

Un Briand accomplissant les désirs politiques exprimés cent ans auparavant par un autre Briand, voilà une conjoncture qui va enthousiasmer les amateurs d'occultes concordances et les chercheurs d'analogies mystiques !...

§

Le 1er août de cette année, a paru le premier numéro de : **Le Troubadour**, « organe littéraire de la jeunesse méridionale ». C'est une revue bi-mensuelle. Son administration et sa rédaction siègent à Carcassonne, 24 rue de la République. Cinq numéros démontrent la vitalité de notre nouveau confrère.

M. F. Vielé-Griffin a écrit en ces termes heureux aux fondateurs du *Troubadour* :

Si l'Art a une Patrie, cette Patrie est bien la France ; mais cette France, qui va de Mistral à Verhaeren, n'a jamais délégué des pouvoirs : l'Académie française, qui affecte la dictature, n'aura jamais connu ni Mistral, ni Verhaeren.

Si la France est la patrie de l'Art, c'est parce qu'elle est celle de la Liberté d'esprit, condition de l'Intelligence, du Goût et de l'Ordre. La Tradition française n'est pas restrictive et limitatrice : elle est toute de hardiesse critique et créative. Elle confirme sa foi sans cesse renouvelé en la Beauté, en confondant toutes les thèses et toutes les formes ; car il y aura toujours pour chaque génération digne d'y répondre un nouveau sourire de la Déesse.

Voilà un admirable programme proposé par un aîné à nos cadets.

§

De **la Presqu'île** (octobre), ce fragment d'un « Chant exitial » de M. Charles Cousin :

En le rut des Khamas, s'essoraient
Les rythmes. L'ombre languit, mansuète
D'avoir été, vers l'alme fête
Rouge de sang et d'or, pour la vraie
Histoire du grand délire — et pâme
D'aise lente et rude au sûr dictame...
L'ombre languit — et la Ténèbre s'ouvre sur
Le Signe ! — fulminant vertige, dans l'Azur
Du Triptyque divin.
L'Air, le Feu, la Lumière
Sont le stigme ternaire, et la tierce splendit
Spasmes d'éternité du haut Paramechti.

§

Mémento. — *La Revue de Paris* (15 octobre). — M. E. Lavisse : « Si la guerre est bienfaisante ? » — « Le Caravansérail », nouveau roman de M. Abel Hermant. — « Robert d'Humières », par M. F. de Miomandre, et « Poèmes » de Robert d'Humières. — « Vienne », par M. Marc Henry.

La Revue (1-15 novembre), — M. Jean Finot : « La religion allemande et ses fidèles ». — Cte Mada : « Pour la puissance du pays ». — M. J. Finot : « Les anti-alcooliques comme soutien de l'alcoolisme ». — « Invocation delphique », poème de M. André Lebey.

La Grande Revue (octobre : — M. Albert Thomas : « Lloyd George ». — M. Israël Zangwill : « La Guerre et les Femmes ». — Le Moratorium de l'Humanité », par M. Jules Sageret. — Enquête sur les « Leçons de la guerre par tous nos enseignements ». — M. Arnaud Last : « Sur les Bancs d'un Realgymnasium ».

Revue des Deux Mondes (15 octobre). — « La chirurgie de guerre », par M. le Professeur J. L. Faure.

Le Double bouquet (novembre). — « Poésies » de Jules Tellier. — Poèmes de M.M. Léonce Rolland, Pierre Benoît, Loïs Cendré. — La suite de « Shakespeare » de M. André Suarès.

La Vie (novembre). — M. Emile Bernard : « Un peintre de la Guerre : Henri de Groux ». — « Ode à l'Italie », par M. Louis Mandin ; « Ode à la France », par M. Texeira de Pascoaes. — « Une race en péril », par M. Ch. Géniaux. — « Les jeunes d'Amérique », par M. Ciokowska. — Les « Bâtons-de-Maréchal », par Mme Rachilde.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Les grands concerts. — Opéra national : *Briséis*, poème d'Ephraïm Mikhaël et de Catulle Mendès, musique d'Emmanuel Chabrier.

Nos **Grands Concerts** ont repris leurs séances sous l'alternant bâton de MM. Chevillard et Pierné dirigeant tour à tour leur orchestre fusionné, tel un hydre à deux têtes. Monstre d'ailleurs dressé, soumis, réouverture de tout repos, avec la trinité des malchanceux sincères, Lalo, Chausson et Chabrier, dont le premier est le plus fin,

le second le plus ennuyeux, le troisième le moins ennuyeux et le moins fin. Le *Carnaval romain* de Berlioz précédait congrûment le carême de l'*Hymne à la Justice* d'Alberic Magnard, et les *Scènes alsaciennes* de M. Massenet, jeune alors, exhibaient pour finir une insignifiance déjà roublarde. La première moitié de la seconde réunion fut consacrée à César Franck qui ne gagne décidément pas à être trop connu et surtout si copieusement entendu à la file. Il faut se souvenir de la date lointaine (1874) de l'Interlude symphonique de *Rédemption* pour concevoir la renommée dont jouit cette composition assez vide, au surplus « retapée ». « Ceux qui ont le cœur pur verront Dieu », assure la *Huitième Béatitude* selon Mathieu l'Evangéliste. L'air de la Mater Dolorosa qu'on nous servit de celle de Franck semblerait impliquer que ladite vision doit se produire en rêve, après qu'on soit convenablement endormi. *Psyché* même a bien, bien vieilli. Eros ne la ferait sans doute plus enlever par Zéphire, et il n'a pas l'air désormais de s'amuser beaucoup en sa compagnie sentimentale. Tout cela apparaît bien près d'être tout à fait périmé. L'orchestration, en outre, est d'une lourdeur et d'une impéritie où se trahirait volontiers l'origine allemande de Franck. Enfin l'évidente sincérité de la pensée même est peu péremptoirement significative Quelqu'un qui fréquenta le musicien me confiait récemment, en termes plus dénués de fard, qu'il n'était pas très intelligent. Avis tout personnel, assurément, mais auquel maintes pages n'opposeraient qu'une contradiction assez molle. Il en est d'autres, par bonheur, et les *Variations symphoniques* ne bénéficièrent pas moins du voisinage que de la parfaite interprétation du maître pianiste Alfredo Casella, lequel lutta victorieusement contre un instrument redoutable qui semblait s'évertuer à transformer les trois-quarts de ce qu'on écoutait en confus borborygmes. A moins que la faute n'en soit à l'acoustique de la salle, car on n'échappe pas à ce problème : « Lequel était mauvais, la salle ou le piano? » Affaire à démêler entre le propriétaire d'icelle et le fabricant d'icelui. La péroraison du concert était dédiée à l'Italie, mais à une Italie de nous inconnue jusqu'ici nous avertissait le programme en nous présentant une « école italienne moderne » et probablement symphonique, dont les représentants principaux « sont MM. Pizzetti, Perinello, Malipiero, Castelnuovo, de Sabata, Ferranti, Tommasini, Gui, etc. » Et il est réel, en effet, que ces noms italiens ne rappellent que par leurs désinences ceux auxquels sont accoutumés nos oreilles. Ce premier « etc. » laisserait soupçonner que la notice fut rédigée par M. Alfredo Casella, dont la modestie excessive le retint de se joindre à la liste. Et le complaisant programme poursuivait : « L'art de la jeune école italienne ressemble fort peu à ce que le public cosmopolite considère comme la véritable musique italienne moderne : les drames véristes

ou les romances napolitaines. » Allons, tant mieux, tant mieux ! Ce n'est pas dommage. « L'art des Italiens précités s'apparente au contraire avec ceux des écoles modernes française, russe, espagnole, etc. » J'avoue que cet ultime « etc.» m'a rendu tout rêveur. Un tel « etc. » est beau ; il frise le sublime ; il le défriserait d'ailleurs tout aussi bien. La nécessité engendre l'ingéniosité : la peur des mots aussi, comme on voit. Mais, depuis que Kant est devenu le dernier des imbéciles et que Gœthe ne vaut plus un... je veux dire une peau de lapin, il ne faut s'émerveiller de rien. Bref, cette « école italienne moderne » et ignorée nous fut révélée ce dimanche sous les espèces d'une *Suite d'Orchestre* de M. Victor de Sabata, « né à Trieste, d'une vieille famille italienne, en 1892 ». M. de Sabata s'avère ainsi tout au plus dans la vingt-cinquième année de ses printemps, et il était permis d'en déduire et d'en craindre qu'il eût l'heur enviable de ne pouvoir offrir à nos bravos qu'une « œuvre de jeunesse ». Ce fut incontestablement le cas et, si on se sentit agréablement frappé, dans *Risveglio mattutino*, par une musicalité toute pleine de promesses, celles-ci furent plutôt médiocrement tenues par les deux autres morceaux. *Idillio*, en particulier, ne déparerait pas un entr'acte de M. Puccini. La personnalité de M. de Sabatta est encore trop indécise, — et on ne saurait guère s'en étonner, — pour qu'il soit très commode de discerner en quoi vraiment « son art s'apparente aux écoles française, russe ou espagnole », mais, si j'ose effleurer les écoles « etc. », on peut toutefois constater que sa juvénilité n'évoque nullement la saveur des prémices d'un Kodaly ou d'un Bela Bartok, pas plus que le souffle verveux, quoique pesant, des débuts de M. Richard Strauss. Son art s'attesterait, en somme, tout simplement italien, ce qui est à sa louange, mais d'un Italien qui tâcherait enfin de faire « de la musique », ce qui était devenu rare, et aux fins de quoi il a l'avenir devant lui. Les fragments qui suivaient d'une « comédie chorégraphique » de M. Alfredo Casella intitulée *le Couvent sur l'eau* s'attestaient certes infiniment supérieurs à la *Suite* de M. de Sabata, encore qu'ils se divulgassent surtout des improvisations élégantes spirituellement instrumentées. Mais l'auteur possède visiblement tous les dons d'un musicien né et, comme il n'est pas très vieux non plus, on a tous les droits d'espérer. Jusqu'à présent, pourtant, la vérité m'oblige à confesser que, chez M. Casella, je préfère tout de même l'interprète au compositeur. En résumé, la jeune Italie musicale paraît entrer dans une voie excellente où on doit souhaiter qu'elle persévère. Néanmoins, il était peut-être superflu qu'à ce propos le programme ajoutât ce couplet : « Les deux œuvres symphoniques qui s'exécutent aujourd'hui pourront servir à démontrer au public français que les liens de race, d'héroïsme et d'idéal qui unissent aujourd'hui la France de Verdun et l'Italie du Carso ne

sont pas moins puissants dans le domaine de notre art... » D'abord le prétexte est un peu mince. Ensuite on peut fort bien être un héros de Verdun, du Carso ou d'autre part et faire de la très mauvaise musique. On peut être un compositeur italien, français, belge, russe, roumain, anglais ou serbe et n'avoir même pas de talent, tandis que la nationalité « etc. » de M. Richard Strauss, par exemple, n'entame en rien une génialité irrécusable, quoique dorénavant, ce semble, plutôt sur le retour. De grâce, ne mélangeons point : nous dirions facilement des bêtises. Songeons qu'après la guerre il est possible qu'on relise ce que nous avons écrit pendant. N'oublions pas non plus que tout ce que nous écrivons peut être lu dès aujourd'hui chez les neutres.

§

Notre Opéra a, lui aussi, rouvert ses portes, et il faut croire que cet événement était impatiemment attendu, car la salle fut bondée jusqu'au faîte. Du haut en bas, on remarquait une abondance extrême d'uniformes, alliés ou indigènes, ce qui pourrait prouver que les permissionnaires apprécient les distractions de ce genre. C'est une heureuse concurrence au music-hall et il est grand dommage qu'elle ait manqué tout l'été. Cette représentation inaugurait un changement qui, s'il ne fit pas couler des larmes, ce qui n'est pas certain, occasionna de la correspondance. Les « loges sur la scène » ont disparu, et il paraît qu'à ce sujet Mme veuve Garnier et l'actuel architecte-conservateur du monument écrivirent chacun une lettre. Je ne sais à qui elles étaient adressées ni si elles furent publiées, mais la protestation vaut d'être signalée. Elle montre quelles résistances peuvent à l'Opéra entraver les réformes les plus simples et les plus légitimes. On expliqua malignement l'intervention de l'architecte-conservateur en rappelant que lui était attribuée, de fondation, la jouissance de l'une des loges ainsi supprimées. La raison serait à peine avouable, d'autant qu'on lui compenserait sans doute aisément ce déboire. On aime mieux supposer des mobiles plus honorables, quoique issus d'un état d'esprit aussi néfaste qu'étroit. Il appert, en effet, d'une expérience inexorable que ce qui importe avant tout dans notre Opéra subventionné, ce n'est point la musique et le spectacle, ni pas même les spectateurs, mais à tout prix le respect absolu et la perpétuation des moindres volontés de l'architecte qui construisit jadis cet édifice en dépit du bon sens musical, scénique, confortable, et souvent, hélas ! esthétique. L'amélioration de l'exécrable acoustique exigerait un chambardement auquel il serait vain de penser. Mais je me suis laissé conter que, malgré son désir surabondamment justifié, M. Rouché ne put obtenir d'être débarrassé du lustre hideux et pompier qui offense sottement le regard, détourne l'attention, brûle les yeux des occupants des loges, et dont l'énorme bric-à-brac

Second-Empire constitue pour le centre des fauteuils et du parterre un danger permanent, une menace d'écrabouillage suspendue à la solidité aléatoire de l'accrochage de cette sorte d'épée de Damoclès. Car, dans le cours indifférent des choses, ce qui est accroché fatalement quelque jour se décroche. Cependant si notre Opéra est condamné à son lustre à perpète, — ou, pour le moins, jusqu'à la catastrophe, — il est enfin délivré de ces fameuses « loges sur la scène », dernier et ridicule vestige de notre théâtre à marquis du « Grand Siècle », et desquelles la pérennité était principalement due aux bénéfices qu'en empochait personnellement la direction. Par ce geste de désintéressement artistique, dont sa situation de fortune n'empêche qu'on ne le doive louer sans réserve, M. Rouché joue un bien joli tour aux candidats à sa succession future. Donc nous ne verrons plus une héroïne échevelée et éplorée accouder sa douleur amère à la paroi peinturlurée d'une case dans laquelle une dame élégante, endiamantée et ondulée évente imperturbable ses appas poudrederizés. Nous n'aurons plus, à droite comme à gauche d'une forêt nocturne et hantée de fantômes, d'une crypte ténébreuse ou bien d'une nef ogivale, la facétie d'un habit noir impeccable lorgnant tranquillement le public abonné. Le cadre de la scène de l'Opéra sera désormais, comme ailleurs, celui d'un tableau dont nous pourrons attendre l'illusion. Depuis la « popularisation » du théâtre, il aura fallu, en l'endroit, plus d'un siècle pour en arriver là.

Le répertoire que, pour cette saison, l'Opéra nous propose est plutôt panaché. Il souffre manifestement de la proscription de Wagner. Nonobstant quelques nouveautés annoncées, il nous reporte de vingt à trente ans en arrière. Des succès de recette consacrés s'y mêlent à des fours notoires dont il sera curieux d'éprouver la justice et à certaines reprises intéressantes, desquelles **Briséis** fut choisie pour ouvrir le cortège. Cet ouvrage vient de réitérer encore le témoignage de la guigne obstinée qui semble s'agripper au pauvre Chabrier jusque dans la tombe. Il ne suffisait pas que, le lendemain de la première de *Gwendoline* à Bruxelles, le directeur de la Monnaie ait déposé son bilan ; que, quelques jours après la première du *Roi malgré lui* en 1887, l'Opéra-Comique ait brûlé, en anéantissant avec soi les décors et costumes. Dès qu'on eut décidé cette reprise de *Briséis*, son éditeur se préoccupa naturellement d'en mettre la partition en vente. Il envoya donc ses commis en retirer les exemplaires d'un dépôt éloigné où on n'avait pas mis les pieds depuis deux ans. Ce dépôt, néanmoins, avait été visité par d'autres : une trentaine de mille francs de musique était volée et vendue récemment pour quatre sous le kilo dans les mairies, y compris toutes les partitions de *Briséis*. Une réimpression de cette importance étant actuellement impossible, il s'ensuit que, pour sa reprise ines-

pérée, l'œuvre de Chabrier est privée des avantages de la propagation par le piano des mélomanes et réduite à la portion congrue de l'audition éphémère. Cette œuvre enfin, l'auteur mourut sans l'avoir achevée. Il n'en put terminer que le premier acte, et c'est ce tronçon que notre Opéra exhuma en hommage sans doute avant tout à la mémoire d'un artiste aussi enguignonné que sincère. Intrinsèquement, en effet, cette exposition de tragédie châtrée du nœud de son intrigue et de son dénouement ne pouvait guère comporter un plausible attrait dramatique, et ce n'est pas non plus d'ordinaire dans l'exorde de son œuvre qu'un musicien déploie tous ses moyens. On est d'abord un peu déconcerté : la Briséis dont il s'agit n'a rien de commun avec Achille. Son histoire est un délayage de *la Fiancée de Corinthe* de Gœthe ou des *Noces Corinthiennes* d'Anatole France. C'est l'aventure d'une vierge païenne que la cruauté fanatique d'une mère convertie au christianisme naissant arrache à ses amours et conduit au suicide. Mais nous ne connaissons ici que le début du drame. Le rideau tombe alors que Briséis consent, la mort au cœur, à entrer au couvent afin, par ce calice, de rendre la santé à une maman hystérique dont l'égoïsme halluciné entraîne mal la sympathie. C'est succinct et fort peu poignant. Ce prologue, en revanche, apparaît plus bourré de musique que maints opéras en cinq actes. On dirait que le musicien, pressentant là sa dernière œuvre, ait voulu mettre les bouchées doubles. Le résultat est d'une inégalité invraisemblable et désastreuse. La personnalité artistique de Chabrier est vraiment quelque chose de troublant. Quoiqu'il ait écrit sur le tard, surtout après la quarantaine, et peu produit, on ne saurait lui refuser une verve exubérante entre toutes. Par ailleurs, procédant du Wagner de *Tristan*, il attesta chez nous des qualités de novateur indéniables. Il n'est pas non plus pauvre en inspirations originales, encore que trop souvent vulgaires. Tout cela, au théâtre, qui fut son rêve, n'aboutit qu'à l'incohérence. Autant que *Gwendoline*, *Briséis* étale une véritable salade de tous les styles, où, à des chœurs parfois harmonieux, mais froids de pseudo-cantate, succèdent des foucades à la Meyerbeer ou des pas-redoublés à la Saint-Saëns des mauvais quarts d'heure. Il y a certes aussi de délicieux coins de musique pure, des trésors de trouvailles harmoniques, mais, ces trouvailles, s'il les réussit fréquemment, il semble que Chabrier les cherche, et il lui en faut à chaque mesure. De là une sorte de dévergondage modulatoire où, comme s'exprimait un « poilu » compositeur dans la langue imagée du front, « ça f... le camp dans tous les tons ». Les extrêmes se touchent, et l'amoncellement des effets, l'abus d'inopinés contrastes ne sont pas moins oiseux, à la longue, que tout bonnement la platitude. La musique de *Briséis* en acquiert une monotonie clinquante et bientôt obsé-

dante qui dissuade de déplorer que l'œuvre soit restée inachevée. Complétée seulement de deux actes, elle eût été sans doute insupportable. Enfin ce dernier fruit de sa muse sincérissime démontre une fois de plus que Chabrier ne nourrissait pas moins que M. Leoncavallo un goût quelque peu dépravé pour le rythme de valse : amants, foule payenne ou « catéchiste », nul ne résiste à sa séduction cadencée — et c'est quelquefois plutôt drôle. N'empêche qu'on ne doive évidemment féliciter notre Opéra d'avoir retiré de l'oubli cet ouvrage d'un de nos musiciens malgré tout les plus captivants à maints égards, mais il semble bien que, pour rendre à Chabrier son vrai dû et satisfaire son ombre en rachetant tardivement ses déceptions têtues, le plus sûr serait de ressusciter à l'Opéra-Comique cet inconnu *Roi malgré lui*, où gît probablement le meilleur de son génie enclin manifestement d'instinct au comique et même à la farce. La soirée était clôturée par le ballet de *la Korrigane*, où tout l'art de Mlle Zambelli n'éclipsa point, chez les anciens, le souvenir de Rosita Mauri jadis, et duquel la musique avait tout l'air d'un revenant tout ahuri d'être évoqué de chez les morts. Il siérait de réintégrer au plus tôt ce spectre en son cercueil. La mise en scène de *Briséis* et les jeux de lumière en général laissaient notablement transparaître l'influence du nouveau directeur. C'était, sans doute aucun, beaucoup mieux qu'autrefois. Néanmoins, ainsi que me disait dans les couloirs une personne autorisée, ce n'est et ne pouvait guère être que du « retapage », une réparation de vieux meubles garnissant un local hérité. Il est regrettable de ne pouvoir contempler le spectacle de tout un soir organisé par M. Rouché de toutes pièces. Mais il faut espérer pourtant qu'il ne renoncera pas à intercaler à l'occasion, dans ses programmes, ces tableaux de son invention, desquels on admira le goût fastueux et délicat, et dont le rôle éducateur ne se confirmait pas moins précieux que l'agrément exceptionnel. La musique perdrait certes autant à leur disparition que le plaisir des spectateurs.

JEAN MARNOLD.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Charles Maurras: *La France se sauve elle-même*, Nouvelle Librairie Nationale, 4 fr. — Jean Renaud : *La tranchée rouge, feuilles de route*, septembre 1914-mars 1916, Hachette et Cie, 3 fr. 50. — Jean Ajalbert : *Dans Paris la grand'ville (sensations de guerre)*, Crès et Cie, 3 fr. 50. — Ernest Gaubert : *Voix de femmes*, (Collection Bellum), Crès et Cie, 1 fr. 75. — Octavian Taslauanu : *Trois mois de campagne en Galicie, carnet de route d'un officier transylvain de l'armée austro-hongroise*, Attinger, 3 fr. 50. — J.-M. Crazannes : *L'empire britannique et la guerre européenne : Lettres d'Angleterre*, Belin, 3 fr. 50. — Camille Jullian : *La valeur éducative de la guerre*, 2 fr. 5 , *L'Education*, Alcan. — Gérard Campbell : *De Verdun aux Vosges*, Armand Colin, 5 fr. — Maurice d'Hartoy : *Au Front*,

Perrin, 3 fr. 50. — Lieutenant Robert Deville : *Virton, la Marne*, Chapelot, 2 fr. — Max Aghion: *A Travers l'Europe sanglante* : Flammarion, 3 fr. 50.

Il y a, dans le nouveau recueil d'articles de guerre que publie M. Charles Maurras sous ce titre général : « Les Conditions de la victoire », et sous ce titre particulier : **La France se sauve elle-même**, il y a, dis-je, des choses que je souscrirais volontiers. Ceci, par exemple, au sujet d'une opinion d'un journaliste socialiste, révolutionnaire repenti, sur le « *débraillé* de notre génie latin », qui, uniquement, ferait, par comparaison, par antithèse, la force de ce qu'il peut y avoir de *méthodique* dans le génie germanique. C'est ce « débraillé » qui ferait cela, et non pas certains éléments politiques beaucoup plus certains, beaucoup plus qualifiés pour être responsables. L'esprit latin, l'esprit romain « débraillé » ! Ces gens-là n'ont donc jamais lu une ligne d'histoire ? Ah ! mais, j'y suis : « Esprit latin, quartier latin, vie de bohême, Schaunard et Rodolphe. » Vous comprenez? Ça va ensemble... Mais écoutons M. Maurras :

... Ce que l'on observe chez nous d'inférieur ne tient ni au sang latin... ni à la prétendue génialité de l'Allemagne en fait d'organisation, mais au système politique des deux pays... Et c'est pour éviter de poser ainsi la question République ou Monarchie [Je n'entends pas ce dernier mot de la même façon que M. Maurras, mais je suis assez d'accord avec lui sur la chose], que les révolutionnaires et les démocrates de tous les poils, devenus tous ensemble les officiels du régime, cèdent insolemment sur la valeur de notre race..., et ne lui reconnaissent que de vagues, brillantes et inconsistantes qualités *d'improvisation*... Il faut lâcher la Démocratie et la République si l'on veut continuer à porter haut le nom de notre race.

Moi, le « lâchage » est fait depuis longtemps, et plus précisément depuis la Guerre (tout en étant, d'ailleurs, bien entendu, déterminé à servir humblement le gouvernement tant que la patrie sera en danger). Je l'ai déjà donné à savoir. Ce n'est peut être pas très « politique », pas très « arriviste », ce que je dis là. Mais je ne suis pas « politique » du tout, pas « arriviste » pour deux sous. Ou du moins je suis « arriviste » en un certain sens, assuré qu'il n'y a d'avenir, de force, de vie que dans les idées qui sont dans les données de la vie, en d'autres termes, dans les idées justes.

Une de ces idées justes, une idée infiniment antipathique aux Démocraties, est celle de la Force. Là encore, je lis, — avec un plaisir qui est pour moi comme la récompense de certains états de conscience formés en moi depuis bien longtemps, et toujours soutenus et toujours développés depuis (1), — les lignes suivantes de M. Maurras. Disant que certains docteurs de la Démocratie « ne prononcent

(1) Je demande la permission de rappeler que j'ai étudié longuement, il y a dix-sept ans de cela, dans mon *Thomas Carlyle* (1899), les rapports de la Force et du Droit, — lesquels se ramènent tous à un rapport d'identité.

ni n'écrivent plus un mot sans s'élever contre le culte de la force et contre la force elle-même, identifiée ou non à la force brutale, le vigoureux publiciste ajoute :

Il ne faut pas laisser courir sur cette pente. Il n'y a pas à diviniser la force, il n'y a pas à l'avilir non plus. [La Démocratie y a passé son temps.] La force est bonne en soi. — Oui, d'accord, la force au service du droit. — Non : pas d'accord sur des confusions !... Accordons-nous sur des idées nettes. Le service, bon ou mauvais, auquel on met la force, c'est une question ; le prix de la force en soi est une autre question. Nous parlons de la force pure. Moralement, la force est une vertu et, physiquement, c'est un bien. — Il ne faut pas en abuser. — Il ne faut abuser de rien, ni du vin, ni de l'eau, ni de la viande, ni du pain, ni même, saint Paul l'a dit, de la Sagesse. [Saint Paul reprocherait aux Démocraties d'abuser... Ces abus de « sagesse », poussés beaucoup plus loin que ne le comporte l'usage admis et fixé par l'esprit (Saint Paul dirait ; par la Grâce) ont cessé d'être méritoires.] Mais mettre les jeunes Français en défiance contre la force, c'est les affaiblir et, en un sens, les trahir, à cette heure où ce qui presse, c'est de leur inspirer le désir d'être forts, à tous les points de vue, et de rechercher les conditions naturelles de la puissance, tant pour leurs personnes que pour leur pays.

Un article reproduit aux premières pages du recueil, article écrit à un moment entre tous caractéristique, à la veille même de la Guerre (2 août 1914), lors de la mort de Jaurès, est un historique sagace des causes politiques, si bien connues de M. Maurras, grâce auxquelles l'idée de force se trouva si persévéramment éreintée dans la France républicaine. J'en veux détacher la conclusion. Après deux ans et plus de guerre, l'expérience n'a rien appris aux utopistes, aux rêveurs de *volcans éteints* qui continuent à vivre dans la lune, et non sur cette terre, région de *volcans en activité*. Comme nous ne voulons pas que leurs fausses conceptions, après avoir gâté le Passé, compromettent l'Avenir, maintenons toujours aussi grande que possible la force des idées qui leur sont opposées.

Il eût été possible de prévoir comme de savoir, dit M. Maurras. L'histoire mieux interrogée aurait dû prévenir M. Jaurès et les socialistes qui le subissaient tous qu'ils tournaient le dos à leur siècle. L'évolution, comme ils disent, ne va pas à l'unité, mais bien à la diversité. [La « Chrétienté », au sens socialiste, est beaucoup moins possible que ne le fut la Chrétienté du Moyen Age.] Cette diversification croissante emporte des risques de guerre croissants. Ceux qui ne font que les découvrir aujourd'hui ont bien mal lu les avertissements que leur donnaient, dès 1897, la première guerre des Balkans, puis la guerre de l'Espagne et de l'Amérique, la guerre du Transvaal, la guerre de Chine, la guerre russo-japonaise et ce coup de Tanger que nul ne comprit, semble-t-il, si l'on s'en rapporte à l'histoire du parti socialiste et même de tout le parti républicain !...

Ce fut pourtant la réapparition officielle du Bismarckisme, de la disparition duquel, à l'époque, je ne me trouvais, quant à moi, nul-

lement convaincu. D'autre part, je voyais très bien, vers la même époque, l'effort des peuples pour n'avoir plus d'Histoire en quelque sorte, pour avoir, selon le proverbe, le moins d'Histoire et le plus de Bonheur possible (1). C'est alors que je lus, avec un vif intérêt, le livre célèbre de M. Maurras : *Kiel et Tanger*, livre qui restaurait ce sentiment de l'Histoire, de l'Histoire contemporaine, dans nos Démocraties eudémonistes, et qui l'y restaurait si visiblement que les couleurs du tableau purent, en ce temps-là, sembler très fortes, et presque trop fortes. Il est de stricte justice de déclarer qu'aujourd'hui elles pourraient sembler presque trop faibles. Le cachet de réalité imprimé sur toutes les idées politiques de M. Charles Maurras donne à penser que cet écrivain avait, de bonne heure, parfaitement démêlé la contradiction, — devenue si épouvantablement flagrante, — existant dans la civilisation contemporaine, du fait d'un Industrialisme qui, avec une égale force, flattait les illusions de bonheur, de paix, et en même temps surexcitait l'esprit de concurrence, de domination, de guerre, dans le monde entier. Devant une telle contradiction, M. Maurras alla au plus pressé et au plus sûr : il se garda bien de calculer les probabilités d'après la méthode socialiste et eudémoniste, mais d'après une conception des choses basée sur l'expérience historique, et, disais-je, éminemment réaliste en son essence.

EDMOND BARTHÈLEMY.

§

La tranchée rouge est un livre qu'il faut lire pour se faire une idée de ce qu'est cette guerre d'enfer. M. Jean Renaud nous annonce dans sa préface que son ouvrage n'a pas d'autres prétentions que d'être un recueil de feuilles de route. C'est là précisément ce qui fait son mérite et son intérêt, car voilà du moins des pages qui ne cachent pas les réalités brutales de la guerre. Aussi que M. Jean Renaud nous transporte dans les boues de Champagne, dans le bois d'Ailly, incendié, ou dans la Woëvre désolée, il n'en montre que mieux l'héroïsme de nos fantassins, robustes gars du Nord, du Midi ou de l'Ouest. Mais c'est plus particulièrement en l'honneur de ses frères d'armes du 33e et du 73e, de la 3e brigade que l'auteur a écrit son livre. Dans cette œuvre de vérité M. Jean Renaud n'hésite pas, à l'encontre de certaines légendes répandues par des publicistes, certes bien intentionnés, à apprécier à sa vraie valeur la force de résistance de l'ennemi. Il considère que dénigrer celui-ci inutilement ne risquerait en effet que de diminuer injustement la gloire de nos combattants. L'Allemand a conduit cette guerre comme un fauve, mais les fauves ne sont pas nécessairement lâches. Pour ce qui est de la sau-

(1) On me permettra de rappeler, à cet égard, mon Introduction aux *Pamphlets du Dernier Jour* (1906).

vagerie et de l'ignominie qui couvriront à jamais de déshonneur l'armée allemande dans sa campagne de France, au début de la guerre, le livre de M. Renaud en apporte de nombreux témoignages. Dans la cave d'une maison pillée d'un village dévasté, nos soldats trouvèrent, après le passage des Allemands, les cadavres d'un homme tué, d'une femme violée et d'une fillette décapitée. M. Renaud nous rapporte le récit d'une vieille femme de soixante-treize ans que les Allemands ont violée :

Il était une heure du matin; nous étions dans une cave avec d'autres vieilles et une cousine, Mme. M... qui a quarante-neuf ans ; moi, je m'appelle Mlle R... et j'ai soixante-treize ans ; il y avait une bougie allumée, ils entrèrent, soufflèrent la bougie; ma cousine, elle, put se sauver, mais on me prit... mais, on me battit... j'ai cru qu'il voulaient me tuer... je saignais... c'était surtout derrière la tête qu'ils frappaient ; ensuite j'ai subi... ils m'ont... je... ils...

La cousine de la vieille est avec son fils, un garçon de treize ans, « gosse aux jolis yeux de fille » ; elle déclare en le désignant :

Mon fils ! J'avais une fillette de huit ans, ils l'ont tuée : j'en ai une de quatorze ans, elle a été souillée, et puis, ce fils, auquel ils arrachèrent les pantalons pour voir si... de... que... Vous comprenez...

M. Jean Renaud écrit à propos de cette guerre :

Il faut se souvenir encore, car la guerre n'est plus la charge en dentelles sur un plateau où la victoire chante ; elle n'est plus la ruée aux chevaleresques élans; elle n'est plus le geste qui relève ou qui apaise, elle est... elle est la mort étalée dans la solitude des champs saccagés ; elle est l'incendie tordant ses flammes au-dessus des foyers d'où sont partis les émigrants, aux enfants grelottant sur les grand'routes ; elle est la blessure ouverte aux flancs de la patrie ; elle est la lutte aux étreintes sans pitié qui se terminent dans la cruauté des tueries et par celle plus odieuse des captivités que rien n'adoucit.

A côté des livres rapportant des impressions du front, nous en avons d'autres qui nous en donnent de l'arrière, et voilà qui permettra à nos petits-neveux d'avoir plus tard les détails les plus exacts sur toute la guerre. M. Jean Ajalbert a réuni ses impressions personnelles dans un livre : **Dans Paris la Grand'ville**. Ce sont, ainsi qu'il l'annonce sur la couverture, des sensations de guerre ; elles sont transcrites avec la plus entière franchise. L'écrivain qu'est M. Ajalbert s'efforce de s'effacer pour ne laisser place qu'à l'homme et au Français ; nous y gagnons d'avoir un livre dans lequel l'écrivain et l'homme ne font qu'un. Les pages les plus émouvantes sont celles dans lesquelles l'auteur nous parle de son fils qui mourut glorieusement en Argonne dans les premiers mois de la guerre, après s'être engagé à dix-huit ans malgré une santé frêle. Il nous fait lire les très belles lettres que son fils lui a écrites avant son départ : pages

d'autant plus émouvantes que ce soldat était presque un enfant : elles resteront comme un témoignage de l'esprit héroïque avec lequel les jeunes générations accueillirent la guerre. On lira aussi dans ce livre de M. Ajalbert des descriptions de Paris à l'approche des Allemands. Celles-ci portent témoignage de l'admirable confiance que ne cessa de montrer le peuple parisien qui continuait de sourire sous les bombes des taubes. Dans ces sortes de mémoires d'un homme de lettres que son âge a retenu loin du front, on retrouve toutes les préoccupations de l'arrière : depuis la question de l'alcool jusqu'à celle des embusqués; et c'est par un poème du poète Louis Marsolleau, qui exprime son regret d'être trop vieux pour être soldat, que M. Jean Ajalbert les termine. On comprend que le regret du poète est aussi son propre regret.

C'est de la province pendant la guerre que nous parle M. Ernest Gaubert. Etant sous-préfet dans une ville du Centre, il est bien placé pour observer la province. Il nous rapporte dans son petit livre : **Voix de femmes,** naturellement surtout des propos de femmes. Tandis que toute la population sans tares physiques ou en âge de porter les armes est mobilisée, il n'est rien de mieux en effet, pour juger de l'état moral de l'arrière, que d'écouter les propos des femmes. C'est à toutes les femmes d'Angleterre et d'Ecosse que M. Ernest Gaubert a eu la délicate pensée d'offrir ce bouquet de paroles de leurs sœurs françaises. Ce sont pour la plupart des paroles d'humbles femmes du peuple ou de paysannes. Le sentiment qui paraît les dominer toutes est celui de la justice. C'est en effet le sentiment qui semble à M. Ernest Gaubert être demeuré le plus vivant dans tous les cœurs français. M. Ernest Gaubert voit d'ailleurs en lui le soutien le plus sûr de l'union sacrée et de la résistance à l'ennemi. Le peuple français est persuadé que la France doit vaincre, parce que la justice ne peut être vaincue. « Ce sentiment de la justice individuelle animant la collectivité nous apporte la durée et la résistance. Cette idée de la justice qui *doit vaincre*, vaincre par Rome et victorieuse de Rome, vaincre par les Barbares et victorieuse des Barbares, mais on la sent palpiter, exprimée de façon hautaine ou banale, subtile ou vulgaire, dans toutes les réclamations des femmes, à l'administration, dans la rue, dans les maisons, dans les salons, dans les salles d'hôpital, derrière les cercueils. »

Et M. Ernest Gaubert rapporte ce mot d'une jeune veuve : « La paix maintenant ! non, ce n'est pas pour rien que mon Jacques a été tué à Guise. Faut aller chez eux ! »

Tel est ce petit livre très vivant, bien écrit, qui contribuera à fixer la physionomie de la France de l'arrière pendant la guerre.

GEORGES LE CARDONNEL.

§

On lira avec un intérêt accru par les récents événements le livre fort bien traduit de M. Octavian Taslauanu : **Trois mois de campagne en Galicie**. C'est le carnet de route d'un officier de l'armée hongroise, mais qui marche vraiment sans enthousiasme pour la cause du vieil Habsbourg. On sait en effet quel joug de fer les Magyars, ces dignes frères de race des Turcs et des Bulgares, font peser sur les nationalités qui leur sont soumises : Croates, Roumains et même Saxons de Transylvanie sont juste aussi bien traités par eux que les Tchèques par les Autrichiens ou les Polonais et les Alsaciens-Lorrains par les Allemands. L'auteur du carnet était secrétaire de l'Association pour la culture roumaine en Hongrie ; il ne pouvait donc que se battre de bien mauvais cœur pour les ennemis de sa race, alors surtout que dans l'armée ennemie se trouvaient beaucoup de ses frères, les Roumains, on le sait, formant la majorité de la population dans la Bessarabie russe. Le dégoût a fini par être si impérieux que l'officier a profité d'un congé de convalescence pour franchir la frontière ; il doit en ce moment se battre avec ses frères de Roumanie contre la Hongrie abhorée ; peut-être a-t-il eu la douleur, après être entré en vainqueur dans Brasso, de voir sa ville natale retomber au pouvoir des Barbares, mais il se sera certainement redit à ce moment ce qu'il écrivait dans son livre : « J'ai une confiance inébranlable que notre race de campagnards arrivera à régner sur les Carpathes et sur les Balkans ! »

Ce carnet de route est tout à fait précieux. On y saisit sur le vif les haines réciproques de tous ces contingents bigarrés que la main de fer du kaisérisme force à marcher ensemble. Quel odieux édifice que cet empire austro-hongrois, que certains chez nous admirent, et qui ne vit que de corruption et de violence ! Cet officier transylvain est un brave cœur, il a une âme de beau soldat qui fait honneur à sa race. Voici les réflexions magnanimes qu'il note un jour sur son carnet (qu'on les compare aux férocités de certains journaux de route allemands) : « La guerre m'a bien changé moi-même, elle a changé mes conceptions du monde et de la vie. Je vois clairement que la vie est grave, et que dans cette lutte sans trêve, seul le travail ordonné, sans prétentions égoïstes, peut nous mener au but. Je suis devenu soldat et j'entends en conserver les nécessaires disciplines. Je me sens devenu meilleur. » Or chaque jour il souffre des injures et des brutalités dont les officiers hongrois accablent ses compatriotes ; « porc de Valaque » est l'appellation que tout Magyar qui se respecte décerne à ses administrés de Transylvanie. Mais vraiment si tous les officiers des honveds sont comme ceux que l'auteur a vus et peints, les victoires des Russes s'expliquent ! Il est impossible de rêver une collection de guerriers plus médiocres et moins héroïques ! Il s'est

trouvé un jour, non sans étonnement, dit-il, en face d'un juif très courageux, mais jamais il n'a découvert un magyar de cet acabit ; nous aurait-on monté le coup avec les exploits d'Arpad ? Le fait est que les grands Hongrois de l'histoire, Corvin, Hunyade, Rakoczy, etc. sont tous des transylvains, donc des roumains ; aucun n'est de race touranienne.

On devrait publier quelque carnet analogue d'officier magyar ; on y trouverait des arrogances tudesques, des férocités prussiennes, peut-être des simagrées tsiganes de cafés viennois, mais aucune page d'observation émue et vraiment humaine dans le genre de celle-ci que j'emprunte au livre de M. Taslauanu : « Les gémissements et les cris des blessés en forêt ont un son particulier. Les cris s'en vont se heurter de colline en colline, et résonnent longuement ; ils s'atténuent au fond des vallons pour se perdre dans l'épaisseur des taillis qui frissonnent. Les gémissements semblent sortir de terre avec des accents mystérieux et profonds. On dirait les plaintes étouffées des ombres condamnées aux tourments éternels de l'autre monde. C'est l'enfer de Virgile et de Dante que je vois et que j'entends ici. »

Vraiment, dans cette « méditation » on sent toute la beauté de l'âme latine, comme dans l'hymne à la Haine de Lissauer on sent toute l'atroce brutalité de la Kultur. « Voici trois mois, dit encore ce simple instituteur transylvain, que j'ai ceint l'épée pour défendre l'empire des Habsbourgs. Tout ce que j'aurais pu lire et écrire en trois mois ! Et pourtant je ne regrette pas d'avoir été jeté par le sort sur les champs de bataille ; j'estime ces trois mois parmi les plus précieux de ma vie et plus féconds que tout ce que m'auraient appris les livres ; j'ai vécu, dans ce bouleversement, des périls où l'âme s'ébranle et se révèle jusque dans ses replis secrets. J'ai vécu jour et nuit avec mes paysans et je les ai vus de près, j'ai appris à les mieux connaître et aimer. Ce sont les Français de l'Orient. C'est notre paysan intelligent et pondéré, plein de tact et de finesse qui nous débarrassera des défauts de la haute couche sociale où l'on a adopté tous les défauts de l'Occident et de l'Orient. C'est lui qui créera notre vie nationale, la vraie, en dépit de tous nos ennemis, »

Oui, en dépit de ses ennemis, la Roumanie vivra et grandira ; un carnet de route comme celui-ci en est le garant.

Le livre de M. Crazannes **L'Empire britannique et la guerre européenne** met en pleine lumière l'immensité de l'effort accompli par nos amis d'outre-Manche. L'auteur est, si je suis bien informé, *l'alter ego* de notre ancien attaché commercial à Londres M. Jean Perrier, il était donc aux meilleures loges pour suivre cet effort jusqu'au milieu de 1916, moment où s'arrêtent ces correspondances qu'il envoyait au *Lyon républicain*. On ne peut qu'admirer la façon loyale, sereine et inflexible dont l'Angleterre est entrée

dans la grande guerre. Elle a fait tout son possible pour prévenir la catastrophe, elle a poussé à l'extrême son souci de ne pas choquer l'impérial maître de l'heure, mais une fois cette heure sonnée, elle a tout donné sans réserve, argent, flotte, armes et hommes. Frères, méditons ! Qui sait si, à leur place, nous aurions eu le beau feu guerrier des Anglais, si nous aurions pu former avec des volontaires une armée d'un million d'hommes, et si voyant le résultat insuffisant, nous nous serions pliés à la conscription? Ceci n'est d'ailleurs pas pour rabaisser notre rôle, dont nous pouvons bien être fiers puisque tous les peuples l'ont acclamé, ni celui de nos autres alliés. La puissance des empires centraux était si énorme, si pourvue de tous les moyens de destruction qu'il fallait l'union étroite et ardente de tout le reste de l'Europe pour la briser; tous les Alliés ici ont joué leur partie, et aucune partie n'a été négligeable. Qui sait si, au début, nous aurions pu soutenir le choc formidable des Barbares sans la résistance héroïque des Belges et sans le refus loyal des Italiens de soutenir leurs anciens alliés? Et qui sait si, maintenant, nous pourrions achever la défaite des Barbares, nous d'Occident, sans nos alliés d'Orient, ou eux sans nous? Mais dans cette œuvre commune de délivrance, la part de l'Angleterre aura été déterminante; qu'on pense à ce que serait la lutte si l'Allemagne pouvait librement disposer des océans? ou seulement si nous n'avions pas à côté de nous, de la Manche à la Somme, les contingents britanniques? Plus tard, quand on fera l'histoire psychologique de cette terrible crise, on verra qu'il n'y a rien à reprocher au peuple anglais pas plus d'ailleurs qu'au gouvernement anglais. Le blâmer de ne pas avoir prévu la guerre telle qu'elle devait éclater et de ne pas avoir établi la conscription dès 1912 ou 1910, serait de l'enfantillage; de même lui reprocher de ne pas avoir ôté tout prétexte à la révolte des Sinn-feiners serait de l'injustice; le *home rule* était en somme acquis et la fièvre de l'Ulster serait tombée d'elle-même sans la guerre (néanmoins on aurait pu se dispenser de mettre sir Edward Carson au ministère). Mais ceci est de la politique intérieure; en ce qui touche la guerre, l'action combinée du gouvernement, du parlement et du peuple a été irréprochable; tout a été poussé avec une vigueur souveraine; chacun s'est résigné aux charges les plus lourdes, aux augmentations de taxes les plus écrasantes, aux résolutions les plus inflexibles. Vraiment aucun peuple n'aurait fait mieux.

Le mot de l'officier transylvain que je citais tout à l'heure : « Je me sens devenu meilleur », trouverait, s'il était besoin, son commentaire dans les nobles pages que M. Camille Jullian a écrites sous le titre **La Valeur éducative de la guerre**. Il est d'une saine philosophie, au lieu de s'appesantir sur le mal et de ne voir que lui, d'observer au contraire combien de ce mal peut sortir de bien.

L'homme a en lui de quoi opérer les plus surprenantes transmutations de valeurs, pour écrire comme Nietzsche. En parlant de cette valeur éducative, le grand historien de notre vieille race ne pense pas seulement à la façon dont la guerre a mis fin aux légendes de dégénérescence physique et d'affaiblissement moral qui couraient sur nous, mais à la véritable amélioration de toutes nos facultés spirituelles : « Quoi que l'on en redoute, c'est un apprentissage de vertu que la guerre. Dans tout ce qui s'y dit, il est moins question de l'ennemi à détruire que de la victoire à remporter et du courage à montrer. J'ai analysé les propos tenus là-bas, et la grande majorité sont, disons les mots, moins des propos de haine que des propos d'amour. » Franche camaraderie, décision et courage, sentiment de la responsabilité et de la solidarité, bonne humeur, non pas la gaieté extérieure et bruyante, mais l'humeur facile qui s'adapte volontiers à tout, et enfin et surtout l'amour de la patrie, celui qui vous pousse non pas comme chez nos ennemis, à tout tuer, incendier, massacrer et détruire, mais à se sacrifier pour l'honneur des aïeux, pour le bonheur des descendants, pour la grandeur des idées que les uns et les autres ont aimées, voilà les vertus que nous a apprises à nouveau la guerre. Et on en trouverait d'autres encore! Dans un simple discours de distribution de prix, notre collaborateur Georges Palante indiquait une vertu bien simple et pourtant bien précieuse, aussi précieuse que la bonne humeur, l'amour du silence. « La guerre vous l'enseigne d'abord par l'exemple, car l'effort est silencieux, l'héroïsme est silencieux... L'ineptie des commentaires sur la guerre a son bon côté, elle vous fait apprécier la vertu du silence. Et le silence a encore cet avantage, il permet à chacun de ne pas froisser les convictions du voisin, tout en gardant les siennes. » Tout ceci est très juste, et ce serait le cas, après l'innombrable précepte : Taisez-vous, les oreilles.... d'ajouter : Que celui qui en a entende !

HENRI MAZEL.

§

La relation de M. Gérald Campbell, correspondant de guerre du *Times* pendant la campagne de France : **De Verdun aux Vosges** (sept. 1914-janv. 1915) présente au moins un intérêt. C'est le premier ouvrage d'ensemble que nous rencontrons sur la grande guerre déchaînée par l'ambition allemande. M. Gérald Campbell, en effet, n'a pas fait uniquement du reportage, mais essayé d'assembler les premiers éléments d'un travail historique. Non seulement il a suivi les opérations de guerre, mais il a cherché à les comprendre, à les expliquer, et nombre de faits, de circonstances qu'on ne connaissait encore qu'imparfaitement se trouvent éclairés par ses récits et leurs commentaires. — Envoyé par le *Times* pour suivre les opérations qu'on pouvait prévoir surtout importantes vers la frontière d'Al-

sace-Lorraine, il se trouve cependant obligé de prendre une route détournée, tant qu'il fait le voyage de Paris à Dijon alors que se livre la bataille de la Marne, c'est-à-dire dans le désarroi des premiers jours de septembre 1914, après la retraite de Belgique, et ce n'est qu'en Bourgogne qu'il apprend l'échec des troupes allemandes. Cependant il lui fallait un permis de séjour au front, que sa qualité d'Anglais, d'allié, lui fit obtenir, — en plusieurs fois, mais après tout assez aisément. Dès les débuts du conflit, il y avait eu, en Alsace, une avance assez importante de nos troupes ; mais les Allemands n'avaient jamais redouté une offensive française et pensaient avoir facilement le dessus. On sait qu'ils avaient même nommé d'avance des gouverneurs militaires, ayant commission en poche, pour les villes qu'ils comptaient occuper, et convoqué pour les premiers jours d'août nombre des leurs qui résidaient en France, et se trouvaient invités à rejoindre à Dijon ou même à Besançon, — endroits qu'ils pensaient bien occuper à l'époque. — M. Gérald Campbell étudie la topographie du pays frontière à propos de notre offensive d'Alsace et raconte ensuite l'expédition sur Mulhouse, occupée d'abord avec des effectifs trop réduits et dont il fallut sortir. Une seconde occupation eut lieu ensuite avec les troupes du général Pau ; mais la bataille de Morhange, — au nord-est de Château-Salins, — donnée quelques jours plus tard par les troupes de Castelnau nous rejeta en Lorraine française et du côté de Nancy, cependant que commençait bientôt par la Belgique et le nord de la France l'invasion qui devait déferler jusqu'aux portes de Paris. — Ce fut d'ailleurs, après la bataille de Morhange, la défense pied à pied de la frontière, vers St-Dié, Lunéville, le col de la Chipotte, par l'armée du général Dubail. Les Allemands, qui comptaient passer entre Epinal et Toul pour rejoindre les corps d'armée en marche sur la capitale, n'y parvinrent jamais ; mais ils commirent de multiples ravages et atrocités dans toutes les villes et villages de la région, — à Gerbéviller, à Baccarat, à Badonviller, dans les endroits situés au sud de Raon-l'Etape comme bien ailleurs, — incendies, massacres, atrocités diverses, sous des prétextes vagues ou même sans prétexte. Gerbéviller, on le sait déjà, tient une des premières places dans cette liste funèbre ; sur 403 maisons que possédait l'endroit il n'en resta que six, et l'auteur qui visita ses ruines en parle avec émotion. Badonviller, dévasté de même, eut aussi ses victimes ; St-Benoît, près Raon-l'Etape, se trouva incendié, etc. — Mais M. Gérald Campbell, après cet inventaire des hauts faits allemands, donne un récit très complet de la bataille du Grand-Couronné, près de Nancy, qui arrêta l'adversaire devant la capitale lorraine. Il parle aussi de l'occupation de Lunéville ; de l'attaque des forts de la Meuse et enfin de la guerre de siège, de tranchées que commença l'ennemi après la bataille de la Marne, mais dont nous

avons amplement profité. Un dernier chapitre de ce volume, — volume abondant, écrit avec sympathie et clairvoyance et qui doit être lu par tous ceux qui s'intéressent aux faits actuels, — nous parle de l'orgueil allemand et de la plus grande Allemagne, ainsi que de ses projets agressifs contre les divers pays neutres. — M. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle en a donné la préface et il y montre une noble indignation.

Chez Perrin, M. Maurice d'Hartoy publie, sur les premiers mois de la guerre, un volume d'impressions et souvenirs : **Au Front**, pour lequel le marquis de Ségur a écrit une bienveillante préface. Le récit apporte surtout des détails sur la vie des tranchées ; il raconte les nuits de veille avec l'appréhension de l'inconnu, de la surprise que prépare l'ennemi et qui se produit bientôt; repoussé, il laisse ses morts sur le terrain, empêtrés dans les clôtures de fils de fer. — « A un piquet de bois, précise l'officier, pend un long bras arraché par la mitraille ; la pluie qui tombe maintenant s'infiltre dans la manche et coule en fontaine le long de la main dont les doigts serrés sont déjà noirs. » — Plus loin M. Maurice d'Hartoy raconte ses impressions de Reims bombardé, qu'on voit flamber de loin sous la grêle des projectiles incendiaires ; mais il a essayé de donner autre chose avec des notations de scènes et de paysages de guerre : la psychologie du soldat, du *poilu*, pour lequel il a des paroles affectueuses et justes. — Il rapporte ensuite un des épisodes de la bataille de la Marne, « le Gué Barré »,où les troupes arrivent, du côté d'Esternay, dans un village ravagé par les Boches, des Bavarois, qui ont tout brûlé, saccagé, même violé et martyrisé des femmes. On joint l'ennemi un peu plus loin et les officiers font arrêter et camper les troupes pour attaquer le lendemain ; les sacs sont jetés à terre et l'on va former les faisceaux quand les hommes commencent à grogner : « Mieux vaudrait y aller de suite: ne pas attendre, car le lendemain *ils* seront sans doute partis » ; et bientôt les sections, les compagnies, les bataillons s'élancent la baïonnette haute ; les officiers eux-mêmes marchent avec les troupes et tous se ruent sur les Bavarois terrifiés. — La nuit, repus de carnage, les nôtres dormirent sur le terrain reconquis ; mais M. Maurice d'Hartoy en relatant cet épisode parle aussi de l'odeur infecte qu'exhalent les Allemands. Il n'y a donc pas là un simple racontar comme on l'a prétendu, — comme je l'ai entendu soutenir par des hommes toutefois bien intentionnés, — et « il est facile de reconnaître cette caractéristique et insurmontable puanteur que connaissent tous ceux qui ont conquis du matériel boche », — puisque « la caque sentira toujours le poisson ».— Parmi d'autres épisodes et diverses considérations sur les blessés, les ambulances, la Croix-Rouge en Bretagne qui terminent le livre, M. Maurice d'Hartoy donne enfin l'aventure

d'un officier français égaré sur le champ de bataille vers Neuville-Saint-Waast et Carency en Artois, en allant porter un ordre, et qui tombe sur un poste d'Allemands, dix-sept hommes qu'il fait prisonniers grâce à son aplomb et à sa connaissance de la langue d'outre-Rhin, et qu'il finit par ramener, à lui seul, vers nos lignes, — en leur imposant le « pas de parade ».

Moins épisodique et d'ailleurs d'un tout autre caractère se trouve le récit du lieutenant Robert Deville : **Virton, la Marne**, qui nous reporte surtout aux premiers jours de la lutte et à la retraite d'août-septembre 1914. C'est une relation d'une sobriété toute militaire et dont l'intérêt vient des faits mêmes qu'elle rapporte. Dès la déclaration de guerre, le régiment d'artillerie où se trouvait le lieutenant Deville fut envoyé à Amiens et de là partit pour Stenay, au sud-ouest de Montmédy. L'auteur se trouva attaché à l'Etat-Major quand se produisirent les premiers engagements. Parmi les prisonniers qui furent faits alors, rapporte-t-il à titre de curiosité, on remarquait le vétérinaire d'un régiment de dragons allemands qui ne cessait de répéter à propos de nos obus à la mélinite : « Artillerie française, boucherie ! » — estimant sans doute, comme nombre de ses compatriotes, qu'il était *inhumain* de s'en servir. Nos troupes entrèrent bientôt en Belgique et la bataille dont il est donné un récit détaillé eut lieu du côté du bois de Virton, de Villiers-la-Loue et de Sommethonne. Il fallut bientôt battre en retraite sous la poussée des masses allemandes et l'on vit commencer le lamentable exode qui devait nous ramener jusqu'aux rives de la Marne. Ce furent des marches forcées, des arrêts pour disposer les pièces et canonner l'ennemi qui gagnait toujours du terrain cependant, si bien qu'il fallait se remettre en route et s'arrêter plus loin pour recommencer le combat. Le lieutenant Deville convient qu'il était tellement recru de fatigue un moment, par manque de sommeil aussi bien que par une nouriture hasardeuse, qu'il s'endormit sur son cheval. Le colonel passa, lui dit bonjour, — et ce furent les rires des camarades qui le réveillèrent. Mais il donne un tableau prenant de la retraite, avec la fuite des populations, la tuerie des Allemands, la rage de nos troupes, officiers et soldats, obligés de céder continuellement du terrain. On entra en Argonne et le recul contina par Buzancy et Grand-Pré. Toutefois on commençait à utiliser les avions pour rectifier le tir des pièces, faire de plus en plus de mal à l'ennemi. Un moment le narrateur se trouva avec une section en plein dans les lignes allemandes, du côté du château de Montchentin. Plus bas, vers Chaudefontaine, on apprit qu'on venait d'abattre des officiers ennemis, montés sur deux autos qui s'étaient fourvoyés parmi nos troupes et l'on fit l'inventaire d'une grande valise qui provenait de la bagarre. Outre des cigarettes et cigares qui furent bien accueillis

on y trouva « des dentelles, des bas, des chemises de femmes ; des statuettes en ivoire ; des bijoux, les uns de prix, les autres au « titre fixe » et qui avaient encore leurs étiquettes ». C'était le butin de ces Messieurs, des officiers d'Etat-Major et dont la valise portait une couronne comtale ! — Enfin les troupes ayant gagné Etrepy, Blesmes, Serupt et passé l'Ornain, l'ordre arrive d'arrêter coûte que coûte l'ennemi. C'est la bataille de la Marne qui commence et dont le lieutenant Deville peut raconter quelques épisodes, — certains pris du clocher de Blesmes où il avait été envoyé en observation et où il finit par être atteint d'un éclat d'obus, — obus qui démolit la tour en grande partie. On l'évacue sur Perthes tandis que la bataille se poursuit. C'est enfin la victoire, et du coup il se trouve en partie remis, — tant qu'il veut rejoindre et se hisse dans un fourgon à la suite de l'armée qui poursuit les Allemands. Il reprend même son service au moment où se livre le combat de Sainte-Menehould, mais se trouve de nouveau blessé et sérieusement cette fois. — Quelques jours après on devait lui couper le bras qui se trouvait atteint de gangrène et sa campagne se trouva finir de la sorte, au bout de quarante-quatre jours, — momentanément du moins, dit-il avec une nuance de regret, — et je crois bien que si l'on employait les manchots, le lieutenant Deville serait encore capable de retourner faire la chasse aux Boches. — Ce petit volume, dont M. Pierre Mille a écrit la préface, est une des bonnes publications de la librairie Chapelot.

Pour clore cette série, on peut indiquer encore une publication de M. Max Aghion, correspondant de guerre du *Figaro* et du *Matin*, **A travers l'Europe sanglante**, où se trouvent résumés les voyages et courses d'un reporter dans les divers pays que touche maintenant le conflit. C'est en somme un itinéraire en Belgique, en France, en Allemagne, en Egypte, en Serbie, en Grèce et en Italie. Les notations rapides n'ont pas empêché l'auteur, du reste, de collectionner quelques détails curieux, sur la physionomie d'Anvers par exemple, à la veille du siège ; des aspects de Malines bombardée ; d'Ostende encombrée par des milliers de réfugiés, — comme l'impression lugubre de Paris, mort, déserté, les volets clos durant l'été de 1914. Plus loin il se trouve avoir à traverser les champs de bataille de la Marne et donne à ce propos une des meilleures pages de son livre. Il y a ensuite une expédition en Allemagne, faite à tous risques — que nous connaissions déjà, mais qu'il est intéressant de retrouver d'ensemble ; des pages sur l'organisation défensive en Egypte ; l'épopée serbe au moment où va se produire l'offensive germano bulgare ; des croquis italiens, etc... (1) Comme curiosité, l'auteur indique qu'à

(1) Certaines indications, toutefois, peuvent choquer les intéressés : « Amiens est

Bruxelles, les Allemands ont placé une sentinelle à côté du Manneken-pis, — peut-être par crainte de voir disparaître ce palladium de la capitale belge; à propos des combats de Serbie et de la débâcle autrichienne, il donne aussi de curieuses indications sur les prisonniers. Une colonne de 120 hommes fut confiée à la garde d'un seul vétéran qui les conduisait à une gare ; à l'arrivée, ils étaient 600, les autres qui s'étaient d'abord cachés ayant rejoint en route. Au quartier général, 3000 prisonniers se présentèrent d'eux-mêmes, sans escorte, pour avoir à manger. Dans leurs deux campagnes les Serbes en avaient fait 60.000. — Entre temps, le récit parle de Salonique et du baron Schenck, que les alliés ont fini par « vider », — toutefois s'il m'est permis d'ainsi dire.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LA DICTATURE. — Après un débat mouvementé sur les excès de la dictature militaire qui n'a pas occupé moins de trois séances la session du Reichstag a été brusquement close, le 4 novembre, et les députés ont été renvoyés dans leur foyer, sans avoir pu entendre les explications que le chancelier leur avait promise. A vrai dire, le grand discours de M. de Bethmann-Hollweg, annoncé par toute la presse allemande, devait surtout apporter au pays des nouvelles rassurantes sur la situation extérieure. Si le représentant du gouvernement avait pu faire des déclarations optimistes sur la marche des opérations, le mécontentement manifesté par tous les partis, dans la discussion de la situation intérieure, eût rapidement fait place à un enthousiasme chauvin, devant lequel les esprits les plus frondeurs se fussent inclinés. Mais le chancelier n'était en mesure d'annoncer aucune de ces « victoires » retentissantes qui avaient servi jusqu'à présent à donner un peu de relief à la froide banalité de ses discours. L'échec de la grande opération d'écrasement contre la Roumanie et surtout la reprise des forts de Douaumont et de Vaux par les Français devaient faire hésiter M. de Bethmann au moment d'affronter encore une fois la tribune d'une assemblée rendue houleuse par les maladresses des explications que lui avaient fournies ses sous-ordres. Le Reichstag avait de plus manifesté son intention de discuter publiquement les questions de politique extérieure et les problèmes posés par la guerre.

Dans ces conditions, une clôture brusquée pouvait seule tirer d'embarras le gouvernement. La grande commission du Reichstag devant être convoquée hors session, le chancelier était mis en mesure

transformé ; quel mouvement dans les rues généralement calmes de la *petite ville* » (p. 22).

de fournir des explications à huis-clos, sans craindre des attaques dont la publicité eût ému le pays. Il a profité de cette latitude, le 9 novembre, après que l'institution d'un « royaume » artificiel de Pologne eut aiguillé dans une nouvelle direction les préoccupations des groupes parlementaires.

Le jour de sa clôture le Reichstag a voté à l'unanimité une loi sur des « arrestations de protection » qui comprend 13 articles, mais qui ne supprime nullement l'arbitraire dont se sont plaints les députés de tous les partis. Cette loi, due à l'initiative parlementaire, n'a du reste pas été acceptée par le gouvernement, mais M. Lewald, directeur ministériel, a laissé entrevoir qu'au moment où le Reichstag se réunirait de nouveau, le 13 février 1917, la question de l'état de siège serait peut-être réglée. Une commission composée de représentants du ministère de l'intérieur et du commandement supérieur prépare, en effet, des instructions qui permettraient d'interpréter « d'une façon large et libérale » la réglementation de la *Schutzhaft*.

« En France tout finit par des chansons, en Allemagne tout finit par un compromis », a écrit le *Vorwaerts* du 4 novembre. Le Reichstag s'est contenté d'un à peu près et, la prochaine fois qu'il siégera, il consacrera probablement de nouveau plusieurs séances aux récriminations contre les abus de l'autorité militaire, sans parvenir à changer quoi que ce soit aux mesures arbitraires inspirées par le caporalisme prussien. On se souvient qu'au cours de la session du printemps, à propos d'un débat sur la censure, les mêmes plaintes avaient déjà été apportées à la tribune du Reichstag. Alors et déjà, de nombreux orateurs avaient constaté que la liberté individuelle, difficilement conquise en 1848, avait été de fait abolie par la loi prussienne sur l'état de siège du 4 juin 1851, remise en vigueur dès le 11 août 1914. Cette loi permet aux autorités militaires d'incarcérer n'importe quel citoyen, de prolonger sa détention selon son bon plaisir, sans être tenue à lui faire connaître le motif de son arrestation. C'est ce que l'on appelle la *Schutzhaft*. Son but est double : on protège la société contre les mauvais citoyens et les citoyens eux-mêmes contre leurs mauvais instincts.

Ce principe du droit s'est cristallisé dans un dicton ironique encore fort répandu en Allemagne il y a une trentaine d'années : *Jeder Preusse hat das Recht eingesperrt zu werden* — tout Prussien a le droit d'être informé ; — *jeder Preusse der Recht hat wird eingesperrt* — tout Prussien qui a le droit pour lui (qui a raison) est enfermé ; — *jeder Preusse der eingesperrt wird hat Recht* — tout Prussien qui est enfermé a le droit pour lui. Il ne me semble pas que l'on ait reproduit depuis la guerre, en Allemagne ou ailleurs, cette formule lapidaire empruntée à la sagesse des nations. Elle indique

le peu de cas que fait de la liberté humaine la justice prussienne, tempérée en temps de paix par des notions de droit, imposées du dehors, mais qui, dès que le pays revient à son industrie nationale, est remplacée par le régime traditionnel de la Prusse.

Depuis l'interpellation du mois de mai, le nombre des arrestations, loin de diminuer, s'est encore accru et les faits apportés à la tribune, bien qu'ils soient connus de tout le monde, ont provoqués au Reichstag un de ces mouvements de feinte indignation, par quoi le Parlement de l'empire s'efforce de faire croire de temps en temps qu'il est une assemblée populaire. L'affaire de Saverne, la *Gazette de Cologne* n'a pas manqué de le rappeler, avait provoqué, en décembre 1913, un mouvemant analogue, aussi factice, aussi dépourvu de sanctions. Certes, le socialiste Dittmann était sincère lorsqu'il dénonça, au cours de la séance du 28 octobre, les méfaits de la dictature militaire, et les orateurs qui lui ont succédé n'ont pas mis moins d'insistance à demander un changement de système ; mais après tant de beaux discours, après les explications embarrassées de M. Helfferich, secrétaire d'Etat à l'office de l'Intérieur, les pouvoirs de l'autorité militaire n'ont pas été diminués et les arrestations préventives pourront reprendre de plus belle.

M. Dittmann, après avoir cité quelques cas particulièrement révoltants, celui du socialiste Mehring dont M. Helfferich a dit qu'il valait mieux qu'il fût en prison, car il évitait ainsi de commettre un délit ; celui de jeunes filles de 18 ans coupables d'avoir distribué des prospectus et qui se sont trouvées en prison avec des prostituées ; celui d'une femme, mère de deux enfants, ayant son mari sur le front, mise au secret pendant trois mois et relâchée ensuite sans jugement, M. Dittmann, s'est écrié : « La perfidie et la bassesse célèbrent maintenant de véritables orgies. »

Le même député a cité ce mot d'un policier mobilisé à un Alsacien victime du système de la « prison de protection » : « Que voulez-vous, il y en a qui profitent de l'occasion pour se débarrasser d'un ami encombrant. » M. Charles Hauss a tenu ensuite à ajouter quelques précisions concernant l'Alsace-Lorraine. Plus de 1000 personnes ont été jetées en prison sans être renseignées sur le délit qu'on leur reproche. Les autorités militaires donnent suite à toutes les dénonciations, d'où qu'elles viennent. C'est ainsi qu'une servante de brasserie, rabatteuse de la Ligue pangermaniste, a avoué au tribunal qu'elle avait remis au gouvernement militaire une liste de 128 personnes qui toutes ont été arrêtées, puis détenues pendant de longs mois sans jugement. Le député de la circonscription de Haguenau a parlé au Reichstag avec une extrême ciconspection. Il n'a donné qu'une très faible idée du régime de terreur qui règne dans la « Terre d'empire » et dont M. André Fribourg a parlé récemment avec une si sobre préci-

sion (1). La timidité naturelle de M. Hauss l'empêchait probablement de porter à la tribune toutes les infamies dont les autorités militaires se sont rendues coupables.

M. Scheidemann a cependant dit un mot des prescriptions absurdes qui interdisent aux Alsaciens-Lorrains de parler français. « On affirme que les troupes sont blessées par les accents de la langue française. Si nos soldats étaient susceptibles au point de se laisser intimider par la langue française, il leur serait difficile de défendre leur peau contre les fusils français. » Revenant sur cette question au cours de la séance du 31 octobre, M. Stadthagen, de l'Union socialiste du travail, s'est écrié ironiquement : « J'ai cru jusqu'à présent que les soldats conservaient leur sang-froid quand ils voient devant eux voler les balles. Mais j'apprends maintenant qu'ils deviennent nerveux quand derrière eux on parle français. » Et M. Müller-Meiningen, progressiste, a résumé la situation en déclarant le 30 octobre : « Ce système de l'absence de système est en même temps le système de la maladresse sans limite. »

Les conservateurs eux-mêmes ont cru devoir faire chorus dans l'indignation générale et il ne s'est trouvé personne au Parlement de l'empire pour approuver des mesures en faveur desquelles le représentant du ministre de la guerre a vainement invoqué les nécessités militaires. Dans un article intitulé *Dictature*, que publia le *Berliner Tageblatt* du 30 octobre, M. Wolfgang Heine a résumé la situation :

On ne peut pas transformer d'un seul coup, sans les plus grand dommages, un Etat légal en une tyrannie illimitée. Les personnes qui ont à exercer ce pouvoir ne sont ni moralement ni pratiquement à la hauteur de leur tâche. Le député Müller-Meiningen avait parfaitement raison lorsqu'il expliquait cette immixtion dans les affaires civiles par un sentiment de la puissance poussé à un degré véritablement maladif. Dans cette dictature du commandement général se trouve la source de mille injustices, parce que chaque poste est autorisé et même forcé d'agir à sa guise... C'est donc dans le système même que se trouvent les difficultés qui doivent aboutir à des abus intolérables, lors même que les personnes les plus qualifiées, les plus idéales (*sic*) occuperaient les positions les plus importantes. Qu'on ne parle donc pas de maladresses individuelles. Tout le système de l'état de siège tel qu'il est pratiqué constitue, par lui-même, une erreur.

Le *Vorwaerts* du 31 octobre, renchérissant sur ces attaques, écrit :

La situation actuelle est si intolérable qu'elle n'a pas trouvé de défenseurs dans l'enceinte du Reichstag. Les conservateurs eux-mêmes ont tellement à souffrir de l'état de siège et du musellement de la presse qu'ils ont joué leur partie dans le chœur des doléances.

Toutes ces jérémiades qui, pendant trois jours, ont trouvé leur écho dans la presse présentent pour nous, au premier chef, un in-

(1) André Fribourg : *Les Martyrs de l'Alsace*.

térêt psychologique. Tant que les affaires de l'Allemagne allaient bien, personne ne se plaignait des méfaits de la dictature militaire et les plus fougueux socialistes acceptaient sans murmurer les gênes de l'état de guerre. Maintenant qu'il faut se serrer le ventre et que, malgré la plus savante mise en scène, les « victoires décisives » deviennent difficiles à exploiter, les représentants du peuple se mettent à murmurer. N'exagérons cependant pas l'importance de leurs manifestations platoniques. Ils ont encore une fois voté les crédits sans s'assurer préalablement de la bonne volonté du gouvernement. Le chancelier n'a même pas daigné assister à ces séances mouvementées et personne n'a eu l'idée de réclamer sa présence. Soyez certain que l'an prochain de nouveaux *cas*, tout aussi révoltants, feront l'objet de nouveaux discours et que les députés, après avoir soulagé leur bile par des cris d'indignation, se montreront tout aussi souples à accepter les volontés du gouvernement. M. de Bethmann a été attaqué successivement par tous les partis et la récente « fronde » des conservateurs a failli lui coûter la tête. Il continue cependant à jouir de la confiance de l'empereur. Ayant eu l'habileté de s'effacer derrière le maréchal de Hindenburg, il est maintenant à l'abri de toutes les attaques. En Allemagne, la somme des mécontentements aboutit toujours, en fin de compte, à un total de docilité. N'attendez donc pas de la démocratie allemande un mouvement qui puisse ressembler en quoi que ce soit à une révolution.

Une chose peut cependant nous surprendre. Le Reichstag, nous l'avons vu, s'est plu à faire le procès de la caste des officiers chargés de faire la police à l'intérieur de l'Allemagne. Les mêmes hommes qui ont accablé d'injures les représentants de la dictature militaire sont pleins d'éloges pour cette dictature quand elle s'exerce sur le front et dans les territoires occupés. Ils accusent les commandants de districts d'avoir instauré dans tout le pays un véritable régime de terreur, mais quand on leur dit qu'en Pologne, en Belgique et dans le nord de la France ce régime est encore bien plus abominable, ils se rengorgent avec orgueil est affirment que l'administration allemande s'inspire toujours du plus pur esprit de justice. Leur intelligence ne s'élève pas jusqu'à la conclusion logique des constatations qu'ils ont faites chez eux, à savoir que si les officiers agissent comme des brutes à l'intérieur, à plus forte raison sont-ils capables des pires ignominies, lorsqu'ils se trouvent en pays ennemi. Il y a dans chaque ville d'Allemagne un petit Beseler, un petit Bissing qui, jaloux de son autorité, gouverne selon son bon plaisir. S'il ne vont pas tout à fait jusqu'à l'assassinat, c'est parce qu'on a maintenu à leurs côtés un semblant de pouvoir civil. Par ce qu'ils subissent chez eux, les Allemands peuvent juger des effets du *Kriegsbrauch*, quand il s'exerce sur des populations étrangères. Et ces gens-là osent s'éton-

ner qu'on les déteste dans le monde entier et que leur fameuse organisation n'inspire que de la méfiance.

HENRI ALBERT.

§

Belgique.

NOTRE YSER, NOS SACRIFICES ET NOS ESPOIRS. — Arthur Rimbaud croyait que certaines lettres de notre vieil alphabet possèdent des propriétés privilégiées et mystérieuses comme des dons. De leurs alliances naîtraient les grands vocables.

Arthur Rimbaud, l'ardennais français, naquit tout près de nos Ardennes belges. Que nos poètes l'ont aimé et l'aiment encore, ce presque frère ! Pour nous, simples citoyens du Royaume martyrisé, nous serions presque tentés de souscrire à sa croyance, quand nous songeons que ces quatre modestes petites lettres, y, s, e, r, se sont couplées de compagnie, voyelles et consonnes, pour former notre meilleur espoir belge. Yser, espoir justifié sans doute ! Mais symbole impérissable quoi qu'il advienne !

Yser est une légère déformation du mot flamand *yzer* qui signifie fer. Notre petit fleuve national devint, en effet, une barrière de fer pour la civilisation de l'Occident, et, de cette circonstance, due principalement à l'héroïsme de nos soldats, les Belges ont acquis le droit d'espérer *toutes* les réparations et de demeurer fiers.

Le gouvernement du Havre a fait acte d'orgueil national légitime en célébrant, *solennellement*, le deuxième anniversaire de la Victoire de l'Yser. Il n'a pas cédé au respect humain, il n'a pas craint le reproche de sembler appuyer sur le service rendu aux Alliés, il a été courageux et *véridique*, il a mis les choses au point. C'était le devoir national. La mémoire des hommes est courte et nous vivons en des temps si violents et confus que bien des choses risquent de s'oublier en deux années.

Sans fausse modestie comme sans jactance, notre gouvernement par l'organe du Premier ministre, le baron de Broqueville, ministre de la Guerre, a prononcé les paroles nettes et incontestables qui convenaient en cette occasion. Le baron de Broqueville n'est pas ce qu'on est convenu d'appeler un orateur et ce n'est pas diminuer sa forte et sympathique personnalité que le souhaiter mieux averti de cette élégante simplicité qui fait la beauté des discours. Prenons-le tel qu'il est, un homme d'action et de gouvernement auquel il faut passer telle citation latine puérile ou telle fleur de rhétorique désuète.

Il faut songer aux responsabilités prises par ce ministre clairvoyant quand il sentit planer sur la Belgique les premiers signes de l'orage et comment il sut tirer d'un minimum de réalités un maximum de rendement.

Qu'importe la gangue ! Il est de purs brillants enchâssés dans des montures un peu lourdes. Pour qui sait dégager l'essentiel, le discours du baron de Broqueville apparaît très beau, d'une beauté mâle et loyale qu'une erreur de parure ne fait peut-être qu'accentuer par contraste.

Notre Belgique, notre robuste petite Belgique est un pays agricole et industriel où les bras sont laborieux et les têtes bien faites. Sa prospérité d'avant-guerre était légitime autant que surprenante. Nous n'étions qu'un petit point sur la carte du monde. Comme producteurs nous tenions le cinquième rang. Les puissances qui nous entouraient *nous avaient imposé la neutralité*: Mais vint la guerre pour laquelle notre statut nous empêchait d'être prêts, cette guerre impie dont nous avons souffert plus que nulle autre nation.

Chez le Turc, chez le Bulgare, voire chez le Grec, pour ne point parler d'autres plus conséquents, on a pris argument de notre épreuve passagère *d'où nous savons bien qne nous sortirons plus forts et plus grands.*

On en a pris argument soit pour marcher avec le Boche, c'est-à-dire marcher en arrière, soit pour se neutraliser, c'est-à-dire se stériliser.

L'erreur des abstentionnistes et des alliés des Boches leur sera tardivement démontrée par la place restaurée et élargie, selon nos droits historiques, que nous serons fondés à occuper dans l'Europe de demain à qui, selon une formule célèbre, nous en appellerons des injustices de l'Europe d'hier.

Nos titres seront, en effet, irrécusables. Le grand mérite du baron de Broqueville, parlant au nom du gouvernement tout entier le jour du deuxième anniversaire de la Victoire de l'Yser, fut d'avoir, faits et chiffres à l'appui, défini l'importance et les résultats de notre intervention.

C'est d'abord Liége où, pour reprendre les paroles même du premier ministre, *l'armée allemande fonçant sur la France subit un arrêt dont les conséquences dominent la campagne.*

Pendant la retraite de Charleroi, notre petite armée n'hésite pas à attaquer les forces allemandes et livre plusieurs batailles devant Anvers. Ce sont des opérations concertées avec le Général Joffre et qui contribuent à la victoire de la Marne « où se produit le merveilleux rétablissement de la fortune française ».

Anvers tombe devant la puissance insoupçonnée de l'artillerie ennemie. L'armée belge, que huit semaines de rudes combats avaient éprouvée, échappe cependant à l'étreinte de l'ennemi *par une opération unique dans les annales militaires.*

Oui, ce fut un véritable prodige que la marche d'Anvers sur l'Yser de cette armée qui se trouvait avant la guerre en pleine crise de

croissance et dont tant de chefs venaient d'être tués ; « près de six mille wagons durent passer par l'unique ligne de chemin de fer à simple voie étroite que l'ennemi tenait déjà sous son feu » ; ce fut un miracle d'organisation improvisée et l'empereur boche ne dissimula pas sa rage de n'avoir pu nous faire cerner.

Dans quel pitoyable état se trouvaient nos hommes en arrivant à Furnes après tant de kilomètres parcourus l'estomac vide, sous la pluie, dans la boue !... Emile Vandervelde et d'autres témoins de cette marche héroïque et atroce en ressentirent comme l'impression de vivre hors la réalité, car ce qu'ils virent était par delà les forces humaines.

Cependant, le 13 octobre, l'indomptable roi Albert décide de livrer un suprême combat sur cet Yser qui allait devenir nos Thermopyles belges. N'est-il pas d'une grandeur antique, cet ordre du jour que le Roi lança le 16 octobre et qu'on ne saurait assez reproduire :

« Que dans les positions où je vous placerai vos regards se portent uniquement en avant et considérez comme traître à la patrie celui qui prononcera le mot de retraite sans que l'ordre en soit donné. »

Le haut commandement français connaît notre plan et n'ignore pas non plus l'état désespéré de nos troupes qui reçoivent des circonstances la mission insigne d'arrêter l'ennemi dans sa course à la mer et, pour mettre les points sur les i, de barrer la route de Calais.

C'était beaucoup nous demander. Le haut commandement français n'en doute point. Tenez quatre jours, nous dit-il, et vous recevrez des renforts. Mais les événements disposent. En réalité, nous tînmes 15 jours, seuls ou à peu près.

Il est intéressant d'apprendre quelles étaient à ce moment tragique nos faibles ressources. Le baron de Broqueville en a dressé le bilan saisissant en ce qu'il montre ce que peut accomplir l'énergie d'une poignée de braves. Notre armée ne comptait plus que 80.000 hommes auxquels la France avait bien voulu adjoindre une brigade d'infanterie de marine, les 6000 admirables fusiliers marins du valeureux contre-amiral Ronarck ; notre artillerie se composait de 340 canons de 75 et de 24 obusiers de 150. En face de notre petit front, d'une étendue de vingt kilomètres environ, les Allemands avaient rangé des divisions toutes fraîches qui disposaient de 500 pièces d'artillerie de tout calibre, du 77 au 210. Nos soldats surmenés n'avaient pu installer que de hâtifs travaux de campagne, nos munitions diminuaient, nos canons donnaient des signes d'usure et, sous l'avalanche de fer de l'ennemi, nos divisions fondaient, mais ne reculaient pas. Nous perdîmes bien plus que le quart de nos effectifs ; *c'est-à-dire que, proportionnellement, nul holocauste n'a dépassé le nôtre.*

Avec une intrépidité, un sang-froid, dont le baron de Broqueville a conservé le souvenir admiratif et reconnaissant, le général Foch accomplit des efforts admirables pour soutenir notre droite et réussit à nous renforcer de la division Grossetti, malheureusement réduite à 7.500 baïonnettes ; près d'Ypres est l'armée anglaise et la flotte de l'amiral anglais Hood protège la côte.

Il est des moments où, près de Dixmude, notamment, nos hommes furent obligés de tenir jusqu'à 72 heures consécutives sans ravitaillement possible. Le 25, le génie d'un de nos éclusiers parvint à tendre ces inondations qui sauveront le dernier lambeau de notre sol patrial et permettront à notre Roi — le Roi de l'Yser, comme disent les Boches insolents — de continuer à combattre en Belgique pour notre indépendance et pour la restauration d'une Belgique intégrale. Le 30 octobre, l'ennemi essaye une dernière et vigoureuse offensive contre le remblai du chemin de fer ; et il perce à Ramscapelle. 5 bataillons et 2 bataillons français mènent une contre-attaque et rejettent l'ennemi derrière le remblai qu'il n'a plus franchi depuis.

La bête mauvaise est maîtrisée. La victoire de l'Yser est accomplie.

Depuis, notre front, qui reste une des barrières de Calais, n'a cessé de se renforcer en hommes, en artillerie, en munitions, en travaux de défense, et les Boches savent bien qu'ils ne passeront plus.

Quel prix nous a coûté cette victoire de la civilisation ? Que sont devenues nos Flandres, notre belle terre de travail, d'art et d'histoire ? Vous le savez, mon ami Louis Dumur, et vous, mon ami Pierre-Paul Plan, qui avez visité notre front belge et vous conviendrez que le baron de Broqueville n'exagère pas quand il constate non sans douleur : « Oui, le fier et riche pays de Flandre, est aujourd'hui terre de désolation : de l'eau, des tranchées, un cimetière où gît, tragique, un grand Christ, symbole du sacrifice »...

Quel beau titre — un titre shakespearien — que ce nom de Roi de l'Yser donné en dérision par les brutes allemandes à notre souverain héroïque. Roi de l'Yser, Yzerkoning, comme disent les flamands, Roi de Fer, âme solidement trempée, intrépide, âme royale, fière incarnation de la Patrie et du Droit !

La région de l'Yser deviendra un lieu sacré où s'accompliront des pèlerinages nationaux, un endroit d'élection, de paix, de concorde. On y viendra de tous les coins du Monde commémorer un sanglant et glorieux sacrifice.

Après avoir exposé la part prépondérante prise par les Belges à la bataille de l'Yser et voué ce coin de la terre flamande aux pèlerinages de l'avenir, le baron de Broqueville se demande quelles personnes y seraient conviées et, dans un viril élan de fierté, s'écria : « Les Belges d'abord ! » C'est, en effet, leur terre, et toute trempée de leur

sang. Mais, ajouta en substance le premier ministre, nos bons et admirables alliés de France et d'Angleterre y viendront avec nous en souvenir des effets et des sacrifices communs et pour qu'ils puissent apprécier toute l'étendue de la gratitude belge.

Il était bon que ces paroles fussent dites, il était utile que nos titres aux réparations justicières de « l'heure qui tout paiera » fussent solidement établis.

Nous n'avions demandé aucune promesse pour entrer dans la lutte et cependant de combien d'iniquités avions-nous été les victimes ! Mais quand l'Europe nouvelle aura remplacé l'ancienne Europe issue des Congrès de Vienne et de Londres, elle comprendra que les mêmes motifs qui nous avaient fait dépouiller militeront en faveur de notre *complète restauration*. Les pays libres auront besoin d'une *Barrière belge* solidement et rationnellement construite.

Alors, le Roi de l'Yser rentrera à Bruxelles et son Royaume contiendra à nouveau tous les Belges, tous les enfants de notre histoire, tous ceux de nos frères par le passé et par les traditions que d'artificielles combinaisons diplomatiques avaient arrachés à la mère Patrie.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Sous le titre « la nouvelle Italie contre l'Allemagne », M. G. Papini trace un tableau, dans la *Revue des nations latines*, de ce que fut véritablement de 1870 à 1915 l'influence allemande sur l'Italie. Dans le domaine économique, M. G. Papini reconnaît que cette influence fut grande. Après 1870 on se rendit compte que l'outillage de l'Italie était loin de répondre aux exigences modernes, et il fallut faire appel aux capitalistes et aux techniciens. Les Français n'émigrent pas et, par exception, leurs capitaux firent alors de même. Quant à l'Angleterre, elle était toute à l'Egypte et songeait plutôt à agrandir son empire.

Restait l'Allemagne, nation jeune dans l'expansion économique, presque sans colonies, ambitieuse, et désireuse de séparer les deux plus grandes nations latines. Les techniciens allemands entrèrent donc en scène, même les techniciens de la culture : professeurs d'Université — puis les Ministres, les banquiers, les ingénieurs et, avec eux, surtout après 1890, les capitaux, moins importants cependant qu'on ne pourrait le croire. La grande victoire économique allemande en Italie consista surtout à gérer et contrôler de vastes entreprises avec des capitaux minimes en y joignant une exploitation calculée et intelligente du personnel dirigeant. Dans la plus grande partie des industries germanisées (banques, sidérurgie, électrotechnie, navigation), le capital était italien en grande partie, le travail tout italien, et la haute direction toute allemande.

M. G. Papini s'étend surtout sur la soi-disante influence intellectuelle et artistique :

Les deux seuls écrivains allemands qui aient eu une certaine popularité en Italie — Gœthe et Heine — sont justement les moins allemands dans leur essence.

L'un, cosmopolite serein, amoureux des Grecs, des Italiens, des Orientaux, n'eut d'allemand que certains traits de sa vie extérieure et la symbolique du *Faust* ; l'autre, juif et demi-français, mérita de pouvoir goûter l'Italie et de mourir à Paris, après avoir ridiculisé ses compatriotes selon la géographie. Les écrivains les plus lus et les plus admirés en Italie furent, excepté deux Russes (Tolstoï et Dostojewski) et deux Américains (Poe et Walt Whitman), presque tous Français. Sans remonter à la période du naturalisme, il suffira de rappeler que la jeunesse italienne, durant les vingt dernières années, a eu chez les étrangers, comme inspirateurs et comme maîtres, Baudelaire et Laforgue, Mallarmé et Rimbaud, Verhaeren et Claudel, Verlaine et Jammes, Jarry et Renard. Aucun écrivain italien, pas même d'Annunzio, et d'Annunzio moins que tout autre, n'a pu échapper à l'influence de ceux-ci et on pourrait facilement, à côté des noms français, mettre les noms italiens qui plus ou moins, par filiation partielle, y correspondent.

Dans la critique littéraire, l'Italie fut plus indépendante qu'ailleurs : nous avons eu le bonheur de posséder un critique, De Sanctis, qui, tout en subissant parfois l'influence allemande, surpassa cependant tous les critiques européens contemporains. Après 1870, la méthode historique allemande a sévi en Italie comme ailleurs, mais au début de ce siècle le renom de De Sanctis, et on le doit surtout à Croce, n'a cessé de grandir : il fut relu et étudié, et toute la jeune école de critique qui, abandonnant l'espoir ambitieux de De Sanctis de reconstruire l'histoire de l'esprit national à travers la poésie, se propose uniquement de comprendre la poésie en tant que poésie, et l'art dans sa pureté dérive au fond de lui, et les meilleurs entre nos critiques contemporains — je mentionnerai seulement Renato Serra, devenu célèbre après sa mort sur le Carso — sont absolument indemnes de toute infiltration germanique.

Dans la peinture, — à part quelques velléités scandinaves et sécessionistes, — les dérivations étrangères prédominantes ont été celles du préraphaëlitisme anglais et de l'impressionisme français, ce dernier connu trop tard, mais assez profondément pour que la jeune génération en soit modifiée.

La première exposition d'impressionnistes français qui eut lieu à Florence, en 1910, fut restreinte et improvisée ; elle marque cependant une date importante dans le développement de l'art italien moderne : depuis lors, les expositions officielles mêmes recherchèrent les impressionistes français et on put constater l'influence bienfaisante de ces derniers sur les plus intelligents. Chez les jeunes, les plus grossiers se laissèrent séduire par le coloris de Zuloaga et d'Anglada ; les plus hardis s'assimilèrent et développèrent le cubisme de Picasso et de Braque.

Dans la musique, l'influence allemande s'exerça sur la musique symphonique et la musique de chambre ; dans le mélodrame, le wagnérisme eut peu de succès. Les jeunes, dédaignant la facilité de l'ancienne « jeune

école » et les virtuosités thématiques des répétiteurs germanisés, remontèrent aux antiques et pures sources de l'art italien, où toute l'Europe s'est désaltérée, et s'ils écoutent des voix étrangères, ils tendent l'oreille vers la France de Debussy et de Ravel et vers la Russie de Moussorgski et de Stravinski.

Jusque dans les théories politiques les plus en vogue, on peut observer ces substitutions d'influence : au vieux libéralisme de marque anglaise et au rigide socialisme marxiste de marque allemande, ont succédé, chez les jeunes gens les plus indépendants et intelligents, le nationalisme et le syndicalisme, tous deux de provenance française. L'influence de Barrès et de Maurras est visible dans le premier ; celle de Sorel et de Berth dans le second. En Italie on ne lit plus guère Marx et on est revenu au merveilleux Proudhon. A présent, le syndicalisme, au moins dans ses formes théoriques, a presque disparu, mais le nationalisme continue à avoir une certaine influence sur l'opinion publique.

Donc, si nous examinons la vie intellectuelle italienne durant la période la plus rapprochée de nous, à partir de 1900, et en nous occupant plutôt des groupes d'avant-garde que des milieux académiques, nous nous apercevons facilement que l'obsession allemande n'était pas ce qu'on a dit et cru. Je n'entends pas avec cela affirmer, naturellement, que les influences françaises, anglaises et russes que j'ai indiquées résument toute notre existence spirituelle : je les ai énumérées simplement pour les confronter avec les influences allemandes, très inférieures ; mais il sera juste d'observer que l'intelligence italienne n'est pas restée inactive durant cette période, ne s'est pas contentée de changer de fournisseurs et de drapeaux. L'Italie a porté sa contribution à tous les ordres de la pensée ; ce qu'elle a pris, elle l'a développé et modifié. Elle a produit aussi des œuvres tirées entièrement de son propre fonds.

LA PRESSE ENNEMIE. — Dans sa conception de la guerre, le vieux Clausewitz s'est montré un homme de ces temps, sinon un homme de demain. Déjà avant la guerre actuelle, des Français, et non parmi les moins patriotes, voire nationalistes, ont fait ressortir ce qui dans son œuvre était marqué au sceau de la vie, et je ne sache pas que les événements actuels leur aient donné tort et, partant, aient transformé leur opinion. *Les Hasards de la Guerre*, ce beau récit du sergent Variot, qui furent sur le point d'obtenir le Grand Prix de littérature, ne semblent-ils pas avoir été écrits, en même temps que pour la louange des vertus de l'Alsace française, à la gloire de Clausewitz ? Dans la *Zukunft*, Maximilian Harden cite toute une page du grand général prussien, dont voici quelques phrases principales :

La guerre n'est pas seulement un acte politique, mais un instrument politique, une continuation, une évolution de la vie politique. L'intention politique est le but ; la guerre, les moyens ; et les moyens ne sauraient être sans le but. Par la guerre, la vie politique ne cesse point, et ne se transforme non plus en rien d'autre, mais demeure dans son essence autant que le peuvent permettre les moyens dont elle se sert. La guerre a certes sa propre grammaire, mais non sa propre logique. Elle ne peut jamais être

séparée de la vie politique... La subordination du point de vue politique au point de vue militaire serait insensée, car c'est la politique qui a créé la guerre : elle est l'intelligence ; la guerre est seulement l'instrument, le contraire est inimaginable. Ne reste donc possible que la subordination du point de vue militaire au point de vue politique. A son point culminant l'art militaire devient Politique, certes une politique qui, au lieu d'écrire des notes, livre des batailles... Encore une fois la guerre est instrument de la politique; elle doit porter le caractère de celle-ci, mesurer selon sa mesure ; la direction de la guerre dans ses grandes lignes est par conséquent la politique même, qui a échangé la plume pour l'épée, mais n'a pas pour cela cessé de penser suivant ses lois propres.

Cette citation est suivie d'un commentaire de Maximilian Harden :

Ainsi parle, non point un plumitif envieux de la gent militaire, mais, après quatre batailles, un général prussien : Clausewitz, disciple de Scharnhorst, et chef de l'état-major de Gneisenau. Ceux-là d'un avis contraire qui pensent qu'il faut, aussitôt la guerre déclarée, « laisser la chose aux spécialistes du sabre », ressemblent à ces juges pareseux qui appuient leurs jugements sur des impressions, et à ces veilleurs aveugles qui sont fainéants, aiment dormir et contre lequel le Seigneur Sabaoth d'Isaïe fulmine : « Chacun ne voit que son chemin et ne pense qu'à ses seuls intérêts. » Est-ce que les Allemands, cent ans après Clausewitz, continuent à douter que la guerre ne soit encore supportable qu'en tant qu'instrument de la politique ?

C'est à l'homme politique seul de décider là où il faut agir avec toute la force combative, et où il faut aller avec prudence. C'est lui qui, avant que ne soit parti le premier coup, doit chercher une réponse claire à ces deux questions : « Que veux-je ? » et « Que puis-je contre mon ennemi? » S'il se bat contre une coalition, à la deuxième question s'agrafe vite une troisième : « Comment désunir les coalisés, séparer ceux que la haine et non l'amour a alliés? » Si, évaluation faite avec une raison humaine bien en éveil, il croit pouvoir anéantir l'un d'eux, celui peut-être qui, par une constante préparation au combat, est le plus dangereux, — c'est vers celui-là que son général se tournera, avec une puissance invincible, laissant aux autres qui, sans l'étincellement de cette épée toujours à demi tirée, seraient demeurés tranquilles, le temps de considérer la détresse de leur ami et la force de leur ennemi. Tous sont-ils si puissants que l'esprit réfléchi ne puisse songer à un anéantissement, mais au contraire à continuer de vivre avec eux tous, après la guerre, comme avec des partenaires importants, alors des questions plus épineuses encore pénètrent dans la conscience. Vers lequel me dit d'aller le danger d'être écrasé entre ces races, ces cultures, ces confessions différentes? Duquel ai-je à craindre le plus grave dommage pour l'existence économique de mon pays ? Lequel puis-je espérer me concilier, même s'il a souffert une saignée terrible, pourvu qu'il ne soit pas incontestablement humilié ? Où, par suite, faut-il désirer les combats décisifs, et où les éviter afin que demeure la possibilité d'une entente? Ma Rome peut-elle supporter trois guerres puniques ou trouvera-t-elle, si les premières dépenses ont rapporté trop peu, trop long, trop roide, trop coûteux le chemin vers la cime qui domine le monde? N'est-ce pas

une vaine illusion sur soi-même qu'une seule Rome, mais n'est-ce pas le fait d'un regard inébloui, la nouvelle Carthage à qui, — parce qu'un ennemi, obstiné par manque de conscience, enrichi par ses colonies corvéables, le combat sur quatre champs de bataille, — Hamilcar, Asdrubal, Annibal ne peuvent avec les plus braves des troupes conserver la vie dans la liberté, une Carthage qui, de la mort par le feu, ressucite comme colonie romaine, devient la proie des Vandales, des Sarrasins, des Ibères pour ne laisser que l'éclat de son nom? Son chef eût pu servir plus intelligemment son pays, qui reposait sur le trafic, en suivant, dans une entente profitable, les chemins détournés du gentleman Masinissa et en devenant, dans le nord de l'Afrique, le jeune associé de la firme mondiale : Rome. Carthage aurait alors gardé ses îles, sa flotte de guerre, ses éléphants, ses talents. Et Rome eût épargné les frais d'armements à Auguste et à Bélisaire en fermant la gueule toujours pleine de provocations de son Caton et en ordonnant une fusion facile avec les descendants des Phéniciens. Annibal était un Bonaparte à l'esprit embrouillé par la fièvre du sang africain ; et Scipion, qui le battit à Zama, plus près d'un Gneisenau que d'un Stein. Généraux de zones différentes, non des hommes d'Etat. Mais eux seuls sont en mesure de calculer le nécessaire de la somme du possible. Eux seuls doivent décider par quels moyens et jusqu'à quel but la guerre doit être menée.

Ces principes (dont la redite est aujourd'hui malheureusement nécessaire) ne sont combattus qu'en Allemagne. Est-ce parce que le militarisme, ainsi que le prétend l'ennemi, règne véritablement chez nous? « Il est une forme de la Culture et le fait d'une mentalité spéciale: il pousse à des armements toujours plus intensifs, et accoutume également le citoyen à l'idée que les différends entre peuples ne peuvent être aplanis que par la seule lutte des armes, que tout autre moyen est indigne, inutile. L'héroïsme, la vertu militaire peuvent se développer sans militarisme ; mais lui seul assure la préparation constante de tous les membres du corps national pour une immédiate entrée en guerre. Aussi, parce qu'il favorise la tentation de la guerre et doit ou s'étendre de tous côtés ou être arraché avec le pic et le manche, aussi faut-il que la guerre se poursuive jusqu'à ce qu'il soit anéanti. » Telle est la recette que proclament hautement tous les ennemis de l'empire allemand et que proposent en douceur toutes les puissances neutres. « Elles ne connaissent donc pas l'Allemagne? » Non. L'Allemagne reste muette. Et elle tolère que, par leurs rugissements, des fous furieux se recommandent comme les vrais interprètes de la pensée allemande. Combien longtemps encore?

LA PRESSE NEUTRE. — Pour répondre à des professeurs allemands qui ont affirmé que « l'état belge n'est qu'une création artificielle de la diplomatie européenne », M. Fernand Passelecq publie, dans la *Bibliothèque Universelle*, de Lausanne, un « Y a-t-il une nation belge? » Après le cours d'histoire obligé, M. Passelecq nous entretient de ce qui, dans leur vie politique intérieure, sépare les Flamands des Wallons, mais ne saurait avoir rien d' « international ». Ce serait une chimère, et presque une absurdité, nous dit-il, de concevoir le mouvement flamand comme un irrédentisme bas-allemand : les lea-

ders du mouvement flamand sont Belges avant tout. Ayant vu les Allemands à l'œuvre, les Flamands ne se laisseront pas prendre à leurs sourires :

... C'est un fait connu de tous que l'Etat prussien moderne, tel que l'a créé Bismarck, est une meule à broyer les particularismes: Le traitement que subissent les Polonais de Posnanie, persécutés, boycottés, expropriés de leurs domaines et auxquels on refuse même le droit de prier publiquement en leur langue, le prouve. Les Danois du Sleswig, qui sont pourtant des Germains comme les Flamands, ne sont guère mieux traités ; ni, non plus, les Alsaciens. Si les événements militaires avaient tourné à l'avantage de l'Allemagne et que la Belgique eût été annexée ou mise sous protectorat, les Flamands auraient été traités exactement de la même façon, en dépit de la parenté de la langue flamande avec l'allemand.

Les Flamands le savent bien. Les chefs de leur mouvement ont opposé cette vérité d'évidence en réponse aux offres de patronage du chancelier impérial dans son discours au Reichstag du 5 avril 1916. Ils savent aussi et le déclarent à qui veut l'entendre que leur langue et leur culture auront toujours beaucoup moins à redouter d'une concurrence avec la langue et a culture françaises, en raison des différences fondamentales qui les séparent, que du contact avec l'allemand et la culture allemande, tout juste à cause des tendances absorbantes du prussianisme.Les différences, en effet, ne font qu'exciter l'émulation ; la parenté des idiomes faciliterait l'absorption de la culture faible par la culture forte.

Enfin, et surtout, il y a la fierté patriotique qui leur fait rejeter comme odieuse et insultante la seule idée de recevoir quoi que ce soit de la main de l'ennemi de la patrie.

Quant aux quelques manifestations antibelges, prétendument flamandes, qui se produisent de temps en temps en Belgique occupée et dont les Allemands font tant état, il convient de ne pas s'en laisser impressionner. On ne doit pas oublier que la liberté d'association est supprimée en Belgique occupée. Pour toute réunion politique l'autorisation préalable des *Kommandanturen* allemandes est obligatoire.Celles qui se tiennent n'ont donc aucun caractère de liberté et peut-être même de spontanéité Comme les Flamands patriotes, de leur côté, se gardent bien de demander de pareilles autorisations qui, d'ailleurs, leur seraient refusées, et que la liberté de la presse n'existe plus, il se fait qu'actuellement les seuls Belges qui aient la parole en Belgique occupée, ce sont les quelques traîtres ou complices que les Allemands ont réussi à susciter.

Quelle conclusion tirer du mutisme apparent des Flamands indépendants et patriotes en présence de certains faits qui, en temps de liberté, provoqueraient leurs protestations? Leur silence, assuré par le triple cadenas des amendes, de la prison et de la déportation, est un supplice stoïquement supporté et non une marque de défaillance.

L'Allemagne a trouvé, dit l'agence Wolff, des professeurs et des élèves pour *son* université de Gand flamandisée par décret du 31 décembre 1915 et qu'elle voulait à tout prix ouvrir le 1er octobre 1916.

C'est possible. Avec de l'argent ou des places on peut toujours acheter quelques consciences ; l'ambition, l'énervement d'une longue guerre, enfin

les menaces, la faim et le racolage dans les camps de prisonniers peuvent faire le reste. Encore faut-il dire que la presse allemande elle-même déclare qu'on ne doit pas s'attendre à un grand nombre d'étudiants.

L'Agence Wolff a fait grand bruit aussi de ce qu'un certain nombre de diplômés de l'enseignement supérieur ou moyen ont signé, en août dernier, un manifeste en faveur du décret allemand de flamandisation de l'université.

Mais qu'est-ce que la défection d'une centaine d'individus à peine contre le patriotisme de la masse de 4 1/2 millions de Flamands ?

Et, ainsi que l'a dit l'un des trente-six signataires de la protestation contre la réouverture de l'Université de Gand adressée au début de 1916 au général von Bissing, le seul point de vue auquel se peuvent placer Flamands et Flamingants, est celui de l'« indépendance de la nation belge ».

PAUL MORISSE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

André Duboscq : *La Hongrie d'hier et de demain ;* Bloud. 0 60

André Fribourg : *La Guerre et le Passé ;* Alcan. 3 50

Littérature

Lupus Blumenfeld : *I.-L. Peretz ;* Les Forgerons. 1 »

L. Cellerier : *L'analyse et la critique des livres, articles de revues, etc ;* Alcan. 2 »

Pierre Mille : *En croupe de Bellone ;* Crès. 1 75

Ouvrages sur la guerre actuelle

Paul Adam : *L'Effort portugais ;* Bloud. 0 50

Sir Thomas Barclay : *Angleterre et France.* Avant-propos de Gabriel Hanotaux ; Bloud. 0 60

L. Barthou : *L'Effort italien ;* Bloud. 0 50

Louis Barthou : *Toute la France pour toute la guerre ;* Bloud. 0 60

Augustin Bernard : *L'Effort de l'Afrique du Nord ;* Bloud. 0 50

A. L. Bittard : *Les Ecoles de blessés ;* Alcan. 3 50

J. Chailley : *L'Effort de l'Inde et de l'Union Sud-Africaine ;* Bloud. 0 50

Les Communiqués officiels ; Berger-Levrault.

111. Mai-juin 1916. 0 90

113. Juillet 1916. 0 90

115. Août 1916. 0 90

Henri Davignon : *La Belgique en Angleterre ;* Bloud. 0 60

A. Gérard : *L'Effort japonais ;* Bloud. 0 50

Th. Henusse : *Le Fléau de la guerre ;* Bloud. 0 60

Ed. Herriot : *L'Effort russe ;* Bloud. 0 50

André Lebon : *L'Effort britannique ;* Bloud. 0 50

Paul Labbé : *L'Effort serbe :* Bloud. 0 50

A. Lebrun : *L'Effort colonial français ;* Bloud. 0 50

Francis Marre : *Les Armes déloyales des Allemands ;* Bloud. 0 60

L. Mirman, G. Simon, G. Keller : *Leurs Crimes ;* Berger-Levrault. 0 60

Guy de Pourtalès : *A mes amis suisses ;* Crès. 1 75

Noëlle Roger : *Le Cortège des Victimes.* Avec une notice historique par Eugène Pittard et 8 pl. h. t ; Perrin. 3 50

S. R : *Chronologie de la guerre.* IV. janvier-juin 1916 ; Berger-Levrault. 1 25

Abbé Thellier de Poncheville : *Aux héros de Verdun ;* Bloud, 0 50

Poésie

Alphonse Bourgoin : *Bleuets de France.* Lettre-préface de Théodore Botrel ; Bloud. » »

L. Chevalet : *Lettres de guerre.* Préface de Miguel Zamacoïs ; Perrin 3.50

Marthe Defosse de Libermont : *Au loin.* Préface d'Emile Verhaeren ; Hellau. 4 50

Philippe Lecasble : *Dans les tranchées crayeuses.* Préface de Mad. Adam ; Jouve. 2 50

F. Marcas : *Les Sommets du crime ;* S. l. n. d. » »

Publications d'art

Achille Ségard : *Les Décorateurs ;* Ollendorff. 5 »

Roman

René Benjamin : *Sous le ciel de France ;* Fayard. 3 50

Jean des Vignes rouges : *Bourru, soldat de Vauquois ;* Perrin. 3 50

Paul Duplessis de Pouzilhac : *Les Mouettes aux Croix-rouges ;* Maloine. 3 50

Léon Frapié : *Le Capitaine Dupont ;* Flammarion. 3 50

Sociologie

George Fonsegrive : *Kultur et civilisation ;* Bloud. 0 60

R. Thamin : *L'Université et la guerre ;* Hachette. 2 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les Ecrivains tués à l'ennemi. — Prix littéraires. — Autour du prix Goncourt. — Almanach. — Un Villemessant anglais. — La dernière pensée d'un mage. — Lyre et Palette. — Un roman financier. — Le Théâtre en Allemagne. — Les Entretiens de Raymond Duncan. — Une Exposition à Genève. — Le Musée de Province.

Les Ecrivains tués à l'Ennemi. — Cinq noms à ajouter, ce mois-ci, à la liste des écrivains morts à la guerre : Albert Cassagne, Henri-Emil Genet, Ch.-Félix Gazier, Robert Gauthiot, Abbé Retaur, Albert Dautel T.-M. Kettly.

Le capitaine Albert Cassagne, tué le 5 septembre, avait écrit trois volumes sur la métrique de Baudelaire, la théorie de l'Art pour l'Art chez les romantiques, et les idées politiques de Chateaubriand.

Albert Dautel, collaborateur de la *Revue Hebdomadaire*, membre de *la Plume et l'Epée*, avait écrit des études d'art militaire.

Ch. Félix Gazier, fils du professeur de la Sorbonne, professeur lui-même au lycée d'Orléans, était l'auteur d'un ouvrage important sur Pascal. Il est mort au champ d'honneur à l'âge de 38 ans.

§

Prix littéraires. — Le seul voyage offert, depuis deux ans, aux jeunes littérateurs est un voyage, avec séjour, au front. C'est un voyage gratuit. Aussi le *Prix de la Bourse de voyage* a-t-il cru devoir modifier un peu son titre et devenir *Bourse nationale de littérature*. C'est sous ce titre qu'il a été décerné cette année. Ses 3.000 fr. ont été partagés en trois parts égales. Les trois bénéficiaires sont Lucien Rolmer, Gabriel-Tristan Franconi et Alcide Ramette.

§

Autour du prix Goncourt. — Les prix, cette année, vont par couple.

Il y aura deux prix Nobel, deux prix Goncourt ; le prix Nobel pour l'année 1915, et le prix Goncourt pour l'année 1914, qui ne furent pas décernés, seront attribués dans quelques jours. Quelle aubaine pour les littérateurs!

Déjà, on a désigné officieusement les titulaires du Grand Prix Nobel de littérature : Romain Rolland et le poète suédois Verner Heidenstam.

Pour le prix Goncourt, les candidats abondent. Les académiciens Goncourt se disent submergés par les livres qui paraissent. Ils les lisent tous, prétendent-ils, et même ils découvrent dans tous du talent.

Effet de la guerre. Les vieux académiciens abordent avec un cœur de sympathie les œuvres des jeunes écrivains qui se conduisirent vaillamment devant l'ennemi. C'est justice, sans doute. C'est même de haute justice lorsque ces écrivains ont, par surcroît, un réel talent.

Inscrivons donc en tête Guillaume Apollinaire et son *Poète assassiné*, puis Adrien Bertrand et son *Appel du sol*, Maurice Genevois, auteur de *Sous Verdun*, Henry Barbusse qui vient de publier *le Feu*, Gaston Riou et son *Journal d'un simple soldat;* et d'autres encore, Marcel Berger: *le Miracle du Feu*, Paul Géraldy : *la Guerre Madame*...

§

Almanach. — Nous avons signalé dans notre dernier numéro l'apparition prochaine d'un almanach poétique et artistique. Des renseignements précis nous permettent aujourd'hui de compléter nos informations et de les rectifier sur certains points.

L'*Almanach des Lettres et des Arts* est publié sous la direction littéraire de M. André Mary et sous la direction artistique de M. Raoul Dufy. Il doit paraître les premiers jours de décembre et comprend, outre un Calendrier-Anthologie illustré de 12 bois originaux de Dufy, un recueil inédit de poèmes, d'essais et de nouvelles de MM. Emile Godefroy, Maurice du Plessys, Raymond de La Tailhède, André Mary, Paul Bourdin, Fernand Fleuret, Maxime Giraud, Léon Guillot, Vincent Muselli, etc..., un conte en vers de Raoul Ponchon illustré par J. Dépaquit, des articles sur l'art et sur la musique, etc..., etc...

Le volume est, en outre, orné de nombreuses illustrations et de trente-deux hors texte reproduisant un choix significatif de peintures et de dessins de l'Ecole française, depuis les miniatures de Fouquet jusqu'aux plus récentes et aux plus curieuses tentatives des derniers venus. L'adresse de la direction est 1, rue Bourbon-le-Château.

Souhaitons que cet *Almanach des Lettres et des Arts* n'ait pas le sort de certain almanach de 1812, lequel eut à souffrir des rigueurs de la censure.

Cela se passait en 1811, et la censure venait de mettre au pilon *l'Allemagne* de Mme de Staël. Elle ajusta ses meilleures lunettes pour fureter dans l'*Almanach* de ce pauvre Mathieu Laënsberg, qu'on appelait irrévérencieusement Mathieu Lance Blague.

Le brave homme qui le dirigeait l'avait, six mois d'avance, composé avec tout l'art et toute la science qu'il possédait. La couverture présentait un astrologue qui observait la marche des astres. Beaucoup de prédictions d'événements emplissaient l'almanach, avec les variations de la température.

L'auteur, satisfait de son travail et sûr de n'avoir rien introduit de sub-

versif dans son Almanach, envoie les épreuves au Directeur général de l'Imprimerie.

Il attend de longs jours. Des mois passent. Comme le jour de l'an approche, notre auteur se décide à quitter Liége où il résidait, et prend la diligence pour Paris. Il va trouver son censeur.

Après huit jours d'attente, celui-ci le reçoit. On s'explique :

— Vous êtes bien hardi, Monsieur, lui dit le Directeur, de vous présenter devant moi. Votre almanach est interdit, par ordre de l'Empereur, parce que vous avez eu l'insolence d'y prédire une peste à Paris. Etes-vous fou? Une peste à Paris, capitale de l'Empire et résidence de l'Empereur ! Vous voulez donc la mort du souverain ?

— A Dieu ne plaise, Monsieur ! et si ce n'est que cela qui vous fait retenir mon almanach, je puis sans inconvénient placer ma peste à Madrid.

— A Madrid ! où règne un frère de l'Empereur !

— Eh bien, Monsieur, à Milan ?

— A Milan, ville libre et impériale, capitale du royaume d'Italie ! Non.

— Eh bien, Monsieur, à Rome ?

— A Rome ! Jamais ! Oubliez-vous que le roi de Rome est le fils de l'Empereur?

— Mais, Monsieur, où voulez-vous que je place ma peste ? Il me faut une peste. Mon almanach ne peut s'en passer.

— Il s'en passera. A moins que vous n'envoyiez votre peste en Angleterre !

— J'accepte ! dit l'auteur.

C'est ainsi que les Anglais de 1812 se virent menacés, par le grand prophète, d'une peste affreuse... et ne s'en portèrent pas plus mal.

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette anecdote, c'est qu'elle est authentique. Elle a été puisée dans les œuvres de M. Roger, de l'Académie Française, député de la Haute-Marne au corps Législatif, poète, auteur dramatique, mais qui fut aussi journaliste !

§

Un Villemessant anglais. — Un homme vient de mourir à Londres, un journaliste qui eut, dans son temps, une grande célébrité. Mais la gloire des journalistes passe vite. Hâtons-nous de parler de celui-ci.

M. W.-H. Mudford, ancien éditeur et directeur du *Standard*, fut, pendant quelques années, considéré comme une des puissances de l'Angleterre. L'intransigeance de sa politique fut un des facteurs de son succès. Il eut le premier l'idée de développer dans le journalisme l'information étrangère. Le *Standard* passa longtemps pour le journal le mieux informé d'Europe, sinon du monde.

Le *Standard* a cessé de paraître en janvier dernier. Son directeur, qui avait pris sa retraite en 1900, ne lui aura survécu que quelques mois.

M. W.-H. Mudford était fils de journaliste et rompu à toutes les besognes du métier. A cause de cela peut-être, il traitait ses collaborateurs avec considération. Travailler sous la direction de Mudford était un sort digne d'envie, et faire partie de la rédaction du *Standard* conférait un véritable diplôme d'honneur.

Il faut rappeler, à propos de Mudford, un trait de notre Villemesant.

Comme Mudford, Villemessant garda constamment vis-à-vis de ses collaborateurs des habitudes de grande courtoisie. Pour assurer la belle tenue de son journal, il avait institué une coutume qui mériterait d'être reprise. Chaque jour, après avoir lu attentivement le *Figaro*, il retenait l'article qui lui avait paru le meilleur comme inspiration et comme rédaction — et il en doublait le prix à son auteur. Ce trait valait, n'est-ce pas, de ne pas être oublié.

§

La dernière pensée d'un mage. — Le mage Papus qui laisse une œuvre si diverse : l'*Archéomètre* d'après son maître en occultisme, Saint-Yves d'Aveydre, *Traité méthodique des sciences occultes*, la *Réincarnation*, la *Cabbale*, la *Magie et l'Hypnose*, le *Tarot des Comédiens*, avait continué d'écrire, malgré la guerre et sa rude besogne de médecin-major.

Le docteur Gérard Encausse a eu le temps, avant de mourir, de rédiger une brochure : *Ce que deviendront nos morts*, qui prouve que le mage Papus n'avait pas perdu sa foi.

§

Lyre et Palette. — Les concerts de Lyre et Palette ont recommencé sous la direction du compositeur Melchers. Les habitués se sont retrouvés dans l'atelier de la rue Huyghens qui ressemble à la fois à une chapelle et à une salle de gymnastique, sur les mêmes chaises du jardin du Luxembourg, lesquelles ne représentent pas le dernier mot du confort ! On s'en console en se disant que le confort n'est pas indispensable dans un bon concert.

Or, ici, la musique est excellente, les programmes très heureusement composés, les artistes de premier ordre. Nul ne songe à s'assoupir dans un fauteuil, en écoutant un trio de Beethoven ou un quatuor de Fauré exécuté par le quatuor Poulet.

Lyre et Palette qui, à la vérité, ne justifiait, l'an dernier, qu'une partie de son titre : *la Lyre*, laquelle n'est d'ailleurs qu'un symbole peut, hardiment, cet automne, s'adjoindre *la Palette*. D'excellents peintres de l'école moderne ont suspendu leurs toiles aux murs de l'atelier de la rue Huyghens. Au concert consacré au musicien Erik Satie, on pouvait admirer, tout en écoutant l'étrange musique humoristique, les œuvres de Matisse, Picasso, Ortiz de Zaratte, Mo ligliani et Kisling. C'était, — c'est le cas de le dire, — d'un harmonieux ensemble. La palette complétait bien la l re.

§

Un roman financier. — Gros succès de librairie en Allemagne, pour un « Roman financier » intitulé *le Loup Ferniss*. Dans cette œuvre tout est extraordinaire : le sujet et la forme. L'auteur, que n'effraient pas les questions brûlantes, y traite de l'asservissement, par une Banque de commerce allemande, d'un pays économiquement faible : la Norwège. Malgré l'énergique résistance du petit pays, malgré ses lois sur la limitation de l'action du capital étranger, les Allemands réussissent si bien à l'enserrer, qu'il ne peut pas créer un monopole d'Etat pour l'exploitation des forces hydrauliques du pays. Le titre du roman est emprunté à la mythologie scandinave : *le Loup Ferniss*, c'est le loup capitaliste.

Quant à la forme du roman, elle est particulièrement originale. L'auteur ne raconte rien, il donne seulement, dans l'ordre chronologique, une série de papiers d'affaires : lettres, télégrammes, rapports, etc. échangés entre une grande Banque de Berlin, ses agents à Christiania, d'autres banques étrangères, des inventeurs, des boursiers, etc. L'auteur étale ainsi devant le lecteur tous les dessous des spéculations de Bourse, toutes les machinations de la hausse et de la baisse des valeurs, toutes les ruses du capital non seulement pour asservir le marché d'un autre pays, mais pour influencer sa politique; et malgré l'aspect rébarbatif, à première vue, d'une froide correspondance d'affaires, ce roman captive bientôt le lecteur.

L'auteur, dans sa préface, expliquant les raisons qui lui ont fait adopter cette forme, dit entre autres : « Celui dont l'ouïe est fine percevra les battements fiévreux du pouls de ces hommes qui luttent désespérément, passionnément. Il remarquera en outre que, malgré toute l'énergie de la lutte qu'ils mènent, ces hommes bien armés de la technique savent coordonner avec sang-froid leurs efforts pour le travail commun. Il comprendra qu'il s'agit ici du sort de ces lutteurs et des masses populaires et il verra dans son mouvement rapide, furieux, omnipotent, toute la construction de son temps. » — BIENSTOCK.

§

Le Théâtre en Allemagne. — Voici l'extrait d'une lettre adressée par le Directeur du théâtre de D... (Allemagne), à un prisonnier allemand en France.

D....., le 6 octobre 1916.

..... Nous pensons être satisfaits que le théâtre puisse se maintenir, malgré les nombreux mobilisés de la troupe et, parmi le public, la diminution de millions d'hommes capables de porter les armes, et malgré d'innombrables deuils. On peut faire de curieuses expériences, au point de vue du théâtre considéré comme facteur de l'état d'esprit en temps de guerre. On ne veut pas de littérature de guerre sur la scène et il n'y a guère à compter sur les pièces à thèse auprès d'un public qui a soif de se détendre l'esprit. En somme, le repertoire de notre théâtre peut donner la preuve que, au milieu de cette guerre universelle, nous restons libres dans notre for intérieur. Ce qui a une valeur artistique, d'où qu'il vienne, ami ou ennemi, conserve sa valeur. Pour l'opéra le changement est moins saisissant que pour le théâtre parlé. On ne peut dire que le proverbe latin : *Inter arma silent artes*, trouve son application. Il est remarquable que, par exemple, on achète aujourd'hui beaucoup de peinture, et que les peintres ne soient pas influencés defavorablement par la guerre. Pour une ville d'art comme D....., cela a son importance...

§

Les entretiens de Raymond Duncan. — Que faire les après-midis de dimanches de guerre, à moins que l'on ne pense ? On peut aller écouter les entretiens socratiques de Raymond Duncan. Vêpres laïques et pittoresques !

Raymond Duncan, en costume grec, bras et jambes dénudés, cheveux longs relevés en torsades, bandeau cernant le front, orteils libres sur les sandales, parle, assis sur un tabouret de bois, dans des poses dignes de l'antique. Ses gestes sont harmonieux. Sa parole l'est moins. Ce grec a un fort accent américain qui n'est pas sans charme, mais qui rappelle beaucoup l'accent des acteurs de vaudeville. Il intervertit aussi les genres, comme à plaisir, et c'est d'un effet comique irrésistible. C'est même parfois un peu gênant lorsque l'entretien prend un tour grave et que le maître, par exemple, interroge ses disciples sur le But de la Vie !

Depuis quatre dimanches, des messieurs et des dames de la bourgeoisie viennent, ainsi, autour de Raymond Duncan se livrer de 3 à 6 heures à des études philosophiques. On remue force idées générales et il pleut des vérités premières. Les disciples sont assis sur des bancs recouverts de tapis merveilleux tissés de la main même du maître et de quelques-uns de ses bons disciples. Car les entretiens ont lieu dans un atelier converti en fabrique de tapis. Travail à la main d'une belle recherche. Les tapis sont à vendre. Mais comme ils sont de véritables œuvres d'art et qu'un philosophe très américanisé y collabora, les tapis de Raymond Duncan n'ont pas de prix.

On cite beaucoup Socrate chez Raymond Duncan. Mais tout de même Socrate ne savait pas tisser des tapis, et savait encore moins les vendre !

§

Une exposition à Genève. — Une intéressante exposition de peinture et d'art décoratif s'est ouverte en novembre, à Genève, dans un vieil immeuble du Bourg-de-Four. Mme Bedot-Diodati présentait une série de bijoux, colliers et pendentifs, où les pierres mates, tournalines, pierres de lune, cristal fumé s'associaient harmonieusement au laiton et à l'argent. De la même artiste de curieux portraits à l'aquarelle ont été très remarqués, entre autres ceux du maître décorateur Verneuil et du géologue Joukowsky. Mme Giacomini-Piccard exposait des reliures incrustées de nacre et de métal, des tableaux de fleurs d'un bel éclat et des paysages de la Toscane et de la Suisse romande. L'art du mobilier était représenté par une salle manger de M. et Mme Porto-Matthey plus heureuse en sa tonalité d'ensemble, rouge éteint rehaussé de bleu, qu'en la forme de ses sièges. Deux salles et un comptoir de vente étaient réservés à des dentelles, filets et broderies provenant de trois centres différents, Gruyère, Grisons et Lauterbrunnen, et ce n'était pas la moindre originalité de cette exposition que d'y voir figurer, entre des bijoux et des toiles, les produits d'une industrie naissante. L'art proprement dit et l'art industriel ne peuvent que gagner l'un et l'autre à ces rapprochements et l'on ne saurait trop louer à la fois les artistes qui font si bienveillamment place à leurs côtés aux artisans de la campagne, et les personnes avisées et dévouées qui, comme Mme Eugène Balland dans la Gruyère, initient toute une population à l'exercice d'un nouveau métier et transforment le pays du fromage en pays de la dentelle.

§

Le Musée de Province. — M. Dario donnera prochainement à La Pallice, au café Tabutin, des représentations fort intéressantes : exercices de tir et de gymnastique. *Malgré la petitesse de son corps, c'est un colosse fort apprécié.*

(*La Charente Inférieure*, 7 mai 1916.)

La guerre terminée, la paix sera signée quand on voudra.

(*L'Indépendant du Périgord*, 10 septembre 1916.)

La maternité multiple ne vaut donc point en réalité l'épouvante que lui attribue la renommée menteuse. Si les années de maternité avaient été aussi laborieuses qu'on veut bien le dire, chaque détail aurait son trou dans la poitrine des victimes qui saignerait au moindre écho de ces périodes douloureuses! Or, tout le contraire se produit. Au lieu d'enfoncer un glaive

au cœur de sa mère, chaque enfant y plante plutôt des fleurs de joie, de vaillance et de santé qui s'épanouissent en ces nobles femmes ; plus lentement les rides de l'âge se tracent sur leurs visages gratifiés jusqu'aux dernières lueurs d'automne d'une fraîcheur et d'une jeunesse enviées par d'autres femmes moins bénies du Ciel en fécondité.

Les anges des petits enfants qui voient la face de Dieu ont habité ces temples vivants et ont laissé de leur séjour de plus radieux relents d'immortalité.

(*La Croix de la Manche*, 19 juillet 1916.)

Avis aux cultivateurs. M. Adonis Cucu prévient MM. les cultivateurs que, comme les années précédentes, il est acheteur de dindons pour l'Angleterre.

S'y adresser le mardi sur le marché de 10 heures à midi, au banc de M. Gravelle, marchand d'œufs, ou lui écrire, 91, rue Louis-Pasteur, l'Aigle.

(*Nouvelliste de l'Orne*, 12 novembre.)

Les vols. — Il y a quatre semaines, on a dérobé une montre accrochée dans la boîte de la pendule, ainsi que sept fromages au préjudice de M. Charles Didier, cultivateur au Haut-du-Phény. C'est un préjudice total de 50 fr. qu'éprouve M. Didier. Celui-ci a déclaré que s'il porte plainte, c'est pour que le voleur, qui se verra impuni, ne recommence plus ses exploits.

(*Est républicain*, 4 novembre.)

Une armée de « mauvaises filles ». — Le père d'un avocat général de province a adressé à un sénateur le projet suivant dans le but d'augmenter le nombre des combattants :

« On doit mobiliser, sous l'étendard de la brave et sainte Jeanne d'Arc, la nuée de mauvaises filles, de vingt à quarante ans, qui existent en France. Aux bataillons de ces tristes filles, qui corrompent la race, on joindra les viles femmes adultères. Tous ces êtres nuisibles doivent aller à l'armée et au feu comme nos chers enfants... »

(*L'Avenir de l'Orne*, 9 novembre.)

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Très peu d'activité sur les fonds d'état français, dont le terme laisse néanmoins une
mpression satisfaisante. Le 3 o/o demeure à 61 fr. 10 et le 5 o/o en légère avance à
1 fr. 75.

Les fonds russes ont eu quelques demandes et sont généralement mieux orientés :
usse consolidé 70 fr. ; Russe 3 o/o 1891 59 fr. 30 ; Russe 5 o/o 1906 83 fr. 20 ;
usse 4 1/2 1909 75 fr. 50.

Les fonds balkaniques sont à peu près inchangés : Serbe 5 o/o 1913 70 fr. 50 ; Turc
nifié 61 fr.

L'amélioration des cours des actions de nos grandes compagnies de chemins de fer
ura été éphémère, chacune abandonnant, et bien au-delà, les plus-values enregistrées
a dernière quinzaine. Le récent débat parlementaire sur la crise des transports a effec-
vement montré que si les recettes du premier semestre l'emporteraient probablement
e 17 o/o sur celles des mois correspondants de 1915, les dépenses pour 1916 sont
valuées à près de 2 milliards et demi, soit un demi-milliard de plus que durant l'exer-
ice précédent.

Il faut en rechercher la cause dans l'augmentation du prix des matériaux nécessaires
ux chemins de fer, et notamment du charbon, augmentation en ce qui concerne le com-
ustible qui a été, de 1913 à 1916, de 203 o/o pour le P.-L.-M. ; de 194 o/o pour
Orléans, de 165 o/o pour le Midi, et de 230 o/o pour le réseau de l'Etat.

On sait que, par le jeu de la garantie d'intérêts, le budget national supporte les consé-
uences des insuffisances de recettes de nos grandes compagnies, aussi semble-t-il pro-
able que M. Claveille, le nouveau directeur des chemins de fer, proposera une révision
es tarifs qui contribuera à consolider leur situation financière.

Un peu de faiblesse sur les actions de nos grandes banques dont les cours ne présen-
ent néanmoins que d'insignifiantes variations.

Malgré les prises de bénéfices fatales, après l'envergure de la hausse récente, les va-
urs de guerre restent fermes et actives : Penarroya, 2200 fr. ; Bakou, 1488 fr. ;
altzoff, 720 francs.

LE MASQUE D'OR.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

SAISON DE LA COTE D'AZUR

A partir du 22 novembre, le rapide de nuit 1re classe quittant Paris à 20 h. 15,
uellement limité à Marseille, sera prolongé jusqu'à Menton et sa marche sera
s accélérée entre Marseille et Menton.

Paris départ 20 h 15, Nice arrivée : 13 h., Menton arrivée : 14 h. 06.

Couchettes, lits-salons, avec ou sans draps, wagons-lits.

Wagon-restaurant entre Valence et Menton.

Le 1er départ de Menton du train de retour aura lieu le 24 novembre à 13 h. 45.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro.....	1.75
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.